



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

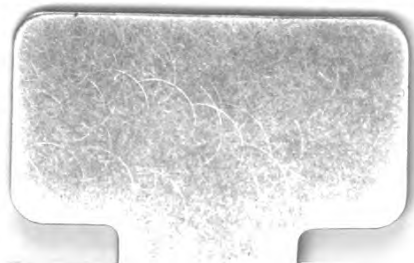


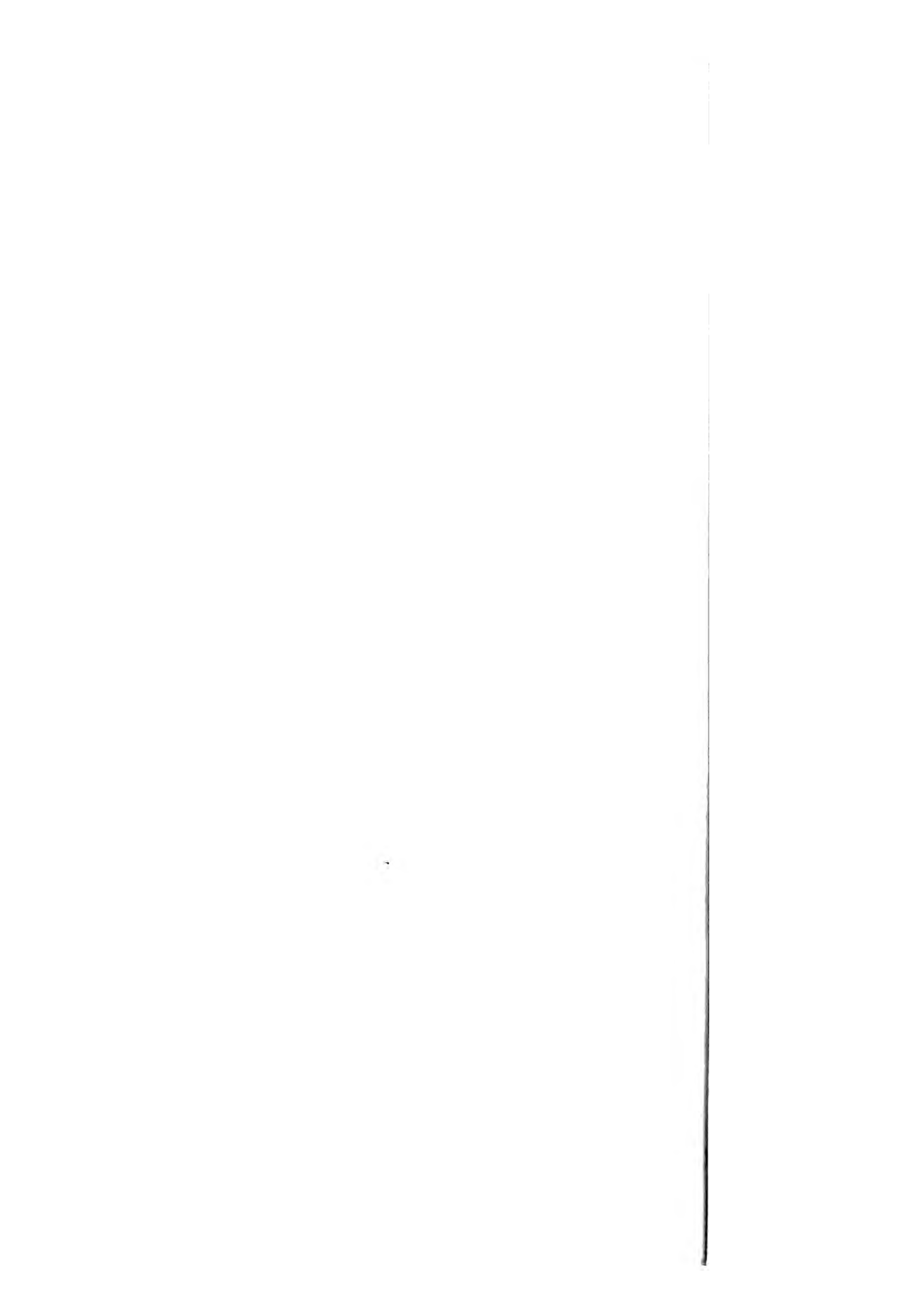
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





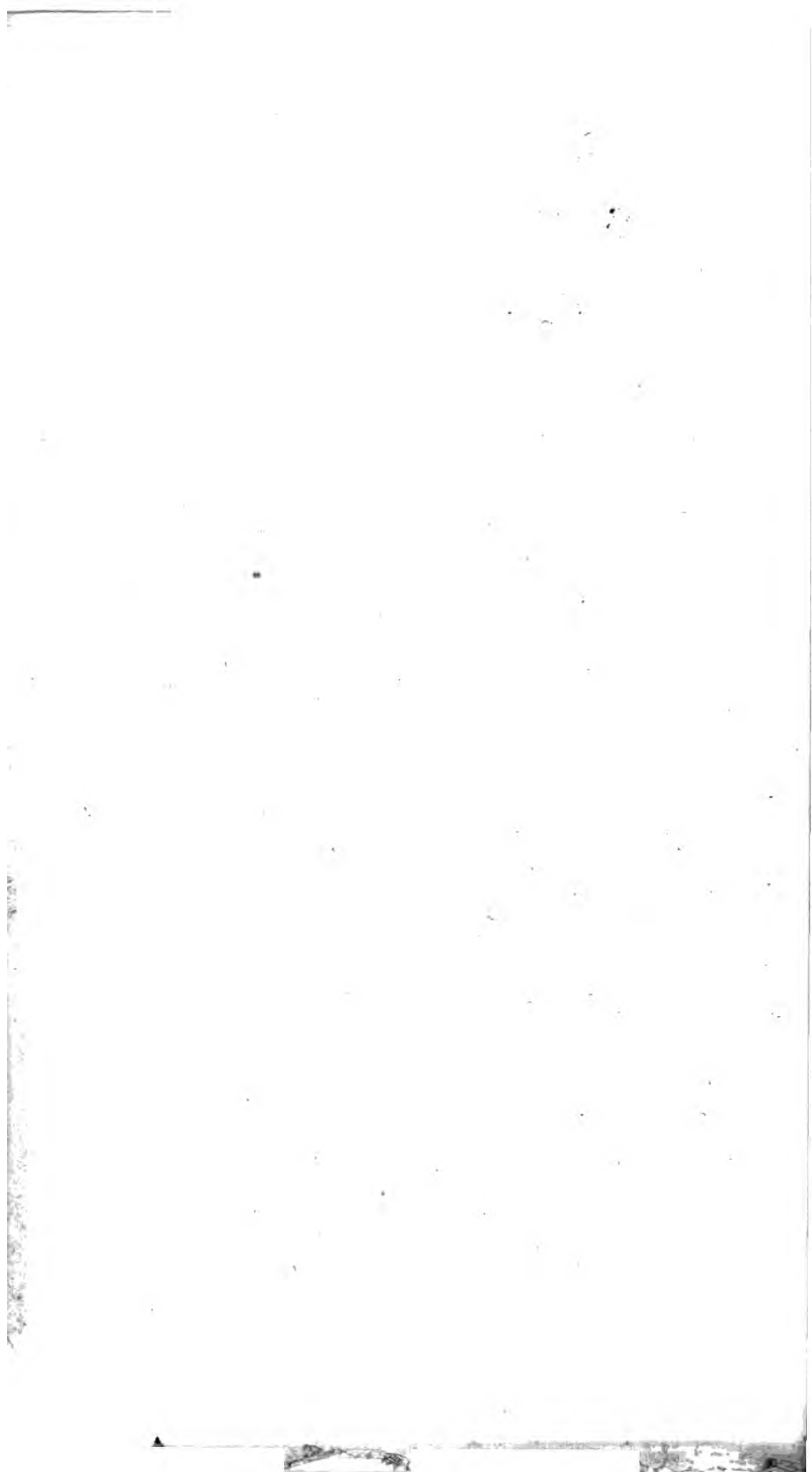
J 61 (Finch)





**PROVERBES
DRAMATIQUES.**

TOME SECOND.





L E S

DEUX CHAPEAUX.

PROVERBE XIX.



P E R S O N N A G E S.

M. DE BRECOURT.

Madame DE BRECOURT.

Le MARQUIS DE ROSEMONT.

VICTOIRE , *femme - de - chambre de Madame
de Brecourt.*

La scène est chez Madame de Brecourt.



L E S

DEUX CHAPEAUX,

P R O V E R B E.



S C E N E P R E M I E R E.

Madame DE BRECOURT, VICTOIRE.

Madame DE BRECOURT, *en entrant, cherche dans ses poches.*

C'EST inconcevable, que j'aie perdu la lettre du Marquis! Mais, dites donc, Mademoiselle, qu'est-ce que j'en ai fait?

V I C T O I R E.

Madame l'a reçue à sa toilette.

Madame DE BRECOURT.

C'est vrai. Ah, la voilà! Dites un peu qu'on ne laisse entrer personne.

V I C T O I R E.

Hors M. le Marquis?

Madame DE BRECOURT.

Sans doute; mais il ne viendra pas, il vient de me le mander.

V I C T O I R E .

Cela n'y fera rien peut-être.....

Madame D E B R E C O U R T .

Donnez-moi mon écritoire , & allez-vous-en.

(Victoire lui donne l'écritoire & sort.)

S C E N E I I .

Madame D E B R E C O U R T , M. D E
B R E C O U R T .Madame D E B R E C O U R T , *écrivant.***C**OMMENT peut-il ne pas me voir aujourd'hui,
quand j'ai tout arrangé !..... Qui est là ?

M. D E B R E C O U R T .

C'est moi.

Madame D E B R E C O U R T , *cachetant
la lettre qu'elle écrivoit.*

Par quel hasard , à l'heure qu'il est ?

M. D E B R E C O U R T .

Qu'est-ce que vous cachez là ?

Madame D E B R E C O U R T .

Ce n'est rien, Monsieur. *(Elle ferme son écritoire.)*

M. D E B R E C O U R T .

Je veux le voir.

DRAMATIQUES. 7.

MADAME DE BRECOURT.

Moi, je le ne veux pas.

M. DE BRECOURT.

Je vous dis que je veux absolument que vous me le montriez.

MADAME DE BRECOURT.

C'est inutile, vous dis-je.

M. DE BRECOURT.

Madame, ces façons-là ne me conviennent point du tout.

MADAME DE BRECOURT.

J'en suis bien fâchée; mais cela ne fera pas autrement.

M. DE BRECOURT.

C'est ce que nous verrons. Vous confirmez mes soupçons, si vous voulez que je vous le dise.

MADAME DE BRECOURT.

Et quels soupçons, Monsieur?

M. DE BRECOURT.

Vous devez m'entendre.

MADAME DE BRECOURT, *ironiquement.*

Je ne suis pas aussi pénétrante que vous.

M. DE BRECOURT.

Madame, ceci n'est point du tout une plaisanterie.

8 P R O V E R B E S

Madame D E B R E C O U R T.

Je le vois bien.

M. D E B R E C O U R T.

Ne me forcez donc pas de m'expliquer.

Madame D E B R E C O U R T.

Oh, c'est précisément ce que je vous demande.

M. D E B R E C O U R T.

Eh bien, Madame, vous devez être assez raisonnable pour vous déterminer à ne plus voir le Marquis.

Madame D E B R E C O U R T.

Le Marquis ! Et la raison, s'il vous plait ?

M. D E B R E C O U R T.

Je n'ai pas d'autre chose à vous dire.

Madame D E B R E C O U R T.

Mais, Monsieur, c'est un homme de fort bonne compagnie.

M. D E B R E C O U R T.

Il peut l'être pour vous ; mais il ne l'est pas pour moi.

Madame D E B R E C O U R T.

C'est d'une singularité !

M. D E B R E C O U R T.

Singularité tant qu'il vous plaira

D R A M A T I Q U E S. 9

MADAME DE BRECOURT.

Mais, comment voulez-vous que je l'empêche de venir ici ?

M. DE BRECOURT.

En lui faisant défendre votre porte.

MADAME DE BRECOURT.

Cela sera fort honnête.

M. DE BRECOURT.

Plus que vous ne pensez. Enfin, je vous en prie, & très-sérieusement.

MADAME DE BRECOURT.

Vous vous donnerez là une belle réputation ; car on vous devinera.

M. DE BRECOURT.


C'est mon affaire. (*Il sort.*)

S C E N E I I I.

MADAME DE BRECOURT.

QU'EST-CE que cela veut dire ? (*Elle écoute.*)

Le voilà sorti. Ecrivons au Marquis. (*Elle écrit.*)



S C E N E I V.

Madame DE BRECOURT, LE MARQUIS.

L E M A R Q U I S.

MADAME, vous me voyez, malgré ce que je vous ai mandé. J'ai trouvé le moment de m'échapper.... Mais qu'avez-vous donc ?

Madame D E B R E C O U R T.

Je suis désespérée ; je ne fais qui vous a desservi auprès de mon mari....

L E M A R Q U I S.

Comment ?

Madame D E B R E C O U R T.

Il ne veut plus que je vous voie.

L E M A R Q U I S.

Est-il bien possible ? Je fais d'où cela vient.

Madame D E B R E C O U R T.

De qui ?

L E M A R Q U I S.

De madame de Mirecourt.

Madame D E B R E C O U R T.

Elle en feroit capable ?

L E M A R Q U I S.

Vous ne la connoissez pas.

D R A M A T I Q U E S. II

MADAME DE BRECOURT.

Que lui avez-vous fait ?

LE MARQUIS.

Rien ; mais c'est vous qu'elle veut persécuter. Elle ne vit que de tracasseries : elle avoit voulu m'y associer ; mais je l'ai traitée avec un si grand mépris , que je ne suis pas surpris de ce qui nous arrive. Mais que vous a dit votre mari ? que croit-il ?

MADAME DE BRECOURT.

Fort peu de chose , je crois. Je ne l'ai même jamais vu jaloux.

LE MARQUIS.

C'est sûrement cette femme-là qui a tout fait. Mais quel parti prenez - vous ? M'abandonnerez-vous ?

MADAME DE BRECOURT.

Ah , Marquis ! tout cela m'afflige , me tourne la tête.

LE MARQUIS.

Si vous m'aimiez réellement !

MADAME DE BRECOURT.

Eh ! c'est parce que je vous aime . . .

LE MARQUIS.

Il faut laisser passer cette boutade , elle ne sau-

roit durer. J'ai même un moyen sûr, si vous voulez y consentir, & très-facile : je dérouterais madame de Mirecourt.

MADAME DE BRECOURT.

Et comment ?

LE MARQUIS.

Elle m'a cru lié avec une autre femme ; je n'ai qu'à feindre de lui rendre des soins....

MADAME DE BRECOURT.

Non, ce moyen-là ne me plait point du tout.

LE MARQUIS.

Que craignez-vous ?

MADAME DE BRECOURT.

Cette femme peut devenir sensible, & d'indifférente qu'elle vous seroit, vous pourriez....

LE MARQUIS.

Vous ne vous rendez pas justice.

MADAME DE BRECOURT.

Il vaut mieux que vous me voyiez chez ma sœur.

LE MARQUIS.

Quoi, jamais ailleurs ?

MADAME DE BRECOURT.

Je ne peux pas empêcher que vous ne soupiez quelquefois dans les mêmes maisons.

LE MARQUIS.

Vous feignez de ne pas m'entendre.

MADAME DE BRECOURT.

Pardonnez-moi, je vous entends; si le soin de ma gloire vous occupoit.....

LE MARQUIS.

Ah, pardonnez!.....

MADAME DE BRECOURT.

Voilà à quoi nous exposent nos maris avec leurs façons; mais ne comptez pas en profiter jamais.

LE MARQUIS.

Je n'ai point d'autres desseins que de faire ce qui pourra vous plaire.

MADAME DE BRECOURT.

Ne m'en parlez donc plus.

LE MARQUIS.

Je vous le promets. (*Il lui baise la main.*)

MADAME DE BRECOURT *effrayée.*

Qu'est-ce que j'entends? J'ai fait fermer ma porte. Voyez un peu.

LE MARQUIS, *regardant à la fenêtre.*

C'est votre mari!

MADAME DE BRECOURT.

Et votre carrosse?

L E M A R Q U I S.

Il est chez ma mere, je suis venu tout seul.

Madame D E B R E C O U R T.

S'il va entrer ici ! Je crois l'entendre ; cachez-vous dans mon boudoir.

L E M A R Q U I S.

J'y vais. (Il laisse son chapeau sur le fauteuil où il étoit assis, & il entre dans le boudoir.)

S C E N E V.

M. DE BRECOURT, Mad. DE BRECOURT.

*M. DE BRECOURT entre en lisant des papiers ; il se retourne & dit à ses gens :**Q*U'ON n'ôte pas mes chevaux. *(Et continuant de lire, il s'approche du fauteuil où étoit le Marquis, y laisse tomber son chapeau, & s'assied. A madame de Brecourt, toujours en lisant.)* Vous n'êtes pas sortie ?

Madame D E B R E C O U R T.

Non.

M. D E B R E C O U R T, *lisant.*

— (1) Pourquoi n'avez-vous pas été à l'opéra ?

(1) Nota. Cette marque — indique des tems de silence nécessaires dans le jeu de cette scène.

MADAME DE BRECOURT.

C'est que je ne m'en suis pas souciée apparemment.

M. DE BRECOURT, *lisant*.

— Vous ne vous en êtes pas souciée ? — Si vous n'aviez pas de petite loge, vous me tourmenteriez pour en avoir une.

MADAME DE BRECOURT.

Cela pourroit bien être.

M. DE BRECOURT, *lisant*.

— Le marquis est-il venu ?

MADAME DE BRECOURT.

Vous avez donné de si bons ordres. . . .

M. DE BRECOURT, *lisant*.

Moi ?

MADAME DE BRECOURT.

Apparemment. — Pourquoi rentrez-vous donc à présent ?

M. DE BRECOURT.

Pourquoi ? — (*Il remet ses papiers dans sa poche.*) Parce que je veux reposer mes chevaux ; j'ai couru tout le Marais sans trouver personne.

MADAME DE BRECOURT.

Il falloit aller chez madame de Mirecourt.

M. DE BRECOURT.

— (*Il monte sa montre.*) Madame de Mirecourt ?

Madame D E B R E C O U R T.

Sans doute ; c'est une femme charmante , elle vous ressemble.

M. D E B R E C O U R T.

— (*Il remet sa montre.*) Je ne peux pas la souffrir.

Madame D E B R E C O U R T.

Vous ne soupez pas ici apparemment ?

M. D E B R E C O U R T.

— (*Il ronge le bout de son doigt.*) Je ne fais pas si je souperai. (*Il se coupe une envie au doigt.*) Ils veulent que je preme du lait.

Madame D E B R E C O U R T.

A la bonne heure ; car je vous avertis qu'il n'y a point de souper , je ne mangerai rien.

M. D E B R E C O U R T.

— (*Il remet ses ciseaux.*) Vous ne mangerez rien ?

Madame D E B R E C O U R T.

Non ; ainsi si vous voulez souper , je vous conseille de vous en aller plus tôt que plus tard.

M. D E B R E C O U R T.

— (*Il prend du tabac lentement.*) Je verrai.

Madame D E B R E C O U R T.

Mais si vous n'avez pas de chevaux , prenez les miens.

M.

M. DE BRECOURT.

Oui, & puis vous direz que je vous les ai estropiés.

MADAME DE BRECOURT.

Quel raisonnement!

M. DE BRECOURT.

— (*Remettant sa tabatière.*) A propos de chevaux, je vous en ai acheté deux beaux, fort grands.

MADAME DE BRECOURT.

Je ne me foudie pas plus de grands chevaux que de grands hommes.

M. DE BRECOURT.

Vous vous en servirez pourtant.

MADAME DE BRECOURT.

Déterminez-vous donc, si vous voulez souper dehors.

M. DE BRECOURT.

— (*Il raccommode une de ses boucles de jarretières.*)

Oui, avez-vous raison?

MADAME DE BRECOURT.

Allons, allez-vous-en donc, Monsieur.

M. DE BRECOURT.

— (*Il la regarde.*) Savez-vous que je ne vois personne coiffée comme vous?

Madame D E B R E C O U R T.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

M. D E B R E C O U R T.

Oh, moi, rien du tout ! (*Il se leve lentement ,
& il prend le chapeau du Marquis pour le sien ,
sans y regarder.*) Je reviendrai peut-être vous
tenir compagnie , puisque vous êtes seule.

Madame D E B R E C O U R T.

Ne vous gênez pas.

M. D E B R E C O U R T.

Sûrement , je reviendrai. (*A ses gens.*) Allons ,
eh !



S C E N E V I.

Madame DE BRECOURT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *sortant du cabinet.*

MAIS, savez - vous qu'il est affommant ?

Madame D E B R E C O U R T.

Vous êtes bien heureux qu'il ne se soit pas
endormi ; car quelquefois il vient chez moi pour
me faire cette faveur - là. (*Le Marquis veut s'af-
seoir , & prend le chapeau de M. de Brecourt ,
sans y regarder.*) Que faites-vous donc ?

L E M A R Q U I S.

Mais....

MADAME DE BRECOURT.

Non, je ne veux pas que vous restiez.

L E M A R Q U I S.

Et pourquoi ?

MADAME DE BRECOURT.

Vous avez dû entendre qu'il va revenir.

L E M A R Q U I S.

Mais un instant seulement.

MADAME DE BRECOURT.

Je ne veux pas qu'il vous surprenne ici.

L E M A R Q U I S.

Mais quand vous verrai-je ?

MADAME DE BRECOURT.

Je vous le manderai ; allez-vous-en, je vous en prie.

L E M A R Q U I S.

Comme vous me renvoyez sans peine !

MADAME DE BRECOURT.

Je ne veux pas vous perdre tout-à-fait ; voilà ce que vous devriez voir, au lieu de me faire des reproches.

L E M A R Q U I S.

Eh bien , je vous demande pardon. (*Il lui baise la main.*)

M a d a m e D E B R E C O U R T.

A d i e u , M a r q u i s , a d i e u .

L E M A R Q U I S.

A d i e u , M a d a m e , p u i s q u e v o u s l e v o u l e z . (*Il sort.*)



S C E N E V I I.

M a d a m e D E B R E C O U R T , V I C T O I R E.

V I C T O I R E.

AH, madame, j'ai été dans une belle inquiétude quand j'ai entendu arriver Monsieur ! Où avez-vous donc caché M. le Marquis ?

M a d a m e D E B R E C O U R T.

D a n s m o n b o u d o i r .

V I C T O I R E.

C' e s t q u' i l a é t é l o n g - t e m s i c i M o n s i e u r .

M a d a m e D E B R E C O U R T.

J'ai cru qu'il ne s'en iroit jamais. Bon , le voilà qui revient ; je suis fâchée de n'être pas sortie.

V I C T O I R E.

Il est encore tems. Je m'en vais demander vos chevaux.

Madame DE BRECOURT.

Eh bien, oui; je dirai que ma sœur a envoyé me chercher. Il y viendra peut-être; mais cela vaudra mieux que de rester seule ici avec lui.
(*Victoire sort par la garde-robe.*)

S C E N E V I I I.

Madame DE BRECOURT, M. DE BRE-
COURT.

Madame DE BRECOURT.

QUOI, monsieur, vous voilà déjà?

M. DE BRECOURT, *troublé, agité.*

Oui, madame, me voilà.

Madame DE BRECOURT.

Qu'avez-vous donc? est-ce encore quelque nouvelle folie?

M. DE BRECOURT.

Non, Madame, ce n'est pas une folie.

Madame DE BRECOURT, *langoureusement.*

Vous m'épouvantez! Que vous est-il donc arrivé?

M. D E B R E C O U R T.

Vous m'avez dit que le Marquis n'étoit pas venu ici ?

Madame D E B R E C O U R T.

Oui, Monsieur. Quoi, c'est encore cela !

M. D E B R E C O U R T.

Oui, Madame, vous avez le front de me soutenir qu'il n'est pas venu.

Madame D E B R E C O U R T.

Pourquoi ne le soutiendrois-je pas ?

M. D E B R E C O U R T.

Parce que cela n'est pas vrai.

Madame D E B R E C O U R T.

Allons, Monsieur, vous rêvez. Si vous allez vous mettre à me tourmenter comme cela, je n'y tiendrai pas ; je vous en avertis.

M. D E B R E C O U R T.

Quand on ne fait que des choses honnêtes, on n'a pas recours au mensonge.

Madame D E B R E C O U R T.

Je vous dis ce qui est ; & je vous prie de me laisser.

M. D E B R E C O U R T.

Non, Madame, vous ne dites pas la vérité. Il est peut-être ici encore au moment que je vous parle.

D R A M A T I Q U E S. 23

MADAME DE BRECOURT.

Eh bien, Monsieur, cherchez, si vous ne m'en croyez pas.

M. DE BRECOURT.

Je n'ai pas besoin de chercher pour vous convaincre.

MADAME DE BRECOURT.

Comment donc ?

M. DE BRECOURT.

Tenez, Madame, voilà son chapeau que j'ai pris sur ce fauteuil, au lieu du mien.

MADAME DE BRECOURT.

Son chapeau ?

M. DE BRECOURT.

Oui ; voyez le cachet.

MADAME DE BRECOURT, prenant le chapeau, le regarde, & le lui rend.

Eh bien, s'il est meilleur que le vôtre, vous n'avez pas perdu au change.

M. DE BRECOURT.

Vous le prenez sur ce ton-là, Madame ; eh bien, nous nous séparerons.

MADAME DE BRECOURT, se levant & s'en allant.

A la bonne heure.

B iv

24 **PROVERBES DRAMATIQUES.**

M. DE BRECOURT, *la suivant.*

Je vais trouver tous vos parens, & leur rendre compte de votre conduite.



L A S T A T U E .

P R O V E R B E X X .



P E R S O N N A G E S .

LA COMTESSE DE MIREVAL.

Mlle DE RICHEVIERE , *niece de la Comtesse.*


LE MARQUIS DE BRECY.

LE BARON DE FONPRÉ.

LE CHEVALIER DE CLAIREFOND.


UN LAQUAIS.

*La scene est à Auteuil , dans le bosquet neuf du
jardin du Marquis de BreCY.*



LA STATUE,


PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS.

LE Baron me suivoit; qu'est-il devenu? Mon cœur a besoin d'un ami, pour soulager la douleur qui m'accable; s'y refuseroit-il? Non, je le vois; j'ai tort de l'accuser. Le malheur nous rend souvent injustes & coupables.



SCENE II.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

EH bien, Marquis, me confierez-vous enfin le sujet de votre tristesse?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher Baron, à l'instant même; ce

qui m'a fait desirer de vous parler ici, c'est que je veux vous y montrer le seul objet de consolation qui me reste.

L E B A R O N.

Ici, un objet de consolation ?

L E M A R Q U I S.

Ou de regrets, n'importe ; écoutez-moi. Vous savez que je devois épouser la Comtesse à mon retour de Touraine, où je l'ai connue. Quel heureux tems ! Elle m'aimoit alors ; du moins je le croyois !

L E B A R O N.

Qui peut vous faire imaginer qu'elle ait pu changer ?

L E M A R Q U I S.

Tout, Baron. Que je regrette l'heureux séjour de la province ! On est aimé sans distraction. Sûr d'occuper entièrement l'objet qu'on aime, que faut-il de plus ?

L E B A R O N.

Quoique la Comtesse y soit née, en vous épousant, elle ne pouvoit y demeurer long-tems.

L E M A R Q U I S.

Ah ! sans l'état de ma mere, qui ne lui permet pas de quitter ce lieu-ci, je n'aurois pas été pressé

de l'amener à Paris. J'espérois qu'ayant sa niece avec elle en y arrivant, que demeurant avec ma mere & à Auteuil, ce seroit la même chose que lorsque nous étions en province.

L E B A R O N.

Eh bien ?

L E M A R Q U I S.

Je n'avois pas pensé que demeurer à Auteuil c'est être à Paris.

L E B A R O N.

C'est là ce qui vous fait retarder votre mariage ?

L E M A R Q U I S.

Sans doute. La Comtesse a désiré de voir Paris ; le goût de la dissipation s'est emparé d'elle ; l'exemple, les airs l'ont entraînée ; les plaisirs, les diverses connoissances, tout a contribué à la distraire de l'amour que je croyois qu'elle avoit pour moi.

L E B A R O N.

Ne la suiviez-vous pas dans ces différens amusemens ?

L E M A R Q U I S.

Oui ; mais semblable à l'homme qui donne le bras à une femme au bal, c'étoit moi dont elle

étoit le moins occupée : témoin de toutes les agaceries qu'elle faisoit , de ce desir de plaire à la multitude , mon cœur sans cesse déchiré ne put soutenir de la suivre en étant ainsi oublié ; & j'ai voulu laisser passer les premiers momens d'ivresse où tant d'objets nouveaux l'avoient plongée.

L E B A R O N .

Sans lui faire aucun reproche de cette espece d'oubli ?

L E M A R Q U I S .

Les reproches ne ramènent point un cœur : ils font craindre à une femme , qu'on ne veuille attenter à sa liberté ; & ils finissent par l'aigrir & par l'éloigner.

L E B A R O N .

Elle est peut-être piquée de votre froideur , du peu d'empressement que vous montrez de l'épouser , ne l'ayant amenée à Paris que dans ce dessein ?

L E M A R Q U I S .

Bien loin de pouvoir m'en flatter , je ne lis plus que de l'indifférence dans ses yeux.

L E B A R O N .

Et dans les vôtres , y voit-elle la même vivacité ?

L E M A R Q U I S.

Cherche-t-elle seulement à pénétrer ce qui se passe dans mon ame ?

L E B A R O N.

Au lieu de vous livrer à la douleur, que ne lui parlez-vous ? Le manque de confiance éloigne souvent des cœurs faits pour s'aimer toujours. Permettez-moi de vous servir ; je veux....

L E M A R Q U I S.

Non, mon cher Baron, il seroit inutile. Cette froideur encore n'est pas le seul reproche que je puisse faire à la Comtesse.

L E B A R O N.

Comment ?

L E M A R Q U I S.

Un goût nouveau m'a entièrement banni de son cœur. Le chevalier s'est occupé de lui plaire, & il n'y a que trop réussi.

L E B A R O N.

Vous verrez que c'est encore une autre erreur.

L E M A R Q U I S.

Mon malheur ne me permet pas d'en douter ; un cœur qui fait aimer connoît facilement quand il a un rival qu'on lui préfère.

L E B A R O N.

Les amans font souvent injustes lorsqu'ils font jaloux. Mais quel est donc votre espoir ?

L E M A R Q U I S.

Hélas , aucun !

L E B A R O N.

Et cet objet de consolation que vous devez goûter ici , quel est - il ? Vous proposez - vous de devenir infidèle , avec tant d'amour ?

L E M A R Q U I S.

J'en suis bien éloigné. Je ne veux jamais cesser d'aimer la Comtesse , je veux ici la regretter toujours , & y adorer son image , que moi seul y verrai.

L E B A R O N.

Je ne vous comprends point.

L E M A R Q U I S.

Je vais vous expliquer ce mystère. Ceci vous paroîtra un peu romanesque ; mais n'importe. Ce bosquet , caché dans l'épaisseur de ce bois , vient d'être fini depuis huit jours : je l'avois consacré à la Comtesse ; je comptois l'y amener le lendemain de mon mariage , & l'y surprendre agréablement , en lui faisant voir une statue qui la représente. Malheureusement , hélas ! ce n'est plus

plus le tems de penser à faire cette galanterie ! J'ai fait cacher cette figure derriere ce treillage, qui se sépare & la laisse voir quand je veux, en poussant un simple ressort. Voilà, mon ami, la divinité que je veux adorer le reste de ma vie.

L E B A R O N.

C'est un délire que ce projet ; je veux absolument vous en guérir, &.....

L E M A R Q U I S.

J'entends quelqu'un ; c'est la voix de la Comtesse & celle de sa niece. Comment ont-elles pu pénétrer jusqu'ici ? Tâchez de le découvrir ; je m'enfuis ; restez un moment avec elles, & revenez me trouver. Nous choisirons le tems où elles feront rentrées, pour revenir ici. (*Il s'échappe.*)



S C E N E III.

LA COMTESSE, Mlle. DE RICHEVIERE,
LE BARON.

L A C O M T E S S E.

AH, M. le Baron ! vous connoissez ce bosquet que le marquis vient de faire faire, & qu'il nous cacheit ?

Tome II.

C

L E B A R O N.

Madame, je le vois pour la première fois.

L A C O M T E S S E.

Le hasard me l'a fait découvrir. Je cherchois un endroit écarté pour causer avec ma nièce, & je ne croyois pas en trouver un aussi agréable. Mais vous étiez avec le Marquis ?

L E B A R O N.

Oui, Madame.

L A C O M T E S S E.

Que faisiez-vous donc ici ? Il vous montrait son ouvrage apparemment ?

L E B A R O N.

Il est vrai ; mais vous avez affaire avec Mademoiselle, ainsi. . . . (*Il s'en va.*)

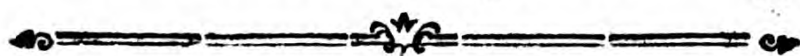
L A C O M T E S S E.

Nous vous reverrons ; vous ne retournez pas aujourd'hui à Paris ?

L E B A R O N.

Non, Madame, je n'irai que demain.





SCENE IV.

LA COMTESSE, Mlle. DE RICHEVIERE.

LA COMTESSE.

IL m'évite ; il connoît sans doute l'infidélité du Marquis ; & il peut l'approuver !

Mlle. DE RICHEVIERE.

Mais le Marquis vous aimoit si sincérement ! Comment pouvez-vous le soupçonner d'infidélité ? Ah , ma tante ! je mourrois plutôt que d'avoir un pareil soupçon sur l'amour que le chevalier a pour moi.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien jeune , ma niece ; & vous ne connoissez pas encore les hommes.

Mlle. DE RICHEVIERE.

S'il y en a de perfides , je jurerois bien que le Chevalier ne sera jamais de ce nombre - là.

LA COMTESSE.

J'approuve cette façon de penser ; il faut estimer ce qu'on aime. Voilà comme je croyois que je serois toujours avec le Marquis , avant de venir à Paris. J'ai vu naître sa froideur , j'ai cru

la pouvoir ranimer par la jalousie. Il ignore que le Chevalier doit vous épouser ; en essayant de le faire paroître amoureux de moi, j'ai eu la douleur de voir le Marquis insensible à cette épreuve ; non, il ne m'aime plus !

Mlle. D E R I C H E V I E R E.

Peut-être craint-il de vous offenser, en vous montrant de la jalousie. Cessez cette feinte, puisqu'elle est inutile.

L A C O M T E S S E.

Elle ne durera pas long-tems, ma chere niece ; je suis même fâchée d'avoir retardé pour cela votre bonheur ; dès ce jour même, je vais tout réparer.

Mlle. D E R I C H E V I E R E.

Quoi, dès ce jour ? Ah, ma chere tante !... Mais si vous n'êtes pas heureuse, il manquera toujours quelque chose à la satisfaction que je vais goûter.

L A C O M T E S S E.

Ce sentiment prouve bien votre tendresse pour moi, & me la rend plus chere à chaque instant. Apprenez donc tout ce que je redoute. Je me promenois avant-hier seule & fort tard ; je m'égarai en rêvant à la roideur du Marquis. Il faisoit

clair de lune ; le hasard m'amena proche de ce bosquet. J'entendis parler, c'étoit lui : il se plaignoit. Je m'avançai fans bruit & j'écoutai.

Mlle. DE RICHEVIERE.

O ciel ! avec qui étoit-il ? Je frémis pour vous !

LA COMTESSE.

Il étoit seul.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Et il parloit ? Vous n'avez sûrement pas vu à qui ?

LA COMTESSE.

Il étoit seul, vous dis-je. Il adreffoit des plaintes entre - coupées de soupirs, à une statue qu'il accusoit d'ingratitude. Voilà souvent comme les hommes abandonnent qui les aime, pour vouloir être aimés de qui les délaisse.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Il parloit à une statue ! ici ?

LA COMTESSE.

Ici.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Mais il n'y en a point.

LA COMTESSE.

Il y en a sûrement une que nous ne voyons pas.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Parler à une statue ! Ma tante, vous vous moquez de moi. Que peut-on lui dire ?

L A C O M T E S S E.

Ah, ma niece ! il lui disoit qu'il l'adoreroit toujours.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Je crains en vérité que la tête ne lui ait tourné. Cela est effrayant au moins ; & je ne vois pas pourquoi vous seriez jalouse de cette statue.

L A C O M T E S S E.

Je vais vous l'apprendre. Avant de m'aimer, le Marquis aimoit la marquise de Vermont ; il en étoit aimé : mais la fortune de la Marquise étant réduite à rien, ses parens la forcerent d'épouser Vermont, qui est très-riche. Il y avoit dix ans qu'elle étoit mariée, lorsque je connus le Marquis ; il la regrettoit toujours aussi vivement. Un cœur si tendre me parut estimable ; je desirai de pouvoir le consoler ; j'y parvins, & je l'aimai comme je l'aime encore. Si cette statue étoit celle de la Marquise, si c'est cet amour qui s'est ranimé, j'en mourrai de douleur.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Mais, où est-elle ? Cherchons. (*Elle regarde de tous côtés.*) Je ne vois rien.

LA COMTESSE.

Elle ne sauroit paroître, sans savoir le secret qui peut ouvrir ce qui nous la cache ; mais à force d'argent, l'ouvrier qui l'a faite, m'a donné ce secret. Je l'ai ici. (*Elle tire un papier.*)

Mlle. DE RICHEVIERE.

Voyons promptement.

LA COMTESSE, montrant sur son papier.

Voici le treillage comme il est fait. Lisons.
« En poussant le bouton A, la niche s'ouvre ; en »
» poussant le bouton B, elle se referme. »

Mlle. DE RICHEVIERE.

Ah, ma tante ! que ce soit moi, je vous prie.
(*Elle va pousser un bouton.*) Eh bien, la niche ne s'ouvre pas.

LA COMTESSE.

C'est que c'est l'autre bouton sans doute ; essayons. (*Le treillage s'ouvre, & l'on voit une statue de femme.*)

Mlle. DE RICHEVIERE, avec joie.

Ah, ma tante, que vois-je !

LA COMTESSE.

Quoi donc ?

Mlle. DE RICHEVIERE.

C'est vous-même.

L A C O M T E S S E.

Moi ?

Mlle. DE RICHEVIERE.

Oui, examinez bien, ce sont tous vos traits.
Il vous aime toujours ! (*Elle embrasse la Comtesse.*)

L A C O M T E S S E.

J'ai peine à retenir l'excès de ma joie !

Mlle. DE RICHEVIERE, *la soutenant.*

Ah, jouissez de tout votre bonheur !

L A C O M T E S S E.

C'étoit donc à moi qu'il parloit, qu'il adreffoit
des plaintes si tendres !

Mlle. DE RICHEVIERE.

Et vous le croyiez ingrat ! Vous voyez bien,
ma tante, qu'il ne faut pas soupçonner légèrement
son amant d'être infidele.

L A C O M T E S S E.

Oui, ma chere niece, vous avez raison. (*Elle
réve.*)

Mlle. DE RICHEVIERE.

A quoi pensez-vous donc ?

L A C O M T E S S E.

Il me vient une idée... Oui.

D R A M A T I Q U E S. 41

Mlle. DE RICHEVIERE.

Qu'est-ce que c'est ?

L A C O M T E S S E.

Je dois récompenser le Marquis de tous les maux que je lui ai causés.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Oh ! pour cela , oui.

L A C O M T E S S E.

Je gagerois qu'il étoit ici avec le Baron , pour lui faire voir cette statue.

Mlle. DE RICHEVIERE.

J'en jurerois , moi.

L A C O M T E S S E.

Nous allons refermer ce treillage.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Oui , oui , venez. (*Elles ferment le treillage.*)

L A C O M T E S S E.

Je pourrai pénétrer à travers la charmille qui est derrière la figure , me mettre à sa place ; & quand le Marquis reviendra pour la montrer au Baron , ce sera moi qu'il trouvera.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Ah , ma tante ! c'est l'amour même qui vous inspire.

L A C O M T E S S E .

Ma robe est blanche , une gaze , un voile . . .
Julie m'ajustera tout cela à merveille , pour qu'au
premier coup-d'œil il s'y méprenne un instant.

Mlle. D E R I C H E V I E R E .

Qu'il fera délicieux pour lui cet instant !

L A C O M T E S S E ,

Restez ici pour l'empêcher , ainsi que le Baron ,
d'approcher avant que j'aie pu me placer.

Mlle. D E R I C H E V I E R E .

Je ne demande pas mieux.

L A C O M T E S S E .

Asseyez-vous sur ce banc , & faites semblant
de lire. Avez-vous un livre ?

Mlle. D E R I C H E V I E R E .

Ma tante , voilà le Chevalier.

L A C O M T E S S E , *souriant.*

J'entends , vous n'aurez pas besoin de livre ,
n'est-ce pas ?

Mlle. D E R I C H E V I E R E .

Si vous permettez

L A C O M T E S S E .

Quand le Marquis & le Baron viendront , vous
ne vous en irez que lorsque je vous enverrai dire
de me venir parler.

Mlle. DE RICHEVIÈRE.

Je n'ai point d'autre affaire ; je vous en réponds.

LA COMTESSE.

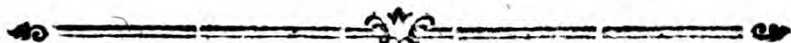
Ne dites rien au Chevalier de mon projet ;
sa vivacité, sa joie pourroient le déranger.

Mlle. DE RICHEVIÈRE.

Ne craignez rien.

LA COMTESSE.

La contrainte ne fera pas longue.



S C E N E V.

LA COMTESSE, Mlle. DE RICHEVIÈRE,
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Mlle. le Chevalier, j'ai une affaire qui ne me permet pas de rester ici : mais je vous y laisse en bonne compagnie ; vous n'avez pas, je crois, à vous plaindre de ma confiance en vous.

LE CHEVALIER.

Non, Madame ; mais j'ai à me plaindre du retard que vous apportez à mon mariage. Je suis très-aise de vous servir ; mais il est cruel que ce soit un ingrat qui empêche l'amant tendre & constant d'être heureux.

L A C O M T E S S E.

Ne voyez-vous pas autant que vous le voulez ce que vous aimez? Ce n'est pas une situation si fâcheuse; & vous pourriez être plus malheureux.

L E C H E V A L I E R.

Il est vrai; mais que vous sert de me faire jouer un personnage comme celui que je fais auprès de vous, quand le Marquis ne montre pas la moindre jalousie?

L A C O M T E S S E.

Elle est peut-être sur le point d'éclorre.

L E C H E V A L I E R.

Ah! Madame, je ne vous comprends point; je vois régner sur votre visage une espèce de satisfaction.....

L A C O M T E S S E, *souriant.*

C'est sans doute l'espoir qui renaît; que fait-on? Adieu, Chevalier, je vous reverrai ici.



S C E N E V I.

Mlle. DE RICHEVIÈRE, LE CHEVALIER.

L E C H E V A L I E R.

JE ne comprends rien à tout ceci, Mademoiselle. La Comtesse, n'est point comme à l'ordinaire;

vous-même ne semblez plus partager mon impatience ; qu'est-ce que cela veut dire ? Que dois-je craindre ou espérer ?

Mlle. *D E R I C H E V I E R E.*

Le retard ne doit vous faire rien craindre.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! quand on aime bien vivement , tout doit alarmer.

Mlle. *D E R I C H E V I E R E.*

Non : tout au contraire , on doit jouir de son bonheur , sur-tout lorsque l'on est sûr d'être aimé.

L E C H E V A L I E R.

Mais ne peut-il pas échapper ce bonheur , lorsqu'on le craint le moins ? Votre tranquillité n'est-elle pas désespérante ? Vous n'êtes pas aujourd'hui comme je vous ai vue jusqu'à présent. Loin de partager ma peine.....

Mlle. *D E R I C H E V I E R E.*

Quelle peine voulez-vous que j'aie ? Vous m'aimez ; que me faut-il de plus ?

L E C H E V A L I E R.

Aimer autant que je vous aime.

Mlle. *D E R I C H E V I E R E.*

Et qui vous dit que je sois changée ? Je connois votre cœur ; qui pourroit m'alarmer ?

L E C H E V A L I E R .

Je m'y perds.... Ah, si je suis injuste, pardonnez à l'amour le plus tendre qui fut jamais!

Mlle. D E R I C H E V I E R E , *soupirant.*

Ah!

L E C H E V A L I E R .

Vous soupirez?

Mlle. D E R I C H E V I E R E , *à part.*

Si je pouvois lui dire....

L E C H E V A L I E R .

Vous parlez bas.

Mlle. D E R I C H E V I E R E .

Tenez.... Ce soir je vous dirai....

L E C H E V A L I E R .

Quoi?

Mlle. D E R I C H E V I E R E .

Oui, vous le saurez.

L E C H E V A L I E R .

Vous augmentez mon inquiétude.

Mlle. D E R I C H E V I E R E .

Calmez-vous; je vous réponds qu'il ne peut nous arriver rien que d'heureux.

L E C H E V A L I E R .

Vous me trompez peut-être....

D R A M A T I Q U E S. 47.

Mlle. D E R I C H E V I E R E.

Non, je vous le jure ; je ne fais point feindre , & ce soupçon m'offense.

L E C H E V A L I E R , *piqué.*

Je suis injuste ; je le sens , je me tairai. Vous avez des secrets pour moi , quand jusqu'au moindre mouvement de mon cœur vous est connu. Où regne l'amour , la confiance doit aussi régner ; mais. . . .

Mlle. D E R I C H E V I E R E.

Je ne vous aime pas ? Achevez ; le pensez-vous ?

L E C H E V A L I E R.

Comment voulez-vous que je croie. . . .

Mlle. D E R I C H E V I E R E , *piquée.*

Je ne veux rien , Monsieur.

L E C H E V A L I E R , *à genoux.*

O ciel ! que je meure à vos pieds , si j'ai pu vous accuser. . . .

Mlle. D E R I C H E V I E R E.

Douter de mon cœur ! & dans quel instant !

L E C H E V A L I E R.

Voyez mon repentir ; je consens à vous perdre pour toujours , si j'ai jamais d'autres volontés que les vôtres.

Mlle. D E R I C H E V I E R E .

Si votre bonheur & le mien ne dépendoient pas du secret que je vous fais , pourrois - je me taire ?

L E C H E V A L I E R .

Ah , vous me ravissez ! (*Il se releve & lui baise la main.*)

Mlle. D E R I C H E V I E R E .

J'entends quelqu'un.

L E C H E V A L I E R .

C'est le Baron & le Marquis.



S C E N E V I I .

Mlle. D E R I C H E V I E R E , L E C H E V A L I E R ,
L E M A R Q U I S , L E B A R O N .

L E M A R Q U I S , *au Baron.*

RETIRONS - N O U S ; la Comtesse est peut-être près d'ici.

L E B A R O N .

Je vais le favoir. (*Ils avancent.*) M. le Chevalier , je vous croyois ici avec Madame la Comtesse.

L E

LE CHEVALIER.

Vous voyez que non ; une affaire l'a fait rentrer chez elle.

Mlle. DE RICHEVIÈRE.

Oui, sans quoi nous y ferions ; mais elle nous a promis de nous faire avertir quand elle seroit libre.

LE BARON.

Voici un de ses gens.



SCÈNE VIII.

Mlle. DE RICHEVIÈRE, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS, LE BARON, UN LA-
QUAIS.

Mlle. DE RICHEVIÈRE, *au Laquais.*

MA tante me demande ?

LE LAQUAIS.

Oui, Mademoiselle.

Mlle. DE RICHEVIÈRE.

J'y vais. Venez-vous, M. le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Sûrement ; je ne vous quitte pas.

S C E N E I X.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

IL ne la quitte pas ! Non , pour la suivre chez la Comtesse. Ai-je tort d'être jaloux ?

LE BARON.

Oui ; car si la Comtesse aimoit le Chevalier , l'auroit-elle laissé ici tête à tête avec sa niece ?

LE MARQUIS.

Mais s'il étoit possible qu'elle m'aimât encore , verroit-elle ma froideur sans inquiétude ? Pourquoi écouter le Chevalier avec tant de complaisance ? Tout ce qu'il fait la charme ; elle ne cesse de le louer , & en ma présence.

LE BARON.

Ce seroit là ce qui me feroit croire. . . .

LE MARQUIS.

Qu'elle ne l'aime pas ?

LE BARON.

Sans doute ; sans cela elle y mettroit plus de mystere.

LE MARQUIS.

Elle croit peut-être que j'ai cessé de l'aimer , & elle se venge. Ma situation est affreuse : j'en mourrai ; mais c'est ici que je veux expirer.

LE BARON.

Quel délire !

LE MARQUIS.

Oui , viens , regarde cette image que j'adore.
(Il ouvre le treillage , & l'on voit la Comtesse à
la place de la statue.)

SCENE X.

LA COMTESSE , LE MARQUIS , LE BARON.

LE BARON.

AH , c'est elle - même ! Eh bien , tombe à ses
pieds.

LE MARQUIS.

Que vois-je !

LA COMTESSE.

Celle qui n'a jamais cessé de vous aimer , &
qui vous aimera toujours.

LE MARQUIS.

N'est-ce point un songe ?

LA COMTESSE.

Non , Marquis. Quand c'est parce que l'amour
est extrême qu'il peut offenser , il mérite d'être
excusé.

LE MARQUIS.

Je meurs de joie & de regret !

D ij

152 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

L A C O M T E S S E.

Au sein de la constance, comment nous pouvons-nous soupçonner d'infidélité!

L E M A R Q U I S.

Je ne le comprendrai jamais.



S C E N E X I.

L A C O M T E S S E, Mlle. D E R I C H E V I E R E, L E
M A R Q U I S, L E C H E V A L I E R, L E B A R O N.

L A C O M T E S S E.

TENEZ, Marquis, voilà l'objet de votre jalousie; voilà le Chevalier, dont vous avez retardé, sans le savoir, le mariage avec ma niece.

L E M A R Q U I S.

Quoi, il l'épouse?

L A C O M T E S S E.

Oui, dès demain.

L E M A R Q U I S.

Que de torts j'ai à réparer! & qu'ils doivent tous deux m'en vouloir!

Mlle. D E R I C H E V I E R E.

Vous allez faire le bonheur de ma tante; le nôtre le suivra; nous n'avons rien à vous reprocher.

LE CHAPON

AU GROS SEL.

PROVERBE XXI.



P E R S O N N A G E S.

Madame MINOT, *maîtresse de l'auberge du
Panier-Fleuri.*

M. DESPRÉS.

M. DUPONT.

M. GUARINY, *chanteur Italien.*

CLAUDE, *garçon du Panier-Fleuri.*

*La scène est dans une salle de l'auberge du
Panier - Fleuri.*



LE CHAPON
AU GROS SEL.

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

Madame MINOT, M. DESPRÉS.

M. DESPRÉS.

BONJOUR, Madame Minot. Vous n'avez personne aujourd'hui ici ?

Madame MINOT.

C'est que tout le monde a dîné de bonne heure, pour aller à la revue du roi.

M. DESPRÉS.

Ah, c'est donc cela ! Ils auront beau tems.

Madame MINOT.

Vous n'y allez donc pas vous, Monsieur ?

M. DESPRÉS.

Ma foi, non. J'ai pourtant vu bien des gens de ma connoissance qui y alloient, & qui ont

Div

voulu m'y mener ; mais ils avoient tous diné ,
ce n'étoit pas là mon compte.

Madame M I N O T.

Et puis quand on a vu cela une fois , c'est
comme cent.

M. D E S P R É S.

Vous l'avez vue vous , Madame Minot ?

Madame M I N O T.

Ah , pardi ! je m'en souviendrai long-tems ;
on fit reculer si fort le fiacre où j'étois , qu'il
culbuta ; j'étois grosse de cinq mois , je fis une
fausse couche qui m'a fait garder le lit plus d'un
an ; & encore j'en ai pensé mourir : aussi , depuis
ce tems-là , je n'ai pas eu envie de me fourrer
dans les embarras.

M. D E S P R É S.

Je le crois.

Madame M I N O T.

Quand on parloit de la revue à M. Minot , il
falloit voir la grimace qu'il faisoit , le pauvre
défunt.

M. D E S P R É S.

Quoi , M. Minot est mort ?

Madame M I N O T.

Eh , vraiment , oui , il y a eu un an aux Rois ,
bon jour , bonne œuvre.

M. D E S P R É S.

Je ne savois pas cela.

Madame M I N O T.

Je le crois bien ; vous êtes toujours par voie
& par chemin : c'est ce qui fait qu'on vous voit
si rarement.

M. D E S P R É S.

Eh , vraiment oui ; autrefois ce n'étoit pas de
même. . . . Il est tems de songer à dîner pourtant.
Ah , voilà Dupont !

S C E N E I I.

Madame M I N O T , M. D E S P R É S ,
M. D U P O N T.

M. D U P O N T.

Q U O I , tu n'es pas à la revue , toi , Després ?

M. D E S P R É S.

Ma foi , non.

M. D U P O N T.

Bonjour , Madame Minot.

Madame M I N O T.

Monfieur , je fuis bien votre fervante.

M. D E S P R É S.

Et pourquoi n'y as-tu pas été avec ton cabriolet ?

M. D U P O N T.

Parce que l'année passée j'y ai perdu un cheval qui m'avoit coûté cinq cents francs ; je n'ai pas eu envie qu'il m'en arrivât autant aujourd'hui.

M. D E S P R É S.

Quoi, ton cheval pie ?

M. D U P O N T.

Justement.

M. D E S P R É S.

Diable ! cela n'est pas régalant.

M. D U P O N T.

As-tu dîné ?

M. D E S P R É S.

Non, vraiment.

M. D U P O N T.

Eh bien, nous dînerons ensemble. Madame Minot, faites-nous donner un chapon au gros sel.

Madame M I N O T.

Vous allez en avoir un ; tenez, mettez-vous là.

M. D U P O N T.

C'est bien dit.

Madame MINOT.

Claude !

SCENE III.

Madame MINOT, M. DESPRÉS, M. DUPONT, CLAUDE.

CLAUDE.

QU'ET-CE qu'il y a, Madame ?

Madame MINOT.

Apportez un chapon à ces Messieurs.

M. DUPONT.

Claude, songe un peu que c'est pour nous.

CLAUDE.

Ah ! ne vous inquiétez pas, vous serez contents.

Madame MINOT, *apportant du pain.*

Je m'en vais toujours vous donner du pain & du vin.

M. DESPRÉS.

Du meilleur, au moins, Madame Minot.

Madame MINOT.

C'est du Bourgogne excellent.

M. DUPONT.

Laissons-la faire. Tiens, mets-toi là.

M. D E S P R É S.

Je suis bien ici. (*Ils se placent tous les deux.*)

M. D U P O N T.

Sais-tu bien qu'elle n'est pas encore trop déchirée ?

M. D E S P R É S.

Pardi, je le crois bien. Combien y a-t-il qu'elle est mariée ? Tu dois te souvenir de cela, toi.

M. D U P O N T.

Oui, c'est la première année que j'ai été à Angers. Il y a huit ans ; & elle en avoit dix-sept ou dix-huit.

M. D E S P R É S.

Cela fait vingt - six.

M. D U P O N T.

Je disois bien. A-t-elle quelqu'un ?

M. D E S P R É S.

Je crois que non : il y a eu un homme bien amoureux d'elle ; mais elle est sage.

M. D U P O N T.

Oui, sage, je t'en réponds !

M. D E S P R É S.

Ma foi, je me le suis laissé dire.

Madame M I N O T.

Tenez, vous goûterez ce vin-là ; vous verrez si je vous trompe.

M. DUPONT.

Nous verrons si vous nous servez en amis.

Madame MINOT.

Vous m'en direz votre avis. Eh bien, Claude ?

CLAUDE.

Me voilà, me voilà.

M. DESPRÉS.

Allons, cela sent bon.

M. DUPONT.

Ma foi, j'ai faim. Avez-vous dîné, vous, Madame Minot ?

Madame MINOT.

Ah, Monsieur ! je ne dîne pas de si bonne heure.

M. DESPRÉS.

Mais aujourd'hui vous n'aurez plus personne.

M. DUPONT.

Allons, dînez avec nous.

Madame MINOT.

Vous me faites bien de l'honneur ; mais je ne le peux pas.

M. DESPRÉS.

Quelles façons ! (*Il se leve, la mene & la fait asséoir.*) Allons, mettez-vous là.

Madame MINOT.

Mais je ne prendrai pas votre place du moins.

M. D E S P R É S.

Pourquoi cela ? N'en voilà-t-il pas une autre ?
Allons , fers Madame Minot , Dupont.

M. D U P O N T.

Je ne demande pas mieux. Tenez , Madame ,
un peu de fauce. Allons , Després , à toi. (*Ils
boivent & mangent.*)

M. D E S P R É S.

Madame Minot , est-ce que vous n'avez pas
encore pensé à vous remarier ?

Madame M I N O T.

Non , Monsieur. Je ne suis point lasse encore
d'être veuve ; quand on est bien , il faut s'y tenir.

M. D U P O N T.

Mais vous étiez bien aussi quand vous étiez
mariée ?

Madame M I N O T.

Ah ! comme ça , tantôt haut , tantôt bas. Il
n'est rien tel que d'être sa maîtresse.

M. D E S P R É S.

Ma foi , vous avez raison. Allons , buvons
un coup ; car le chapon est un peu salé. (*Il verse
à boire.*)

M. D U P O N T.

Il faut qu'il soit comme cela.

M. D E S P R É S .

Je le fais bien ; il est fort bon.

M. D U P O N T .

A votre santé, Madame Minot.

M. D E S P R É S .

Et moi aussi, de tout mon cœur.

Madame M I N O T .

Messieurs, je vous suis bien obligée. (*Ils boivent tous trois.*)

M. D U P O N T .

Eh ! je crois que voilà Guariny.

Madame M I N O T .

Oui, il a dîné ici.



SCENE IV.

Madame MINOT, M. DESPRÉS, M. DUPONT, M. GUARINY.

M. GUARINY *entre en chantant d'une voix claire.*

SOSPIRATE, sospirate. . .

M. DUPONT.

D'où venez - vous donc comme cela, M. Guariny ?

M. GUARINY.

Ah ! Messieurs, je suis votre serviteur. Je viens de Versailles, pour chanter ici au concert.

M. DESPRÉS.

Je ne vous ai pas vu la dernière fois que j'ai été à Versailles.

M. GUARINY.

C'est que j'ai passé huit jours à Saint - Germain.

M. DUPONT.

Et où allez-vous à présent ?

M. GUARINY.

Au concert.

M.

M. DESPRÉS.

Mais il est trop de bonne heure.

M. GUARINY.

C'est que nous avons répétition.

M. DUPONT.

Buvez un coup avec nous.

M. GUARINY.

Je vous suis bien obligé.

M. DESPRÉS.

Oui, nous nous en irons avec vous.

M. DUPONT.

Oui, parce qu'en attendant l'heure du concert, nous nous promènerons sur la terrasse, & nous verrons revenir tout le monde de la revue.

M. DESPRÉS.

C'est bien dit.

M. GUARINY.

Je vais vous attendre.

M. DUPONT.

Nous avons fini. (*Ils se levent de table.*)

Madame **MINOT.**

Vous ne voulez pas de dessert, Messieurs ?

M. DESPRÉS.

Bon ! dans ce tems-ci, il n'en vaut pas la peine.

66 PROVERBES DRAMATIQUES.

M. DUPONT.

Oui, oui, il vaut mieux se promener pendant qu'il fait encore soleil. Allons-nous-en.

M. DESPRÉS.

Nous vous paierons cela une autre fois, Madame Minot. (*Ils s'en vont.*)

Madame MINOT.

Ah ! que cela ne vous embarrasse pas non plus que moi. Je suis bien votre servante.



L' A B B É
D E C O U R E - D I N E R .

P R O V E R B E X X I I .

P E R S O N N A G E S.

L'ABBÉ DE COURE-DINER.

Dame ANNE , *gouvernante de l'Abbé.*

M. DE MONTFORT , *homme de finance.*

CHAMPAGNE , *laquais de M. de Montfort.*

LE PRESIDENT DES BOUQUINS , *amateur
de livres.*

LA FRANCE , *laquais du Président.*

LA MARQUISE D'AIMETOUT.

JULIE , *femme-de-chambre de la Marquise.*

BEAULIEU , *valet - de - chambre du vicomte de
Guermont.*

FLAMAND , *laquais du Vicomte.*

M. BOURNIN , *médecin.*

Mad. BERTRAND ,

BABET , *filles de Mad. Bertrand ,* } *voisines de l'Abbé.*

*La scene est chez l'Abbé , chez M. de Montfort ,
chez le Président des Bouquins , chez la Mar-
quise d'Aimetout , dans l'antichambre du Vi-
comte de Guermont , & à la porte de l'Abbé ,
sur le palier de l'escalier.*



L' A B B É
DE COURE - DINER.

P R O V E R B E.



SCENE PREMIERE.

La scene est chez l'Abbé.

L' A B B É, Dame A N N E.

L' A B B É, *sortant.*

V O U S entendez bien ce que je vous dis , dame Anne ?

Dame A N N E.

Oui , M. l'Abbé ; mais je suis fâchée que vous ne vouliez pas dîner ici ; vous auriez un gigot bien mortifié , bien bon.

L' A B B É.

Un gigot , un gigot ! Voilà un joli dîner , quand on a grand appétit. Je m'en vais chez M. de Montfort.

Dame A N N E.

Ah ! vous ferez meilleure chere là qu'ici.

E ij

L' A B B É.

Je vous en réponds.

Dame A N N E.

En ce cas-là , M. l'Abbé ne reviendra que ce soir ?

L' A B B É.

Non. Passez un peu chez la blanchisseuse de rabats.

Dame A N N E.

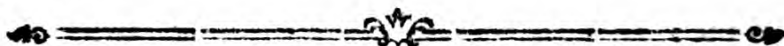
Oui, oui, M. l'Abbé ; j'irai voir ma sœur en même tems.

L' A B B É.

Si l'imprimeur m'apporte une feuille, vous lui direz de revenir demain matin ; elle sera corrigée.

Dame A N N E.

Je vous apporterai de l'encre pour ce soir.



S C E N E I I.

*La scene est chez M. de Montfort.*M. DE MONTFORT *écrivain à son bureau,*
CHAMPAGNE.

M. DE MONTFORT.

QU'EST-CE que c'est que cela ?

C H A M P A G N E.

Ce sont vos lettres que vous aviez laissées hier dans le fallon.

DRAMATIQUES. 71

M. DE MONTFORT.

C'est bon. (*Champagne s'en va.*) Met-on mes chevaux ?

C H A M P A G N E.

Oui, Monsieur.

M. DE MONTFORT.

Vous m'avertirez quand ils seront mis.

C H A M P A G N E, *annonçant.*

M. l'Abbé de Coure-dîner.

M. DE MONTFORT.

Qu'il entre.

S C E N E I I I.

M. DE MONTFORT, L'ABBÉ.

M. DE MONTFORT, *écrivant.*

BONJOUR, M. l'Abbé.

L' A B B É.

Vous êtes en affaire ?

M. DE MONTFORT.

Non, voilà qui est fini. (*Il n'écrit plus.*) Eh bien, savez-vous quelque chose de nouveau ?

L' A B B É.

Non, je n'ai vu personne d'aujourd'hui. J'ai

dîné hier chez M. votre frere, où nous avons eu une longe de veau de Rouen, qui étoit délicieuse.

M. D E M O N T F O R T.

Eh bien, vous mangerez la pareille ici.

L' A B B É, *avec joie.*

Ma foi, je n'en serai pas fâché; car j'avoue que c'est ce que j'ai mangé de meilleur.

M. D E M O N T F O R T.

Aimez-vous les guignards de Chartres?

L' A B B É.

Je vous en répons.

M. D E M O N T F O R T.

J'en ai aussi; & des coqs de bruyere. . .

L' A B B É.

Savez-vous que personne ne fait aussi bonne chere que vous.

M. D E M O N T F O R T.

Je m'en pique un peu, à vous dire vrai. Que diable! il faut bien vivre; l'argent n'est fait que pour s'en servir. J'attends une truite du lac de Geneve, dont je veux que vous mangiez aussi.

L' A B B É.

Je les connois. Diable! c'est admirable.

M. D E M O N T F O R T.

Je suis bien fâché qu'elle ne soit pas arrivée.

L' A B B É.

Oh , il ne faut pas tout manger le même jour !

M. D E M O N T F O R T.

N'en dites rien à mon frere.

L' A B B É.

Je n'ai garde ; personne n'en pourroit avoir. Il faut avouer que c'est un furieux mangeur.

M. D E M O N T F O R T.

Mais vous ne lui cédez guere , vous , l'Abbé.

L' A B B É.

Oh , je ne mange plus ! Autrefois c'étoit bien différent ; je suis bien baillé.

M. D E M O N T F O R T.

Cela va bien encore. Ah ça , viendrez-vous dîner demain avec moi ?

L' A B B É, *avec inquiétude.*

Demain ?

M. D E M O N T F O R T.

Oui ; la truite fera peut-être arrivée.





S C E N E I V .

M. DE MONTFORT, L'ABBÉ,
CHAMPAGNE.

C H A M P A G N E .

MONSIEUR, vos chevaux sont mis.

M. DE MONTFORT.

C'est bon. (*Il se leve, Champagne lui donne son épée.*)

L'ABBÉ.

Vous ne dînez donc pas ici aujourd'hui ?

M. DE MONTFORT.

Non, je m'en vais dîner à Auteuil chez un de mes confreres. Où dînez-vous ? Voulez-vous que je vous mene ?

L'ABBÉ.

Je vous suis obligé : ce n'est pas votre chemin, & il est tard. Je vais chez le président des Bouquins.

M. DE MONTFORT.

Vous ferez mauvaise chere là.

L'ABBÉ.

Oui, vraiment ; mais c'est que j'ai affaire à lui. Quelquefois cependant.....

M. D E M O N T F O R T.

A demain. Allons, passez donc. (*Ils s'en vont.*)



S C E N E V.

La scène est chez le Président des Bouquins.

LE PRESIDENT, *en robe-de-chambre, entrant,*
LA FRANCE, *apportant des livres.*

L E' P R E S I D E N T.

EST-CE là tout ce qu'il vous a donné ?

L A F R A N C E.

Oui, Monsieur.

L E P R E S I D E N T.

Mais il y en a un plus grand.

L A F R A N C E.

Il l'avoit vendu ; si M. le Président avoit envoyé une heure plus tôt, il l'auroit eu.

L E P R E S I D E N T.

Je lui avois dit que je le prendrois. Voyez qui est là.

L A F R A N C E.

C'est M. l'abbé de Coure-dîner.





S C E N E V I.

LE PRESIDENT, L'ABBÉ.

L E P R E S I D E N T.

A H, l'Abbé, c'est bien honnête de me venir voir !

L' A B B É.

M. le Président fait bien que quand je ne viens pas ici, ce n'est pas ma faute.

L E P R E S I D E N T.

J'en suis persuadé. Eh bien, le manuscrit en question ? La Bisantine Grecque ; c'est-il bientôt traduit ?

L' A B B É.

Vous ne pouvez l'avoir que dans un an ; mais vous l'aurez. Vous aurez aussi la Sagesse de Charon, sans année.

L E P R E S I D E N T.

Allons, c'est bon ; je vous ferai voir de nouvelles acquisitions que j'ai faites, qui ne dépareront pas ma bibliothèque.

L' A B B É, *un peu inquiet.*

Je le crois ; vous êtes assez connoisseur pour cela.

L E P R E S I D E N T.

J'attends encore un homme qui a beaucoup voyagé, & avec qui je veux vous faire dîner.

L' A B B É, avec joie.

Je ne demande pas mieux.

L E P R E S I D E N T.

J'arrangerai pour que cela soit un de ces jours.

L' A B B É.

Je croyois que c'étoit aujourd'hui.

L E P R E S I D E N T.

Non ; aujourd'hui je n'aurois pas pu, parce que j'ai toujours remis à prendre des eaux depuis un mois ; & j'ai enfin commencé. Cela demande du régime.

L' A B B É se leve.

C'est très-bien fait.

L E P R E S I D E N T.

Je suis bien aise qu'on vous ait laissé entrer, vous mangerez un poulet avec moi.

L' A B B É.

Je vous suis bien obligé ; je ne peux pas avoir cet honneur-là.

L E P R E S I D E N T.

Pourquoi ? Avec vous je ne ferai point de façons ; j'ai un pâté de perdrix. Nous causerons, restez.

L' A B B É.

Je suis engagé, & il est tard; j'ai même peur de me faire attendre. Une autre fois je serai charmé de passer un peu de tems seul avec vous.

L E P R E S I D E N T.

Où allez-vous?

L' A B B É.

Chez la marquise d'Aimetout; & je suis très-pressé.

L E P R E S I D E N T.

Oh, elle ne dîne pas de bonne heure.

L' A B B É.

Je vous demande pardon. Elle a changé d'heure en changeant de jour.

L E P R E S I D E N T.

C'est que si vous y voyez l'abbé Basane, vous me feriez plaisir de lui dire ce que je vais vous expliquer. Affez-vous.

L' A B B É.

Et non, je vous l'enverrai, cela vaudra mieux.

L E P R E S I D E N T.

Je voudrais qu'il fût prévenu. Cela sera fait dans un instant.

L' A B B É.

S'il n'y est pas, je viendrai vous revoir.

LE PRÉSIDENT.

C'est que je voudrois vous éviter cette peine-là.

L'ABBÉ.

Ce n'est jamais une peine pour moi.

LE PRÉSIDENT.

Si-fait, vous avez des affaires. En deux mots...

L'ABBÉ.

Il est près de deux heures & demie. Je ne peux pas.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, en vous reconduisant, vous serez au fait aussi bien que moi. (*L'Abbé s'en va & le Président suit.*) L'abbé Basane connoît un homme depuis mil sept cent quarante-cinq, qui a envie d'avoir un morceau que j'ai, qui est unique; c'est... vous le connoissez... (*Ils sortent tous deux.*) les Labyrinthes de Bernard Hachin.

SCENE VII.

La scene est chez la Marquise.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE, *s'assoyant,*

MADemoiselle, où a-t-on mis le tableau que j'ai envoyé ici?

J U L I E.

Dans le boudoir, Madame.

L A M A R Q U I S E.

Comment le trouvez-vous ?

J U L I E.

Je ne l'ai pas regardé, Madame.

L A M A R Q U I S E.

Comment, vous n'avez pas plus de curiosité que cela ?

J U L I E.

Si c'étoient des rubans ou des dentelles, je les verrois, parce que je m'y connois.

L A M A R Q U I S E.

Et ce magot, qu'on m'a donné hier, qui est unique ?

J U L I E.

Ah ! Madame, il m'a bien amusée, parce qu'il remue la tête.

L A M A R Q U I S E.

Mais ce n'est pas cela qu'il y a à considérer ; c'est comme il est bien fait ; c'est la vérité qu'il y a dans le visage.

J U L I E.

La vérité. Est-ce qu'il parle ? Je n'en savois rien.

LA

L A M A R Q U I S E .

Vous êtes insupportable ! Vous n'entendez
seulement pas la valeur des mots.

J U L I E .

J'ai cru que la vérité étoit de ne pas mentir,
& qu'il falloit parler pour cela. Voilà ce que je
veux dire.

L A M A R Q U I S E .

Elle croit que je ne comprends pas ce qu'elle
me dit , elle me l'explique ; c'est délicieux , cela ,
par exemple ! Donnez-moi cet *in-folio* , qui est
sur mon secretaire.

J U L I E .

Un *in*... ?

L A M A R Q U I S E .

Un grand livre.

J U L I E , *annonçant.*

M. l'abbé de Coure-dîner.

L A M A R Q U I S E .

Non , Mademoiselle , je n'en ai plus que faire ;
allez-vous-en dîner.





S C E N E V I I I .

L A M A R Q U I S E , L ' A B B É .

L A M A R Q U I S E .

AH, l'Abbé! vous voilà de bonne heure aujourd'hui ! J'en suis enchantée.

L' A B B É .

Je craignois qu'il ne fût plus tard ; c'est mon impatience ordinaire quand je viens ici.

L A M A R Q U I S E .

L'Abbé, eh bien, cette piece nouvelle que vous & moi nous avons trouvée charmante, & qui est tombée ! Expliquez-moi donc cela.

L' A B B É

Madame, je la soutiens toujours très-bonne ; & sa chute est une chose toute simple : nous devons la prévoir.

L A M A R Q U I S E .

Comment cela ?

L' A B B É .

C'est un genre qui n'est pas fait pour tout le monde ; avant de faire de pareilles pieces, il faut former le goût du public.

L A M A R Q U I S E.

Oui ; mais comment y parvenir ?

L' A B B É.

Comme je fais , par exemple , par des dissertations bien raisonnées.

L A M A R Q U I S E.

Qui est-ce qui lit ces ouvrages-là ? Ceux qui n'en ont que faire.

L' A B B É.

Madame , les nouvelles routes trouvent toujours des difficultés ; mais. . . .

L A M A R Q U I S E.

Q'est-ce que vous regardez ?

L' A B B É.

Il n'est que deux heures à votre pendule ?

L A M A R Q U I S E.

Elle est arrêtée depuis huit jours. Et puis moi je ne me soucie pas de savoir l'heure qu'il est. Est-ce que vous avez affaire ?

L' A B B É.

Non , pas à présent.

L A M A R Q U I S E.

Eh bien , que vous fait l'heure ?

L' A B B É.

C'est que je ne vois arriver personne aujourd'hui.

L A M A R Q U I S E.

Pour quoi faire ?

L' A B B É.

Pour dîner.

L A M A R Q U I S E.

Vous n'avez pas dîné ?

L' A B B É.

Non, vraiment.

L A M A R Q U I S E.

Il falloit donc dire cela, l'Abbé. J'ai changé encore mon jour ; est-ce que vous ne le savez pas ?

L' A B B É.

Non, Madame, en vérité.

L A M A R Q U I S E.

Eh bien, l'on va vous faire quelque chose. Je ne dîne pas moi, parce que je suis d'un souper de noce ; mais je vous tiendrai compagnie.

L' A B B É.

En ce cas-là, Madame, permettez....

L A M A R Q U I S E.

Où irez-vous à l'heure qu'il est ?

L' A B B É.

Chez le vicomte de Guermont, où je peux arriver à toute heure.

LA MARQUISE.

Le Vicomte ? Il est malade , je crois.

L'ABBÉ.

Je l'ai vu avant-hier.

LA MARQUISE.

Je peux bien me tromper. Je voudrois pourtant bien que vous restassiez ; je vous ferois voir un ourfin qu'on va m'envoyer , qui est de la plus grande beauté , une momie , & une scalata qui est admirable !

L'ABBÉ.

Je verrai cela une autre fois.

LA MARQUISE.

Pourquoi ? On vous fera des œufs brouillés , je ne fais quoi ; vous en souperez mieux.

L'ABBÉ.

Je vous suis bien obligé , je ne soupe jamais.

LA MARQUISE.

Ah ça , l'abbé , c'est jeudi que j'ai pris. . . .
Souvenez-vous-en.

L'ABBÉ.

Oui , oui , Madame.

LA MARQUISE.

Ah , j'oubliois ! L'Abbé , l'Abbé ! (*Elle court après lui.*)



S C E N E I X.

*La scene est dans l'anti-chambre du vicomte
de Guermont.*

BEAULIEU, M. BOURNIN.

BEAULIEU, *sortant d'une chambre & suivant
M. Bournin*

MONSIEUR, quand reviendrez-vous ?

M. BOURNIN.

A cinq heures, parce que nous verrons comme
il fera ; peut-être le saignerons-nous du pied.

BEAULIEU.

C'est donc une maladie bien sérieuse ?

M. BOURNIN.

Je n'en fais rien encore ; cela commence vive-
ment : nous verrons ce que la saignée détermi-
nera. Donnez-lui un lavement, comme je vous
l'ai dit.

BEAULIEU.

Monfieur, j'ai envoyé un exprès à M. votre
frere & à Madame la sœur.

M. BOURNIN.

Vous avez bien fait. Mettez ce que je vous ai
dit dans le lavement.

BEAULIEU.

Je m'en vais en envoyer chercher tout-à-l'heure.
Vous n'oublierez pas de revenir, Monsieur.

M. BOURNIN

Non, sûrement.

BEAULIEU.

Vous aurez le carrosse chez vous à cinq heures.

M. BOURNIN.

Eh bien, oui.

SCENE X.

BEAULIEU, FLAMAND.

BEAULIEU.

FLAMAND, Flamand!

FLAMAND, *se réveillant.*

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez?

BEAULIEU.

Tenez, allez chez l'herboriste, chercher cela.

(*Il lui donne un papier.*)

FLAMAND.

C'est écrit là-dessus?

BEAULIEU.

Oui: allez donc, j'attends après.

F L A M A N D, *lentement.*

Allons, j'y vais, j'y vais.



S C E N E X I.

L' A B B É, B E A U L I E U.

L' A B B É.

VOUS grondez ce pauvre Flamand?

B E A U L I E U.

Oui, parce qu'il dort toujours.

L' A B B É.

Dites - moi un peu, M. Beaulieu, y a-t-il long-
tems qu'on est à table?

B E A U L I E U,

A table, M. l'Abbé?

L' A B B É.

Oui; je n'ai pas pu venir plus tôt.

B E A U L I E U.

Eh! M. le Vicomte est dans son lit; il a
été saigné six fois depuis hier midi, & peut-être
fera-t-il saigné du pied à cinq heures.

L' A B B É.

Et quelle est sa maladie?

BEAULIEU.

On n'en fait rien encore. M. Bournin sort d'ici, il doit revenir à cinq heures.

L'ABBÉ.

Cela est bien prompt. Puis-je entrer ? Je vous dirois bien, moi. . . .

BEAULIEU.

Non, il a défendu de lui laisser voir personne. Si madame sa sœur étoit ici, cela seroit différent : mais je suis tout seul, & . . . vous entendez bien ?

L'ABBÉ.

Oui, oui, vous avez raison.

BEAULIEU.

Je m'en vais auprès de lui.

L'ABBÉ.

Je viendrai favoir de ses nouvelles.

BEAULIEU.

Faites - moi demander, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Oui, oui, (*Beaulieu rentre.*) Je n'ai pas autre chose à faire que de m'en retourner chez moi. Je meurs de faim ; & il est trop tard pour aller ailleurs. (*Il sort.*)





S C E N E X I I .

La scène est à la porte de l'Abbé, sur le palier de l'escalier.

Madame B E R T R A N D *avec une quenouille,*
B A B E T *son ouvrage à la main.*

B A B E T , *écoutant à la porte de l'Abbé.*

MA mere, je n'entends rien.

Madame B E R T R A N D .

Il me semble pourtant que c'est le chien de dame Anne, qui hurloit.

B A B E T .

Ecoutez vous-même.

Madame B E R T R A N D , *écoutant.*
C'est vrai, je n'entends rien non plus.

B A B E T .

Quand je vous dis que je l'ai vu sortir avec elle.

Madame B E R T R A N D .

Quand je vous dis, quand je vous douze : elle veut toujours favoir mieux que moi.

B A B E T .

N'allez-vous pas vous fâcher pour cela ?

Madame B E R T R A N D.

Je suis la maîtresse de me fâcher si je veux, apparemment.

B A B E T.

Oui, voilà un beau plaisir. Tenez, écoutez à présent, entendez-vous ?

Madame B E R T R A N D.

Non.

B A B E T.

Vous voyez bien que c'est le chien du char-ron ; je l'entends souvent, j'en suis sûre.

Madame B E R T R A N D.

Elle fait toujours tout ; les autres font des bêtes, à l'entendre.

B A B E T.

Est-ce que je dis cela ?

Madame B E R T R A N D.

Il vaudroit mieux. Ah ! voilà M. l'Abbé. Nous allons voir si j'ai raison ou tort.





S C E N E X I I I .

L'ABBÉ, Madame BERTRAND, BABET.

Madame B E R T R A N D .

A H , M. l'Abbé! . . .

L' A B B É .

Qu'est-ce que vous voulez, Madame Bertrand ?

Madame B E R T R A N D .

C'est que nous croyions entendre hurler le chien de dame Anne.

L' A B B É .

Est-ce qu'elle n'y est pas ?

B A B E T .

Non, elle est sortie ; & elle nous a dit qu'elle ne reviendrait pas de si-tôt.

Madame B E R T R A N D .

Mais, il y a long - tems. Ouvrez donc, que nous voyions si son chien y est.

L' A B B É , *fouillant dans sa poche.*

Bon, je n'ai pas ma clef à présent. Tout me contrarie aujourd'hui !

Madame B E R T R A N D.

C'est bien malheureux ! Nous aurions sûrement trouvé le chien.

L' A B B É.

Ce n'est pas le chien que je voudrais trouver. Comment faire ?

Madame B E R T R A N D.

Si vous voulez quelque chose , M. l'Abbé. . . .

L' A B B É.

Je voudrais dîner.

Madame B E R T R A N D.

Vous n'avez pas dîné ?

L' A B B É.

Et non , vraiment.

Madame B E R T R A N D.

Tu vois bien , Babet , qu'il n'est pas si tard que tu disois.

L' A B B É.

Eh parbleu , si-fait , il est tard.

B A B E T.

Vous voyez bien aussi que j'ai raison , ma mere.

Madame B E R T R A N D.

Allons , tais-toi.

L' A B B É.

Il faut bien que je m'en aille. Ecoutez, Madame Bertrand.

Madame B E R T R A N D.

Oui, M. l'Abbé.

L' A B B É.

Vous direz à dame Anne de mettre le gigot à la broche tout-à-l'heure.

Madame B E R T R A N D.

Oui, M. l'Abbé.

B A B E T.

Mais elle ne reviendra pas de long-tems.

Madame B E R T R A N D.

Qu'est-ce que cela fait ? Ecoutons M. l'abbé.

L' A B B É.

Cela fait tout. Qu'elle me fasse une soupe à l'oignon & une omelette, pendant que le gigot cuira.

Madame B E R T R A N D.

Oui, M. l'Abbé.

B A B E T.

Elle ne reviendra pas avant sept heures ; car elle a dit qu'elle ne seroit de retour qu'à la nuit.

Madame B E R T R A N D.

Veux-tu te taire ?

L' A B B É.

A sept heures ?

B A B E T.

Oui, M. l'Abbé.

L' A B B É.

Il en sera plus de huit, quand tout cela sera fait.

B A B E T.

Au moins.

L' A B B É.

Allons, je m'en vais prendre une tasse de café au lait; & j'irai à la comédie en attendant. Dites - lui bien de faire tout ce que je vous ai dit, entendez-vous ?

Madame B E R T R A N D.

Oh, oui, M. l'Abbé, nous n'y manquerons pas.

L' A B B É.

Adieu, Madame Bertrand; je vous serai bien obligé. (*Il s'en va.*)

Madame B E R T R A N D.

Monfieur, je fuis bien votre fervante. Tu es bien aife qu'il n'avoit pas la clef, à caufe du chien ?

96 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

B A B E T.

Pour cela non ; car vous auriez vu qu'il n'y étoit pas.

Madame B E R T R A N D.

Allons , allons , rentre travailler , & ne me raisonne pas davantage. (*Elles rentrent toutes les deux.*)



LE

LE CHASSEUR

ET LES JOUEURS.

PROVERBE XXIII.

Tome II.

G

P E R S O N N A G E S.

DURAND, *Chasseur.*

CLERAC, } *Officiers d'infanterie ;*
SAINT-ROMAIN, } *joueurs.*

LA RENTRÉE, *Garde-de-chasse.*

*La scène est dans un bois taillis, proche d'une
ville de guerre.*



LE CHASSEUR ET LES JOUEURS.

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

DURAND *marchant tout doucement, le fusil prêt à tirer, parlant à son chien qui chasse dans le taillis.*

E H, Patineau, tout beau. — Attends-moi. — Veux-tu venir ici ? — Holà, là. — Eh bien ? La vilaine bête ! — Ah ! voyons. (*Il s'arrête & écoute.*) Il faut qu'il n'y ait rien ici. — Où est allé. . . Patineau, Patineau ; ah, je vais te tirer les oreilles. — Derriere. — Il n'y a point de fanglier ici : ils ne savent ce qu'ils disent. Eh, derriere donc. — Allons de l'autre côté ; je reviendrai toujours bien ici. (*Il s'en va.*)

G ij



S C E N E I I.

CLERAC, SAINT-ROMAIN.

C L E R A C.

SAIN T-ROMAIN, tu te moques quand tu prétends que je t'ai gagné hier soixante & treize louis. Sur mon honneur, je veux mourir, si j'en ai plus de quarante-sept.

S A I N T - R O M A I N.

Que ce soit toi ou un autre, cela m'est égal ; je n'en ai pas moins perdu soixante & quinze ; & il est dur, quand on perd autant, de ne pouvoir pas avoir sa revanche. Le diable emporte le lieutenant de roi & tout l'état-major !

C L E R A C.

Il semble que ces gens-là n'aient d'autre plaisir que de nous poursuivre. Ils découvrent toujours où nous nous rassemblons.

S A I N T - R O M A I N.

Et dans quel moment encore ! Presque toujours quand la chance tourne.

C L E R A C.

Pour cela oui ; car j'allois avoir la main. Je

suis presque sûr que j'aurois rattrapé tout ce que j'avois perdu.

S A I N T - R O M A I N.

Viendroient-ils nous chercher hors de la ville, ici par exemple ?

C L E R A C.

Mais si l'on découvrait que nous y eussions joué, nous irions en prison.

S A I N T - R O M A I N.

Eh bien, nous y jouerions à notre aise.

C L E R A C.

C'est selon. Je fais bien qu'à Besançon, où j'ai été six mois en prison, le geolier nous fournilloit des cartes tant que nous voulions, la nuit sur-tout. Je n'ai jamais si bien passé mon tems.

S A I N T - R O M A I N.

Ici ce ne seroit pas de même, je t'en réponds.

C L E R A C.

Cependant, si nous avons des cartes. . . .

S A I N T - R O M A I N.

J'en ai sur moi.

C L E R A C.

Que risquons-nous ? Essayons-nous là.

S A I N T - R O M A I N.

Je le veux bien. Qui diable nous découvrira ?

C L E R A C.

Ce bois-ci est très-fourré.

S A I N T - R O M A I N.

Il ne peut nous arriver que d'aller en prison, si on le découvre ; mais les officiers-majors ne viendront pas nous troubler du moins. (*Ils s'assoyent.*)

C L E R A C.

On n'est pas trop mal. Nous jouions quelquefois à l'armée bien plus mal à notre aise. Voyons, voyons tes cartes.

S A I N T - R O M A I N.

Les voici.

C L E R A C.

Mêlons. (*Ils mêlent tous deux les cartes.*)

S A I N T - R O M A I N.

Veux-tu voir à qui aura la main ?

C L E R A C.

Sans doute. (*Ils tirent.*) Allons, c'est à toi.

S A I N T - R O M A I N.

Combien joues-tu ?

C L E R A C.

Un louis pour commencer. (*Il coupe.*)S A I N T - R O M A I N, *donnant.*

Dix-neuf, figure, sept. Trente-six c'est beau jeu.

C L E R A C.

Ou, oui, beau jeu, trente-fix.

S A I N T - R O M A I N.

Cinq, quatre, dix, huit, dame. Je l'avois dit.

(*Jetant les cartes.*) Allons, deux louis.

C L E R A C.

Comme tu voudras. Coupe... Cinq, quatre, huit, sept, neuf, trente-trois. Roi, neuf, as; quatre, fix, deux. Trente-deux.

S A I N T - R O M A I N.

A moi. (*Il mêle.*)

C L E R A C.

Va trois louis. (*Il coupe.*)

S A I N T - R O M A I N *donne.*

Trente-trois — trente-deux.

C L E R A C.

Encore trente-trois.

S A I N T - R O M A I N.

Trente-cinq — trente-deux.

C L E R A C.

Toujours trente-deux ! Quatre louis.

S A I N T - R O M A I N.

Trente-deux. Te plains-tu des trente-deux ?

C L E R A C.

Allons, voyons.

S A I N T - R O M A I N .

Trente - un.

C L E R A C .

Quatre louis.

S A I N T - R O M A I N .

Trente-fix — trente-sept.

C L E R A C .

J'entends quelqu'un. C'est quelque garde peut-être ; qu'est-ce que cela fait ? (*Il mêle.*)



S C E N E III.

CLERAC, SAINT-ROMAIN, DURAND.

S A I N T - R O M A I N .

O N approche.

C L E R A C .

Il n'y a que faire de parler. (*Ils continuent de jouer sans rien dire.*)

D U R A N D , le fusil prêt à tirer.

Patineau, derriere. — Il vient sûrement par ici. Avançons. — Tout beau. Il est là, tirons. (*Il tire, & il blesse Saint-Romain.*)

S A I N T - R O M A I N .

Ah!

C L E R A C.

As-tu été touché ?

S A I N T - R O M A I N, *tombant.*

Oui, au bras.

D U R A N D.

C'est un homme. Fuyons (*Il s'en va.*)

S C E N E I V.

L A R E N T R É E, *accourant.*

QUI est-ce qui a tiré ici ?

C L E R A C.

Nous n'en savons rien ; mais mon ami est blessé.

S A I N T - R O M A I N.

Oui, j'ai peut-être le bras cassé.

C L E R A C.

Aidez-moi à le relever.

L A R E N T R É E.

Je le veux bien. (*Ils le relevent.*)

C L E R A C.

Soutenez-le un peu, que je ramasse tout cela.
(*Il ramasse l'argent & les cartes.*)

106 PROVERBES DRAMATIQUES.

L A R E N T R É E.

Ne craignez rien.

S A I N T - R O M A I N.

Je n'ai pas besoin qu'on me soutienne ; je marcherai bien.

C L E R A C.

Cela ne fait rien ; il faut toujours qu'il vienne avec nous , de crainte d'accident.

L A R E N T R É E.

Je ne demande pas mieux.

C L E R A C.

Allons-nous-en. (*Ils aident Saint-Romain.*)

S A I N T - R O M A I N, à la Rentrée.

Ne dites pas que vous nous avez trouvés ici à jouer.

L A R E N T R É E.

Non , non.



L'AVOCAT
CHANSONNIER.

PROVERBE XXIV.



P E R S O N N A G E S .

M. DE LA BARRE, *Avocat.*

M. DE LA MOTTE, *ami de M. de la Barre.*

Madame POURSUIT, *plaideuse.*

LA PIERRE, *laquais de M. de la Barre.*

La scène est dans le cabinet de M. de la Barre.


L'AVOCAT
CHANSONNIER.
PROVERBE.


SCENE PREMIERE.

M. DE LA BARRE, LA PIERRE.

M. DE LA BARRE, *entrant.*

N'EST-IL venu personne ?

LA PIERRE.

Non, Monsieur ; voilà seulement une lettre qu'on a apportée.

M. DE LA BARRE.

Ah, c'est de Dupuis ! (*Décachetant la lettre.*)

Qu'est-ce qu'il veut ? (*Il lit.*) Un café chez madame Douci ! Je ne serois pas fâché d'en avoir un. Qui est-ce qui connoît Madame Douci ?...

Ah, Duval ! Je m'en vais lui écrire. (*Il se met à écrire.*)

LA PIERRE.

Monsieur ne veut rien ?

M. D E L A B A R R E.

Attendez. (*Il écrit.*)

L A P I E R R E.

C'est que j'irois chercher la robe-de-chambre qui est chez le dégraisseur.

M. D E L A B A R R E.

Il est bien question de cela ! (*Il écrit.*)

L A P I E R R E.

Votre bonnet carré n'a plus de houppe ; elle est perdue.

M. D E L A B A R R E.

Ecoutez-moi ; savez-vous où demeure M. Duval ? (*Il cachete sa lettre.*)

L A P I E R R E.

M. Duval ?

M. D E L A B A R R E.

Oui.

L A P I E R R E.

Oh, oui, Monsieur ; c'est un grand homme maigre.

M. D E L A B A R R E.

Eh non ; c'est M. Duplessis que vous voulez dire.

L A P I E R R E.

Ah, oui ! C'est que ces deux noms-là se ressemblent ; je les confonds toujours.

DRAMATIQUES. III

M. DE LA BARRÉ.

Eh bien, savez-vous à présent ?

LA PIERRE.

Oh, je trouverai bien.

M. DE LA BARRÉ.

N'est-ce pas dans le cloître ?....

LA PIERRE.

Des Cordeliers ?

M. DE LA BARRÉ.

Imbécille, vous voulez qu'il loge dans le cloître d'un couvent ? Non, c'est dans le cloître... Un nom qui finit en é.

LA PIERRE.

Saint - Benoît ?

M. DE LA BARRÉ.

Non, Saint... Saint...

LA PIERRE.

Saint-Méry ?

M. DE LA BARRÉ.

Non, non, Saint...

LA PIERRE.

Notre-Dame ?

M. DE LA BARRÉ.

Non. Ah ! c'est Saint-Honoré.

LA PIERRE.

Saint - Honoré ?

M. D E L A B A R R E.

Oui.

L A P I E R R E.

J'y ai été plus de cent fois ; c'est chez Monsieur....

M. D E L A B A R R E.

M. Duval.

L A P I E R R E.

M. Duval ? Je n'y ai jamais été.

M. D E L A B A R R E.

Cela ne fait rien. Portez-lui cela ; & ne revenez point sans réponse. (*Il lui donne la lettre.*)

L A P I E R R E.

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

M. D E L A B A R R E.

La Pierre, vous emprêterez mon habit de velours ciselé.

L A P I E R R E.

Oui, Monsieur. (*Il s'en va.*)

M. D E L A B A R R E.

La Pierre !

L A P I E R R E.

Monsieur ?

M. D E L A B A R R E.

Et ma perruque neuve à boucles en roses, vous savez bien ? Passez chez le perruquier.

L A

LA PIERRE.

Oui, oui, Monsieur.

M. DE LA BARRE.

Parbleu, je serai charmé de voir un des cafés de Madame Dourci.

LA PIERRE, *revenant pour annoncer.*

M. de la Motte.

M. DE LA BARRE.

Quoi, vous n'êtes pas encore parti ?

LA PIERRE.

Je m'en vais, je m'en vais.

SCENE II.

M. DE LA BARRE. M. DE LA MOTTE.

M. DE LA BARRE.

AH ! bonjour, la Motte.

M. DE LA MOTTE.

Eh bien, comment t'en va ?

M. DE LA BARRE.

Fort bien. Et toi, t'es-tu amusé à la campagne ?

M. DE LA MOTTE.

Oui, assez ; mais ma foi le mauvais tems nous a chassés.

114 P R O V E R B E S

M. D E L A B A R R E.

Ah ça , dis-moi un peu , où soutes-tu ce soir ?

M. D E L A M O T T E.

Moi ? Pourquoi cela ?

M. D E L A B A R R E.

Mais voyons.

M. D E L A M O T T E.

Chez Madame Desglands.

M. D E L A B A R R E.

Es-tu prié ?

M. D E L A M O T T E.

Oui , & voilà la cinquieme fois ; j'avois toujours refusé.

M. D E L A B A R R E.

Eh bien , il faut que tu refuses encore.

M. D E L A M O T T E.

Mais j'ai accepté ; cela ne se peut pas.

M. D E L A B A R R E.

Il faut manquer de parole.

M. D E L A M O T T E.

Je ne le peux pas , te dis-je.

M. D E L A B A R R E.

Vas donc t'excuser.

M. D E L A M O T T E.

Pourquoi cela ?

M. D E L A B A R R E.

C'est que je veux absolument te mener souper quelque part, où tu feras bien aise d'aller.

M. D E L A M O T T E.

Mais encore, où cela ?

M. D E L A B A R R E.

Chez Madame Dourci.

M. D E L A M O T T E.

Je ne la connois pas.

M. D E L A B A R R E.

C'est un café.

M. D E L A M O T T E.

A un café ?

M. D E L A B A R R E.

Oui. Je n'en ai jamais vu ; on dit que c'est charmant ! Nous irons ensemble.

M. D E L A M O T T E.

Tu la connois donc ?

M. D E L A B A R R E.

Non ; mais Duval est son ami de tous les tems. Je viens de lui écrire ; & sûrement il nous y menera avec plaisir.

M. D E L A M O T T E.

J'aurois grande envie d'y aller.

M. D E L A B A R R E.

Moi, cela me tourne la tête; & je ne veux pas manquer cette occasion-ci.

M. D E L A M O T T E.

Mais, aimera-t-elle à voir comme cela deux inconnus Madame Dourci?

M. D E L A B A R R E.

Elle nous connoît tous les deux; & il y a long-tems que je fais qu'elle desire que j'aïlle chez elle.

M. D E L A M O T T E.

C'est que Madame Desglands fera fâchée.

M. D E L A B A R R E.

Tu y souperas un autre jour. Compare la différence qu'il y a d'être à un café, où l'on s'amuse à souper froidement dans une maison, pour faire un whist le plus triste du monde.

M. D E L A M O T T E.

C'est vrai. Allons, je vais me dégager: je lui dirai la raison tout simplement; elle est bonne femme; elle y consentira.

M. D E L A B A R R E.

A quelle heure seras-tu revenu?

M. D E L A M O T T E.

Mais, à huit heures & demie. Voyons ta montre: la mienne va bien.

M. D E L A B A R R E.

(Ils comparent leurs montres.)

Elles vont de même.

M. D E L A M O T T E.

Me meneras-tu ? ou veux-tu que je te mene

M. D E L A B A R R E.

Je te menerai. Il y a ici près des fiacres tant qu'on en veut.

M. D E L A M O T T E.

Allons, je serai bientôt ici. (Il s'en va.)

M. D E L A B A R R E.

Ne perds pas de tems ; sûrement nous nous amuserons.

S C E N E I I I.

M. D E L A B A R R E , L A P I E R R E.

M. D E L A B A R R E , *regardant ses papiers.*

MA foi, je verrai cela une autre fois. Ah !
voici la Pierre. Eh bien ?

L A P I E R R E.

Monfieur, il n'y étoit pas.

M. D E L A B A R R E.

Tu n'as point de réponse ?

L A P I E R R E.

Monfieur, l'on m'a envoyé dans la rue. . . .
Attendez. . . .

M. D E L A B A R R E.

Et qu'est-ce que cela fait ?

L A P I E R R E.

Enfin je l'ai trouvé. Il jouoit ; il a lu votre
lettre, & puis il a écrit.

M. D E L A B A R R E.

Donne donc.

L A P I E R R E.

C'est que c'est une fi petite lettre , que tout le
long du chemin j'ai eu peur de la perdre ; mais
la voilà.

M. D E L A B A R R E.

Voyons, voyons. (*Il lit.*) « Il ne m'est pas
» possible, mon cher de la Barre, de vous mener
» chez Madame Dourci. Quelqu'un vous a des-
» servi auprès d'elle ; car elle m'a parlé de vous
» avec humeur & dédain. Croyez que je ferai de
» mon mieux pour... Hum. Et une autre fois...
Hum. Le diable l'emporte !

L A P I E R R E.

Monfieur, je m'en vais apprêter votre habit
de velours cifel .

DRAMATIQUES. 119

M. DE LA BARRE.

Je n'en ai que faire.

LA PIERRE.

1/ Votre perruque à roses va arriver.

M. DE LA BARRE.

Allons, va-t-en, & laisse-moi.

LA PIERRE.

Le perruquier a tout quitté pour vous...?

Oh ! il vous aime bien.

M. DE LA BARRE.

Allons donc. (*Il le chasse.*)

SCENE IV.

M. DE LA BARRE, *lisant la lettre*
de M. Duval.

AVEC humeur & dédain ! C'est un peu fort, Madame Dourci. Ah, parbleu !... elle croit que je me foudrie de son café... Non, sûrement, je n'irai pas... J'enrage... Je me vengerai ou je ne pourrai... (*Il rêve.*) Oui, fort bien, Madame Dourci, vous vous repentirez de votre dédain. Un bon couplet... Voilà la meilleure idée du monde. Ecrivons. (*Il se met à écrire en chan-*

tant.) Prenons un air connu. Ah! celui-ci : *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

(*En chantant.*)

Chez Dourci tout plait, tout engage;

On dit qu'elle fait tout charmer...

Elle ne peut pas se plaindre de cela. (*Riant.*)

Qu'on ne peut la voir sans l'aimer.

Qu'il est doux de lui rendre hommage!

Oh! mais c'est de la louange toute pure. Il est difficile d'être méchant quand on veut. Ah! ceci fera bon.

Que l'adorer est le vrai bien.

Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

'A merveille! à merveille! (*Il se leve & se promene en chantant.*)

Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

Bien, bien!

Je n'en crois rien.

Je n'en crois rien.

Il faut en faire un second. (*Il s'assied, & il écrit en chantant.*)

Que de ses yeux le doux langage,

En faisant former mille vœux...

SCENE V.

M. DE LA BARRE, LA PIERRE.

LA PIERRE, *annonçant.*

MONSIEUR, Madame Pourfuit.

M. DE LA BARRE, *chantant.*

Rend l'amant respectueux.

LA PIERRE.

Monfieur ?

M. DE LA BARRE.

Qu'est-ce que tu veux ?

LA PIERRE.

Madame Pourfuit demande à vous parler.

M. DE LA BARRE, *chantant.*

Sans ofer dire davantage.

LA PIERRE.

La laisserai-je entrer ?

M. DE LA BARRE.

Non. Je fuis en affaire.

SCENE VI.

M. DE LA BARRE, Madame POURSUIT.

Madame P O U R S U I T.

OH, en affaire ! Il n'y a point d'affaire qui tienne devant la mienne, Monfieur ; il faut que vous ayez la bonté de m'écouter.

M. DE LA BARRE *chante entre ses dents.*

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.

Madame P O U R S U I T.

Qu'est-ce que vous dites donc , Monsieur ?

M. DE LA BARRE.

Je dis que vous avez la bonté de vous asseoir ; que votre mémoire est fait ; qu'il est chez l'imprimeur , & qu'il faut que vous attendiez qu'il soit distribué pour demander une audience. Voilà dans ce moment - ci tout ce que vous avez à faire , & tout ce que je peux vous dire. (*Il reprend sa plume , & chante tout bas en composant.*)

Madame P O U R S U I T.

Monsieur , c'est un nouvel incident qui m'arrive ; on attaque mes mœurs , ma réputation.

M. DE LA BARRE, *chantonnant.*

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.

Madame P O U R S U I T.

Mais , Monsieur , vous n'en croyez rien. Il faut pourtant bien que vous le croyiez , puisque c'est vous qui me défendrez.

M. DE LA BARRE.

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.

Madame P O U R S U I T.

Comment, comment, vous n'en croyez rien ?
Quoi, Monsieur, vous refuseriez de prendre la
défense d'une femme malheureuse ? Cela seroit
barbare.

M. D E L A B A R R E.

Je vous demande pardon : je ne vous dis pas
cela. C'est une autre affaire que j'ai dans la tête ,
& pour laquelle je fais un mémoire actuelle-
ment.....

Madame P O U R S U I T.

Mais la mienne est plus ancienne.

M. D E L A B A R R E.

Oui, c'est vrai. Vous pouvez toujours parler.

Madame P O U R S U I T.

Monsieur, vous connoissez tous mes procédés
vis-à-vis de mon mari ; & tout le monde fait
que je suis une honnête femme.

M. D E L A B A R R E, *chantant.*

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.

Madame P O U R S U I T.

Comment donc ! vous en douteriez ?

M. D E L A B A R R E.

Non, non ; continuez.

Madame P O U R S U I T.

Pendant dix ans que j'ai été avec mon mari ,
j'ai eu dix enfans dont il m'en reste quatre , &
tous quatre sont de lui sûrement. Cependant. . .

M. D E L A B A R R E , *chantant.*

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.

Madame P O U R S U I T.

Monfieur , vous m'insultez.

M. D E L A B A R R E.

Moi ? Comment donc ?

Madame P O U R S U I T.

Quoi , Monfieur , à tout ce que je vous dis
vous répondez toujours , je n'en crois rien !

M. D E L A B A R R E.

Eh non , Madame ; ce n'est pas à vous encore
une fois ; ce sont des notes que je fais à un
mémoire.

Madame P O U R S U I T.

Des notes , des notes ! Faites-en sur ce que
je vous dis.

M. D E L A B A R R E.

Ne vous inquiétez pas ; continuez , je vous prie.

Madame P O U R S U I T.

Mes enfans sont devenus grands , & mon mari
est mort.

M. D E L A B A R R E, *chantant.*

Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

Madame P O U R S U I T.

Mais, Monsieur, vous savez bien que je suis
veuve ?

M. D E L A B A R R E.

Veuve ? Oui, oui.

Madame P O U R S U I T.

Depuis que mon mari est mort, je ne puis
plus tenir mes enfans dans le respect; le plus
grand, qui est majeur, m'accuse de l'avoir fait
périr faute de secours.

M. D E L A B A R R E, *chantant.*

Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

Madame P O U R S U I T.

Mais vraiment, vous avez bien raison. Le pau-
vre homme ! Je l'aimois si tendrement ! (*Elle
pleure.*)

M. D E L A B A R R E, *chantant.*

Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

Madame P O U R S U I T.

Cela est pourtant bien vrai, Monsieur.

M. D E L A B A R R E, *chantant.*

Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

Madame P O U R S U I T.

Monfieur, on n'a jamais traité une honnête femme comme vous faites.

M. D E L A B A R R E, *chantant.*

Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

Madame P O U R S U I T, *en colere, & se levant.*

Vous m'insultez, Monfieur, vous m'outragez; je m'en plaindrai à M. le premier Préfident.

M. D E L A B A R R E.

De quoi donc ?

Madame P O U R S U I T.

C'est affreux à vous ! Une pauvre veuve ! Oui, Monfieur, vous me rendrez tous mes papiers; vous ne plaiderez plus pour moi.

M. D E L A B A R R E.

A la bonne heure, Madame.

Madame P O U R S U I T.

Il n'y a pas à dire à cela, je n'en crois rien; je vais faire dresser une requête contre vous.

M. D E L A B A R R E.

Faites, Madame, fi vous pouvez.

Madame P O U R S U I T.

Vous ferez interdit. (*Elle s'en va.*)

M. D E L A B A R R E.

Nous verrons.

Madame P O U R S U I T, *revenant.*

Oui, Monsieur, interdit, interdit. Je vous en répons. Adieu, adieu. (*Elle s'en va.*)

M. D E L A B A R R E.

La peste soit de la folle ! J'ai pensé ne pas pouvoir faire le dernier vers.

S C E N E V I I :

M. DE LA BARRE, M. DE LA MOTTE ;
LA PIERRE.

L A P I E R R E, *annonçant.*

M. de la Motte.

M. D E L A M O T T E.

Eh bien, allons-nous ?

M. D E L A B A R R E.

Affieds, affieds-toi là.

M. D E L A M O T T E.

Mais il est huit heures & demie ; n'est-il pas tems ?

M. D E L A B A R R E.

Ma foi, si tu veux que je te dise, j'ai changé d'avis.

M. D E L A M O T T E.

Quoi, nous n'irons pas au café ?

M. D E L A B A R R E.

Non, je ne m'en soucie plus. Nous nous ennuierions sûrement là.

M. D E L A M O T T E.

Il ne falloit donc pas me faire dégager de chez Madame Desglands.

M. D E L A B A R R E.

Qu'est-ce que cela fait ?

M. D E L A M O T T E.

Cela fait tout. Elle m'a laissée aller, à condition que je lui rendrais compte de tout ce que je verrois. Que veux-tu que je lui dise ?

M. D E L A B A R R E.

Ce que je vais te dire.

M. D E L A M O T T E.

Eh quoi ?

M. D E L A B A R R E.

Elle n'aime pas Madame Dourci.

M. D E L A M O T T E.

C'est vrai.

M.

M. D E L A B A R R E.

Ni moi non plus ; c'est ce qui m'a fait changer d'avis.

M. D E L A M O T T E.

Mais il y a une heure que tu étois enchanté d'aller à son café.

M. D E L A B A R R E.

Oui ; mais j'ai fait bien de réflexions sur son café & sur elle - même.

M. D E L A M O T T E.

Quelles réflexions ?

M. D E L A B A R R E.

Elle est vaine ; & au lieu de lui faire ma cour , j'ai imaginé une chose excellente.

M. D E L A M O T T E.

Qu'est-ce que c'est ?

M. D E L A B A R R E.

J'ai fait trois couplets sur elle.

M. D E L A M O T T E.

J'aimerois mieux voir son café.

M. D E L A B A R R E.

Bon , son café ! Pense donc comme elle sera désespérée. Tiens , tiens , écoute. (*Il chante.*)

Chez Dourcy , tout plaît , tout engage ,

On dit qu'elle fait tout charmer ;

Tome II. I

Qu'ôn ne peut la voir sans l'aimer ;
 Qu'il est doux de lui rendre hommage ;

M. D E L A M O T T E.

Tu crois qu'elle fera désespérée de cela ?

M. D E L A B A R R E.

Que l'adorer est le vrai bien.

M. D E L A M O T T E.

Mais c'est le plus honnête du monde.

M. D E L A B A R R E.

Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

M. D E L A M O T T E.

Ah ! j'entends. Mais elle ne t'a rien fait.

M. D E L A B A R R E.

Je veux m'amuser ; écoute , écoute. (*Il chante.*)

Que de ses yeux le doux langage ,

En faisant former mille vœux ,

Rendre un amant respectueux ,

Sans ofer dire davantage ;

Que dans ses chaînes tout retient.

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.

E N S E M B L E.

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.

M. D E L A B A R R E.

Voici le troisieme ; c'est toujours , on dit :

Qu'elle est modeste , douce & sage ,

Et qu'elle inspire la gaité ;
Et que de la félicité ,
Tout en elle montre l'image ;
Mais qu'elle craint un doux lien ,

Je n'en crois rien ,
Je n'en crois rien.

E N S E M B L E.

Je n'en crois rien ,
Je n'en crois rien.

M. D E L A M O T T E.

Si tu m'en crois , tu ôteras son nom , & tu
mettras , Doris , Cloris.

M. D E L A B A R R E.

Pourquoi ?

M. D E L A M O T T E.

On saura toujours que c'est elle ; on le lui dira !

M. D E L A B A R R E.

Oui : quand le nom n'y est pas , on n'a rien
à dire. Ne trouves-tu pas cette idée délicieuse ?

M. D E L A M O T T E.

Oui ; mais j'aimerois mieux aller à son café.

M. D E L A B A R R E.

Bon , cela doit être infipide , ennuyeux ! Allons-
nous-en plutôt chez Madame Desglands.

M. D E L A M O T T E.

J'y pensois.

132 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

M. D E L A B A R R E.

Elle fera charmée de ma chanson , par le plaisir qu'elle se promettra de la rage où sera Madame Dourci.

M. D E L A M O T T E.

Sûrement , & elle la fera courir tout Paris.

M. D E L A B A R R E.

Et quand on louera Madame Dourci ; qu'on dira qu'elle est délicieuse , charmante ; tout le monde répondra :

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.

ENSEMBLE EN S'EN ALLANT.

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.



L'HISTOIRE.

PROVERBE XXV.



P E R S O N N A G E S.

LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

LE VICOMTE.

LE BARON.

L'ABBÉ DE FOND - GRAS.

LE COMMANDEUR DE CANTAC.

DUVAL, valet - de - chambre de la Comtesse.

La scène est chez la Comtesse.

L'HISTOIRE,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE
BARON, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

PASSEZ donc là, Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Je suis ici à merveille. (*S'assoyant.*)

LA COMTESSE.

Messieurs, vous avez là des sieges. (*A la Marquise.*) C'est bien à vous de venir de bonne heure comme cela.

LA MARQUISE.

Mais vraiment, j'avois bien peur de ne pouvoir pas sortir; ma mere ne veut jamais fermer sa porte. Vous savez comme elle est; heureusement, il n'est venu que des hommes: j'ai dit avant qu'il arrive quelqu'un, je m'en vais m'échapper; & je suis venue.

L E V I C O M T E .

Je vous avertis, Mesdames, que, si vous attendez la Vicomtesse, vous ne l'aurez pas si-tôt.

L A C O M T E S S E .

Pourquoi donc ?

L E V I C O M T E .

Parce qu'elle ne finit jamais rien ; & puis le mariage de sa belle-sœur l'occupe ; elle ne fait plus ce qu'elle fait.

L E B A R O N .

Je ne savois pas qu'elle se mariât. Qui épouse-t-elle ?

L E V I C O M T E .

Le Comte de Florenfac.

L E B A R O N .

Florenfac ? Qu'est-ce que c'est que ce Florenfac-là ?

L E V I C O M T E .

Ma foi, c'est bien difficile à expliquer.

L A M A R Q U I S E .

Je m'en vais le lui faire entendre en deux mois. Vous avez connu la grande Comtesse de Brindiere, qui avoit marié sa fille au Comte d'Hennevaux, qu'on appelloit *Casse-tête*, parce que c'étoit un braillard insupportable ?

LE BARON.

Oui, qui avoit perdu un œil à Philipsbourg.

LA MARQUISE.

C'est cela même. Eh bien, Casse-tête avoit une sœur qui étoit Chanoinesse, & qui eut tout d'un coup trente mille livres de rente de sa tante Lamotte Bouroncourt.

LE BARON.

Oui, je fais bien tout cela.

LA MARQUISE.

Le Florenfac qui épouse la belle-sœur de la Vicomtesse, est fils de la Chanoinesse d'Hennevaux, mariée à Florenfac, qui étoit, je crois, dans la marine.

LE BARON.

Non, dans la maison du roi.

LA MARQUISE.

Il me semble que c'est dans la marine.

LE VICOMTE.

Vous avez raison tous les deux. Il étoit dans la marine; mais, par un mécontentement, il a quitté, & il est entré dans la maison du roi.

LA COMTESSE.

Est-il riche, Vicomte?

Non , pas à présent ; mais d'un moment à l'autre il peut avoir quarante à cinquante mille livres de rente.

S C E N E I I .

LA COMTESSE , LA MARQUISE , LE
VICOMTE , LE BARON , L'ABBE , DUVAL .

D U V A L , *annonçant.*

M. l'abbé de Fond - Gras !

L A C O M T E S S E .

Ah , l'Abbé ! C'est délicieux ! Il ne se fait jamais attendre.

L ' A B B É .

Il m'en coûte assez pour cela , Mesdames ; je suis bien aise de vous le dire.

L A M A R Q U I S E .

Comment donc , l'Abbé ?

L ' A B B É .

Je viens de perdre quinze louis au whist ; & je n'ai pas voulu de revanche à cause de vous . Mais qui est-ce que vous attendez pour partir ?

L A C O M T E S S E .

La Vicomtesse.

L' A B B É.

Vous ne pourrez jamais vous promener ; les jours sont diminués , & vous avez quatre lieues à faire , & la montagne encore.

L E B A R O N.

Il n'y a que trois lieues , M. l'Abbé.

L' A B B É.

Comme vous voudrez ; mais comme on est toujours deux heures à les faire , j'appelle cela quatre lieues , & bonnes.

L A C O M T E S S E.

Ah , Messieurs ! ne disputons pas , je vous en prie. Dites - nous plutôt s'il y a quelque chose de nouveau , l'Abbé.

L' A B B É.

Il y a . . . les mariages.

L A M A R Q U I S E.

Nous les favons.

L' A B B É.

Et puis l'histoire de Versailles.

L A M A R Q U I S E.

Qu'est-ce que c'est ?

L A C O M T E S S E.

Dites donc.

140 PROVERBES

L'ABBÉ.

Elle est très-singulière ; comment est-ce que vous n'en avez pas entendu parler ?

LA MARQUISE.

Non, vraiment.

LA COMTESSE.

Vous nous faites languir, l'Abbé ; vous êtes odieux !

L'ABBÉ.

Mais c'est que je ne fais pas si je pourrai bien vous la conter.

LA MARQUISE.

Oh, que oui !

L'ABBÉ.

C'est qu'il y a des choses... Il faudroit... Le commandeur y étoit.

LE VICOMTE.

Il doit venir ici le commandeur.

L'ABBÉ.

Oh, bien, il vous la contera mieux que moi.

LE VICOMTE.

J'entends quelqu'un ; je parie que c'est lui.

LA MARQUISE.

Et s'il ne vient pas, nous ne saurons pas l'histoire ?

SCENE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE
VICOMTE, LE BARON, L'ABBÉ, LE
COMMANDEUR, DUVAL.

D U V A L, *annonçant.*

M. le Commandeur de Cantac.

L A M A R Q U I S E.

Ah, Commandeur, arrivez donc!

L A C O M T E S S E.

Nous vous attendons avec la plus grande im-
patience.

L E C O M M A N D E U R, *saluant.*

Mesdames.....

L' A B B É.

Asseyez-vous : ces Dames voudroient savoir
l'histoire de Versailles.

L E C O M M A N D E U R.

C'est-à-dire du chemin de Versailles.

L' A B B É.

Est-ce du chemin?

L E C O M M A N D E U R.

Oui, j'y étois, j'ai tout vu; ainsi personne

ne peut, je crois, vous en mieux rendre compte que moi.

LA COMTESSE.

C'est agréable de savoir comme cela de la première main.

LE COMMANDEUR.

Je vous dis, j'ai tout vu.

LA MARQUISE.

Eh bien, commencez donc.

LE COMMANDEUR.

Vous pourrez conter cela d'après moi, comme si vous y aviez été.

LA COMTESSE.

Oui, oui.

LE COMMANDEUR.

Madame, c'étoit sur les une heure; Non, non, j'avois dîné à Versailles, & je revenois... Attendez, je me trompe; c'étoit en allant..... Quelle heure étoit-il?

LA MARQUISE.

Que fait l'heure?

LE COMMANDEUR.

Cela est essentiel.

LA COMTESSE.

Dites seulement si c'étoit le matin ou l'après-dînée.

L E C O M M A N D E U R.

C'étoit de jour ; mais pour l'heure. . . . cela ne
t rien.

L A M A R Q U I S E, à part.

Il me fait mourir.

L E C O M M A N D E U R.

Après avoir passé le pont de Sevre. . . .

L A M A R Q U I S E.

De Sevre, allons.

L E C O M M A N D E U R.

De Sevre ? Oui, oui, vous suivez le chemin.
y a un endroit où il y a un.

L' A B B É.

Un fond ?

L E C O M M A N D E U R.

Non, non.

L E V I C O M T E.

Une hauteur ?

L E C O M M A N D E U R.

Non, non, un.

L E B A R O N.

Un village ?

L E C O M M A N D E U R.

Non pas un village, un. Comment dia-
est-ce que je vous dir ois bien ? un. . . . Cela

ne fait rien ; c'est sur le chemin toujours.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE COMMANDEUR.

Ne vous inquiétez pas ; vous ne perdrez pas un mot de l'histoire. Je vis arriver à droite une voiture ; c'étoit une chaise de poste. Attendez , non ; car il y avoit quatre personnes dedans.

L'ABBÉ.

C'étoit donc une berline ?

LE COMMANDEUR.

Ah, oui ! une berline. Il y avoit dedans Madame de. . . Comment appelez-vous une Intendantante. . .

LA MARQUISE.

Ah, Madame de Bérrouville ?

LE COMMANDEUR.

Non, non, ce n'est pas Madame de Bérrouville ; c'est une grande femme.

LA MARQUISE.

Madame de Roumont ?

LE COMMANDEUR.

Non, non, Madame de, de. . . Cela ne fait rien. Avec elle étoit son frère, un Maître des Requêtes, Monsieur de. . . un gros homme.

LA

LA COMTESSE.

Ah, Desgraviers ?

LE COMMANDEUR.

Non, ce n'est pas cela; c'est de, du...

L'ABBÉ.

Du Grandbac ?

LE COMMANDEUR.

Non, ce nom-là ne me revient jamais. Au...
du...des... cela ne fait rien. L'abbé de chose
étoit à côté de Madame de... L'abbé, c'est celui
que nous connoissons tous, qui soupa l'autre jour
chez Madame de... Eh, l'abbé...

LE VICOMTE.

De la Veinière ?

LE COMMANDEUR.

Non, l'abbé, l'abbé... Un gros visage.

LE BARON.

L'abbé Despins ?

LE COMMANDEUR.

Non, l'abbé... Cela ne fait rien. Vis-à-vis
de lui étoit le marquis de... Eh, vous savez bien
qui je veux dire, qui a eu un régiment il y a
trois ans.

LE VICOMTE.

Un régiment d'infanterie ?

Tome II.

K

L E C O M M A N D E U R.

Non , de cavalerie ; le régiment. . . . Un régiment bleu.

L E B A R O N.

Mais ils le sont tous à présent.

L E C O M M A N D E U R.

Oui ; mais c'est le régiment de. . . .

L E V I C O M T E.

Il n'y a qu'à prendre l'Etat militaire.

L E C O M M A N D E U R.

Non , non , je vous le dirai ; le régiment. . . .
Cela ne fait rien. Vous connoissez à présent les quatre personnes de la voiture ; comme ils alloient tourner pour aller du côté de. . . .

L A M A R Q U I S E.

De Versailles ?

L E C O M M A N D E U R.

Non , non.

L A C O M T E S S E.

C'est donc du côté de Paris ?

L E C O M M A N D E U R.

Non , non , pour suivre le grand chemin. . .
Il est arrivé tout d'un coup une chaise de poste qui. . . . Je ne me trompe pas , c'est une chaise , oui. La chaise s'est arrêtée ; il en est parti. . . . Ils étoient deux ; c'étoit une diligence.

L A M A R Q U I S E.

Dites donc qui en est sorti.

L E C O M M A N D E U R.

M. de la... de la... un conseiller ; non ;
un président , M. de la...

L ' A B B É.

M. de la Ferville ?

L E C O M M A N D E U R.

Non pas , non ; M. de la...

L A C O M T E S S E.

Le président de Grandcour ?

L E C O M M A N D E U R.

Non , ce n'est pas Grandcour. Le président. ? ?
Cela ne fait rien. Le président s'est jeté.
Attendez , je crois que son nom me revient.

L A M A R Q U I S E.

Dites , dites où il s'est jeté.

L E C O M M A N D E U R.

Tout-à-l'heure. (*Il tire sa montre.*) Comment
diable ! il est cinq heures & demie , & l'opéra
nouveau que je veux voir ! (*Il s'en va.*)

L A M A R Q U I S E.

Mais , Commandeur. . . .

L E C O M M A N D E U R, revenant.

Ah ça , ne me citez pas , parce qu'on n'est

148 PROVERBES DRAMATIQUES.

pas bien aise dans ces cas - là. . . . (*Il s'en va.*)

L A C O M T E S S E .

Nous voilà bien instruits.

L' A B B É .

Je vous conterai ce que je fais en chemin.

L E V I C O M T E .

Oui , oui , partons. La Vicomtesse viendra
comme elle voudra ; peut-être point.

L A C O M T E S S E .

Sonnez un peu , l'Abbé. (*Il sonne.*)

D U V A L ,

Que veut Madame ?

L A C O M T E S S E .

Les chevaux.

D U V A L .

Ils sont tous prêts il y a une heure.

L A C O M T E S S E .

Allons-nous-en , Marquise. (*Ils sortent tous.*)



LE BAL,

PROVERBE XXVI.

K ij

P E R S O N N A G E S.

Madame DE CLERVAUT.

M. DE CLERVAUT.

Madame D'ORVILLE.

LE CHEVALIER DE BERCY.

M. DE SAINT - VAL , *ami de M. de Clervaut.*

*La scene est chez Madame de Clervaut , & dans
une piece qui est proche de la salle du bal ,
chez Madame d'Orville.*



LE BAL,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

La scene est dans l'appartement de Madame de Clervaut.

Madame DE CLERVAUT, LE CHEVALIER,
tous deux en habits de bal.

Madame DE CLERVAUT, *en entrant*
& *s'assoyant.*

ATTENDONS ici. Madame de Miremont est insupportable ! Voyez à quelle heure nous arriverons au bal.

LE CHEVALIER.

Pourquoi desirez-vous de me priver d'un moment si précieux pour moi ?

Madame DE CLERVAUT.

Chevalier , encore une fois , ne me parlez plus sur ce ton-là , où je ne vous verrai plus.

K iv

L E C H E V A L I E R.

Mais, Madame, est-ce répugnance ? Ne me trouvez-vous pas digne de vous ?

MADAME D E C L E R V A U T.

Je vous ai déjà dit que je vous estime ; j'aime votre ton ; je suis même charmée de vous rencontrer dans la société : mais pour ce qui est de l'amour, je n'en veux point avoir.

L E C H E V A L I E R.

Si je ne vous déplaît pas, pourquoi refuser mes soins ? Est-ce faire une indiscretion de vous le demander ? Si vous m'estimez, pourquoi me le taire ?

MADAME D E C L E R V A U T.

Vous avez raison : ce sera peut-être un moyen de vous guérir de votre amour, & de vous empêcher de perdre un tems que vous emploieriez mieux ailleurs.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! Madame, ne le croyez pas ; non jamais...

MADAME D E C L E R V A U T.

Ecoutez-moi. J'ai épousé M. de Clervaut sans le connoître, comme c'est l'usage ; c'est un homme aimable, qui m'a aimée dès le premier moment, dont je fais tout le bonheur : pourquoi

le troublerois - je ? Je suis heureuse comme je suis , que puis-je desirer de plus ?

L E C H E V A L I E R .

D'être aimée autant que vous méritez de l'être.

Madame D E C L E R V A U T .

Je le suis.

L E C H E V A L I E R .

Vous le croyez ; mais si vous l'aimez réellement , votre bonheur ne fera pas long.

Madame D E C L E R V A U T .

J'ai pour mon mari une estime & une amitié solides ; & rien ne pourra me déterminer à lui causer le moindre chagrin. Les moyens que vous voulez même employer pour me faire répondre à vos sentimens , feront le contraire , & m'éloigneront de vous entièrement.

L E C H E V A L I E R .

Mais si Clervaut vous trompe ?

Madame D E C L E R V A U T , *révant.*

S'il me trompoit ! . . Mais cela n'est pas possible.

L E C H E V A L I E R .

Pour ma justification , du moins contentez-vous à en avoir la preuve.

Madame D E C L E R V A U T .

Je ne saurois le croire.

L E C H E V A L I E R.

Et quelle opinion vous restera-t-il de moi ?
Celle d'un mal - honnête homme , d'un impos-
teur. Me mépriserez - vous assez pour vouloir
conserver une impression aussi cruelle pour moi ?

Madame D E C L E R V A U T.

Mon mari m'aime ; je n'en saurois douter.

L E C H E V A L I E R.

Il peut vous avoir aimée : je le crois comme
vous ; mais son amour n'a pas été assez fort pour
résister au desir d'être aimé d'une autre.

Madame D E C L E R V A U T.

Mais si cela n'est pas vrai , à quoi pouvez-vous
vous attendre ?

L E C H E V A L I E R.

A mériter votre indignation toute ma vie.

Madame D E C L E R V A U T.

Je vous la promets. Songez - y avant de rien
entreprendre.

L E C H E V A L I E R.

Mais si vous êtes convaincue , vous n'aurez
plus de raisons à m'opposer. Que puis-espérer ?
Ce n'est plus un vol que je lui fais ; vous n'avez
pas encore connu le bonheur d'aimer ; je vous
réponds toute ma vie de n'avoir de volontés

que les vôtres , si votre cœur peut devenir sensible. C'est un bien si grand , qu'à peine peut-on le concevoir , même en le goûtant.

MADAME DE CLERVAUT.

Chevalier.... Quels sont vos moyens ?

LE CHEVALIER.

Que me promettez-vous ?

MADAME DE CLERVAUT.

Il faut être sûr avant de pouvoir s'engager.

LE CHEVALIER.

Ah , je serai trop heureux ! (*Il lui baise la main.*)

MADAME DE CLERVAUT, *souriant.*

Votre espoir s'accroît facilement.

LE CHEVALIER.

Le moyen que j'imagine est presque sûr. Vous êtes de la taille de Madame d'Orville....

MADAME DE CLERVAUT.

Quoi , ce seroit Madame d'Orville que mon mari aimeroit ?

LE CHEVALIER.

Elle-même. Elle se masquera , pour n'être pas obligée de faire les honneurs de son bal. Votre mari occupé d'elle , oubliera toutes les autres femmes , & cherchera les occasions de lui parler

fans celle. Sa prononciation la fait aisément reconnoître. Parlez gras comme elle ; il s'y trompera, & vous connoîtrez facilement le fond de son cœur. Si ce moyen-là vous manque, je vous en trouverai d'autres ; je vous en répons.

MADAME DE CLERVAUT.

Je crois que je dois m'en rapporter à vous ; mais songez , encore une fois , à tout ce que vous risquez , si vous vous trompez : je ne vous reverrai de ma vie. (*Elle se leve.*) Puisque Madame de Miremont ne vient point , partons. (*Ils sortent après s'être masqués.*)



SCENE II.

La scene est dans une piece à côté du bal , chez Madame d'Orville.

M. DE CLERVAUT , M. DE SAINT - VAL.

M. DE SAINT - VAL.

AH, te voilà , Clervaut ?

M. DE CLERVAUT.

Oui ; dis - moi donc , Saint-Val , comment est masquée Madame d'Orville ?

M. DE SAINT-V A L.

Je n'en fais rien; je ne l'ai pas encore vue.
Sais-tu que je te devine ?

M. DE CLERVAUT.

Eh bien, que devines-tu ?

M. DE SAINT-V A L.

Que tu as des desseins sur elle.

M. DE CLERVAUT.

Si tu parlois, je te dirois que tu as gagné.
C'est vrai, la tête m'en tourne.

M. DE SAINT-V A L.

Cela ne seroit peut-être pas difficile.

M. DE CLERVAUT.

Tu le crois ?

M. DE SAINT-V A L.

Ma foi, je ne fais; mais si j'en avois autant
d'envie que toi, je n'hésiterois pas.

M. DE CLERVAUT.

Oui; mais si elle aime son mari ?

M. DE SAINT-V A L.

A propos de quoi vas-tu penser à son mari ?
Que font les maris dans tout cela ?

M. DE CLERVAUT.

Tu en parles bien à ton aise, parce que tu es
garçon, toi

M. D E S A I N T - V A L.

Eh, d'où viens-tu donc ? Crois-tu garder Madame de Clervaut, en courant après Madame d'Orville ?

M. D E C L E R V A U T.

Pourquoi pas ? Elle n'en fera rien.

M. D E S A I N T - V A L.

Elle n'en fera rien ! Je le lui dirois plutôt que de le lui laisser ignorer. Une femme que son mari abandonne, est un effet qui doit rentrer dans la société.

M. D E C L E R V A U T.

Je ne l'abandonne point ; & si je la croyois capable de penser comme toi.....

M. D E S A I N T - V A L.

Que ferois-tu ? Renoncerois-tu à tes projets sur Madame d'Orville ?

M. D E C L E R V A U T.

Mais..... cela me coûteroit.

M. D E S A I N T - V A L.

Laisse donc aller les choses, & songe à t'amuser. Te voilà tout sérieux.

M. D E C L E R V A U T.

Tu m'as troublé l'imagination.

M. D E S A I N T - V A L.

Tiens, voilà Madame d'Orville.

M. DE CLERVAUT.

Tu crois que c'est elle ?

M. DE SAINT-VAL.

Sûrement. Allons , reprends ta bonne humeur.
Pour moi , je vais tenter aussi une aventure : si je
la manque , je ne m'en pendrai pas.

SCENE III.

M. DE CLERVAUT, Mad. DE CLERVAUT,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, à *Madame de Clervaut.*

TENEZ , le voilà votre mari.

MADAME DE CLERVAUT.

Il vient à moi.

M. DE CLERVAUT.

En vérité , beau masque , c'est bien mal faire
les honneurs de chez soi , que de se cacher si
long-tems.

MADAME DE CLERVAUT, *grasseyant.*

Vous me connoissez ?

M. DE CLERVAUT.

Cela pourroit être difficile à un autre ; mais
pour moi.....

MADAME DE CLERVAUT.

Vous êtes galant au bal.

M. D E C L E R V A U T.

Je suis vrai; c'est bien plus que d'être galant.

LE CHEVALIER, à *Madame de Clervaut.*

Cela commence bien.

Madame D E C L E R V A U T, au *Chevalier.*

Allez faire un tour de bal; je commence à vous croire.

LE CHEVALIER, à *Madame de Clervaut.*

Je ne ferai pas long-tems.



S C E N E I V.

M. DE CLERVAUT, Mad. DE CLERVAUT.

M. D E C L E R V A U T.

JE crains bien qu'un autre ne m'ait prévenu, & que plus heureux que moi.

Madame D E C L E R V A U T.

Ah, vous voilà jaloux déjà! C'est une preuve d'amour que vous voulez me donner apparemment: mais je vous avertis que c'est très-mal commencer; car je hais les jaloux à la mort.

M. D E C L E R V A U T.

Quittez, je vous prie, le ton de la plaisanterie, quand il s'agit de l'affaire la plus sérieuse que je pense avoir de ma vie.

Madame

MADAME DE CLERVAUT.

Dites-moi si vous êtes réellement jaloux de Madame de Clervaut.

M. DE CLERVAUT.

Eh, Madame! que vous importe? Laissez-moi vous parler, & ne m'occuper que de vous; je vous en supplie, répondez-moi.

MADAME DE CLERVAUT.

Mais, répondez-moi vous-même.

M. DE CLERVAUT.

Madame, j'estime Madame de Clervaut: je l'ai aimée à la fureur; mais je vous ai vue, puis-je l'aimer encore?

MADAME DE CLERVAUT.

Pourquoi pas? Est-elle moins aimable?

M. DE CLERVAUT.

Je n'en fais rien; mais vous me le paroissez davantage. Je ne peux plus m'occuper que de vous; je vous consacre ma vie; mon bonheur est entre vos mains; décidez de mon sort.

MADAME DE CLERVAUT.

Ce ton devient bien grave au moins, pour un bal; & si l'on attaquoit aussi vivement Madame de Clervaut ici, je crois que cela ne vous plairoit pas, si vous le saviez.

M. D E C L E R V A U T.

Mais, Madame, pourquoi vouloir toujours me parler d'une autre chose que de vous?

Madame D E C L E R V A U T.

Vous ne le devinez pas? Allez, je ne vous parle que de moi & de mes intérêts.

M. D E C L E R V A U T.

Que de vous & de vos intérêts? Je ne vous comprends point. . . . O ciel! s'il étoit vrai! si ce que j'ose penser. . . .

Madame D E C L E R V A U T.

Quoi?

M. D E C L E R V A U T.

Je n'ose vous le dire.

Madame D E C L E R V A U T.

Je le veux absolument.

M. D E C L E R V A U T.

Vous me trouveriez trop vain.

Madame D E C L E R V A U T.

Pourquoi?

M. D E C L E R V A U T.

L'on est toujours porté à se flatter; c'est sûrement une erreur.

Madame D E C L E R V A U T.

Mais quoi? Dites donc.

M. D E C L E R V A U T.

J'imagine que vous êtes jalouse....

Madame D E C L E R V A U T.

De qui ?

M. D E C L E R V A U T.

De ma femme.

Madame D E C L E R V A U T.

Mais....

M. D E C L E R V A U T.

Achievez de me rendre heureux....

Madame D E C L E R V A U T.

Mais si cela étoit , que feriez - vous pour me
rassurer ?

M. D E C L E R V A U T.

Tout , tout ; vous n'avez qu'à ordonner.

Madame D E C L E R V A U T.

Tout , c'est bientôt dit.

M. D E C L E R V A U T.

Commandez , je vous en supplie.

Madame D E C L E R V A U T.

Eh bien , vous avez son portrait , je veux que
vous me le sacrifiez.

M. D E C L E R V A U T.

Ah , que ne me demandez-vous quelque chose
de plus difficile !

Madame D E C L E R V A U T.
Cela me suffira.

M. D E C L E R V A U T.
Le voici. (*Lui donnant le portrait.*) Mais quel
fera mon fort ?

Madame D E C L E R V A U T.
Vous le décidez dans ce moment. (*Se levant.*)

M. D E C L E R V A U T.
Mais du moins dites-moi. . . .

Madame D E C L E R V A U T.
Nous nous retrouverons.



S C E N E V.

M. DE CLERVAUT, Mad. DE CLERVAUT,
LE CHEVALIER.

Madame D E C L E R V A U T, *au Chevalier*
en lui donnant son portrait.

TENEZ, masque, gardez - moi cela jusqu'à ce
que je vous le demande.

M. D E C L E R V A U T.
Mais, Madame. . . .

Madame D E C L E R V A U T.
Je fais bien ce que je fais. Rentrons dans le bal.

LE CHEVALIER, à Madame de Clervaut.

Je vous suis. Quel bonheur !



SCENE VI.

M. DE CLERVAUT, M. DE SAINT-VAL.

M. DE SAINT-VAL.

Où vas-tu ?

M. DE CLERVAUT.

Laisse - moi donc entrer.

M. DE SAINT-VAL.

Non, je veux savoir si tu as réussi. La conversation a été longue.

M. DE CLERVAUT.

Oui.

M. DE SAINT-VAL.

Et tu m'en paroîs content ?

M. DE CLERVAUT.

Mais....

M. DE SAINT-VAL.

Ah ! de la discrétion.... J'entends ce que cela veut dire ; je te fais compliment.



SCENE VII.

Madame D'ORVILLE , M. DE CELRVAUT ,
M. DE SAINT - VAL.

Madame D'ORVILLE , *sans être masquée ,
avec un domino différent de celui de Madame
de Clervaut.*

EH bien , Messieurs , que faites-vous donc ici ?
Pourquoi ne pas rentrer dans le bal ?

M. DE CLERVAUT.

Que vois-je !

Madame D'ORVILLE.

Comment , pourquoi êtes-vous si étonné ?

M. DE SAINT - VAL.

Je te laisse ; il faut servir ses amis. (*Il rentre
dans le bal.*)





S C E N E V I I I .

Madame D'ORVILLE, M. DE CLERVAUT.

Madame D'ORVILLE.

MAIS, dites - moi donc, d'où vient votre étonnement ?

M. DE CLERVAUT.

C'est de ce que vous avez pu changer de domino si promptement.

Madame D'ORVILLE.

Rêvez-vous ? Je n'en ai point changé du tout.

M. DE CLERVAUT.

Quoi ! je ne viens pas de causer ici avec vous dans l'instant ?

Madame D'ORVILLE.

Je ne fais ce que vous voulez dire.

M. DE CLERVAUT.

Vous voulez m'inquiéter, apparemment ?

Madame D'ORVILLE.

Je vous réponds que je ne plaisante nullement.

M. DE CLERVAUT.

Ah ! je vois que vous voulez vous dédire de tout ce que vous m'avez fait espérer.

Madame D'ORVILLE.

Vous plaifantez vous-même , assurément.

M. DE CLERVAUT, *à part.*

Oh ciel ! me ferois-je trompé !

Madame D'ORVILLE.

Je puis vous prouver aisément que depuis que le bal est commencé , je ne suis pas sortie de l'endroit où l'on danse ; & j'ai toujours eu le même domino.

M. DE CLERVAUT.

Vous m'affligez ; vous me désespérez.

Madame D'ORVILLE.

Quel en est le sujet ?

M. DE CLERVAUT.

Vous le savez, Madame.

Madame D'ORVILLE.

Je vous jure que non.

M. DE CLERVAUT.

Quoi ! après tout ce que vous m'avez dit , après la preuve que je vous ai donnée de mon amour pour vous. . . .

Madame D'ORVILLE.

Je vois que vous avez été joué , & que vous avez été la dupe d'une autre. Informez-vous , & tout vous convaincra que je ne vous ai pas parlé

de la foirée. Adieu ; tout ce que je puis faire pour vous , c'est de ne rien dire de cette aventure.

M. D E C L E R V A U T.

Je croirai que je me suis trompé , jusqu'à ce que j'aie retrouvé le masque avec qui je me suis entretenu.

Madame D' O R V I L L E.

Tout comme il vous plaira. (*Elle entre dans le bal.*)

S C E N E I X.

M. DE CLERVAUT, M. DE SAINT-VAL.

M. D E S A I N T - V A L.

Où vas-tu ?

M. D E C L E R V A U T.

Je vais chercher quelqu'un ; laisse-moi aller.

M. D E S A I N T - V A L.

Je te cherche , moi , pour te conter une aventure très - plaisante , qui vient d'arriver ici dans l'instant.

M. D E C L E R V A U T.

Tu me la diras une autre fois.

M. D E S A I N T - V A L .

Cela ne vaudroit plus rien.

M. D E C L E R V A U T .

Je t'en prie.

M. D E S A I N T - V A L .

Non, non, écoute-moi. Tu connois le Chevalier de Bercy?

M. D E C L E R V A U T .

Oui.

M. D E S A I N T - V A L .

Il aime une femme depuis long-tems, sans avoir pu réussir jusqu'à ce moment

M. D E C L E R V A U T .

Eh bien?

M. D E S A I N T - V A L .

Il vient enfin de la déterminer en sa faveur.

M. D E C L E R V A U T .

Ici?

M. D E S A I N T - V A L .

Oui, ici.

M. D E C L E R V A U T .

Il est bien heureux.

M. D E S A I N T - V A L .

Oh mais, c'est la manière dont cela s'est fait,

qui est plaisante ! Cette femme a retiré son portrait des mains de son mari, pour le donner à son amant en sa présence.

M. D E C L E R V A U T.

Quoi?....

M. D E S A I N T - V A L.

Ne trouves-tu pas cela délicieux? (*Il rit.*)

M. D E C L E R V A U T.

C'est le Chevalier de Bercy?....

M. D E S A I N T - V A L.

Oui, lui-même. Il vient de s'en aller avec elle.
Je voudrois connoître le mari..

M. D E C L E R V A U T.

Non pas moi.

M. D E S A I N T - V A L.

C'est une aventure unique. Garde-moi le secret.

M. D E C L E R V A U T.

Ne crains rien.

M. D E S A I N T - V A L.

Mais, qu'as-tu donc? Cela ne te paroît pas plaisant?

M. D E C L E R V A U T.

Je n'en puis plus; je m'en vais. Adieu. (*Il sort.*)

172 PROVERBES DRAMATIQUES.

M. DE SAINT-VAL.

Il n'est pas content de sa dame, apparemment. (*Ils sortent.*)



LE PEINTRE

EN CUL-DE-SAC.

PROVERBE XXVII.



P E R S O N N A G E S .

M. LE MAIRE.

M. LE CLERC, *ami de M. le Maire.*

LE GRIS, *balayeur.*

M. RAPHAEL, *peintre d'enseignes.*

La scène est à Paris, dans un cul-de-sac.



LE PEINTRE
EN CUL-DE-SAC.

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

La scene représente un grand mur , sur lequel on a préparé un enduit de plâtre , pour écrire. Il y a une grande pierre isolée sur le pavé.

M. LE MAIRE, LE GRIS, *un balais à la main.*

M. LE MAIRE, *en robe-de-chambre.*

EH bien, le Gris, c'est-il fini ?

LE GRIS.

Oui, Monsieur; j'ai tout nettoyé; mais c'est tous les jours à recommencer.

M. LE MAIRE.

Je le fais bien; & encore cela sent mauvais toute la journée.

LE GRIS.

Vous disiez que vous feriez écrire une défense sur le mur.

M. LE MAIRE.

Sans doute ; mais il faut avoir une permission,
& je l'attends.

LE GRIS.

Mais je l'irai bien chercher, moi ; où faut-il
aller ?

M. LE MAIRE.

C'est M. le Clerc, qui doit me la faire avoir.

LE GRIS.

Il est déjà venu ; c'est peut-être pour cela.

M. LE MAIRE.

Quand est-il venu ?

LE GRIS.

Oh, il y a plus de deux heures ; mais on ne
l'a pas voulu laisser entrer.

M. LE MAIRE.

Et pourquoi ?

LE GRIS.

Parce qu'on a dit qu'il n'étoit pas jour chez
Monsieur.

M. LE MAIRE.

Voilà comme ils sont toujours ; ils renvoient
les gens à qui j'ai affaire.

LE GRIS.

Il a dit qu'il reviendrait dans une heure. Eh,
tenez, je crois que le voilà.

M

M. LE MAIRE.

C'est lui-même.

SCENE II.

M. LE MAIRE, M. LE CLERC, LE GRIS.

M. LE CLERC.

JE vous cherchois.

M. LE MAIRE.

L'on m'a dit que vous étiez déjà venu, & qu'on vous avoit renvoyé. Je suis au désespoir qu'on vous ait donné la peine de revenir.

M. LE CLERC.

Cela ne fait rien du tout; j'ai été me promener sur le rempart.

M. LE MAIRE.

Eh bien, avons-nous la permission ?

M. LE CLERC.

Oui, la voilà.

M. LE MAIRE, *lisant*.

C'est très-bien; je vous ai la plus grande obligation.

M. LE CLERC.

Point du tout. Si vous m'aviez dit cela plus tôt,

il y a long-tems que votre affaire seroit faite.

M. L E M A I R E.

Je veux faire écrire la défense tout de suite ; mais avant que j'aie mon peintre , il faudra attendre trois ou quatre jours. Ces gens-là ont autant de peine à se mettre en train qu'à finir.

M. L E C L E R C.

C'est bien vrai ce que vous dites là ; ils commencent un ouvrage , & puis ils s'en vont , & vous ne les revoyez plus : mais pourquoi envoyer chercher votre peintre pour cela ?

M. L E M A I R E.

C'est que je n'en connois pas d'autres.

M. L E C L E R C.

Je viens d'en voir un ici près , qui écrivoit l'enseigne d'un cabaret.

M. L E M A I R E.

Cela est trop heureux ! Je vais l'envoyer chercher.

L E G R I S.

Si vous voulez , Monsieur....

M. L E M A I R E.

Oui , vas - y.

M. L E C L E R C.

C'est tout près , à droite.

Oh, je trouverai bien.

SCENE III.

M. LE MAIRE, M. LE CLERC.

M. LE MAIRE.

VOUS ne sauriez croire l'incommodité qu'il y a d'avoir des vues sur ce cul-de-fac ; on ne peut pas ouvrir les fenêtres absolument de ce côté-ci.

M. LE CLERC.

Avec la précaution que vous allez prendre, cela n'arrivera plus.

M. LE MAIRE.

Vous le croyez ?

M. LE CLERC.

Oh, sûrement.

M. LE MAIRE.

J'avois bien pensé à demander de l'acheter, il n'y a pas d'autre porte que la mienne ; mais on m'a dit que cela seroit impossible.

M. LE CLERC.

Sans doute, parce que d'un moment à l'autre nos voisins peuvent avoir envie d'en ouvrir, & que cela appartient au public.

M ij

M. L E M A I R E.

Oui ; mais le public en jouit d'une étrange façon. Il ne le traite pas honnêtement.

M. L E C L E R C.

Il le traite comme un cul-de-fac.

M. L E M A I R E.

Ah , voilà le Gris !

M. L E C L E R C.

Et le peintre ; c'est lui-même.



S C E N E I V.

M. LE MAIRE , M. LE CLERC , M. RA-
PHAEL , LE GRIS.

L E G R I S.

MONSIEUR , voilà M. Raphaël.

M. L E M A I R E.

Vous vous appelez Raphaël ?

R A P H A E L , *avec un bonnet , un tablier ,
un pot à couleur & un pinceau.*

Oui , Monsieur , pour vous servir.

L E M A I R E.

Ah ça , M. Raphaël , pourrez - vous m'écrire
sur ce blanc-là , que vous voyez : *Il est défendu*

de faire ici ses ordures , sous peine de punition corporelle.

M. R A P H A E L.

Oui, Monsieur. C'est moi qui fais ordinairement toutes les écritures de défenses dans les culs-de-facs.

M. L E M A I R E.

Cela fera-t-il bientôt fait ?

M. R A P H A E L.

Mais, pour quand Monsieur le voudroit-il ?

M. L E M A I R E.

Pour tout-à-l'heure.

M. R A P H A E L.

Pour tout-à-l'heure; mais c'est que j'ai ici près un ouvrage de commencé, qui sera bientôt fini. Si Monsieur vouloit.

M. L E M A I R E.

Non, non; je ne vous laisse pas aller. N'avez-vous pas du noir ?

M. R A P H A E L.

Oui, en voilà; parce que votre Monsieur m'a dit que c'étoit pour écrire que vous m'envoyiez chercher.

M. L E M A I R E.

Eh bien, mettez - vous à la besogne tout de

fuite , mon cher M. Raphaël ; je vous paierai bien.

M. R A P H A E L.

Oh , Monsieur , ce n'est pas là ce qui tient , parce que dans notre métier , c'est plutôt l'honneur qui nous gouverne , que l'argent ; il est pourtant vrai que l'un n'empêche pas l'autre.

M. L E M A I R E.

Oui , oui , vous avez raison. On distingue toujours les gens à talens , sur-tout quand ils ont de l'esprit comme vous.

M. R A P H A E L.

Monsieur me pousse là une gouaille ; mais cela ne fait en rien.

M. L E C L E R C.

Non , M. Raphaël , vous ne connoissez pas M. le Maire.

M. R A P H A E L.

Messieurs , divertissez - vous tant qu'il vous plaira ; rira bien qui rira le dernier , comme dit l'autre ; & puis votre argent est toujours bon ; & voilà le principal.

M. L E M A I R E.

Allons , que je vous voie commencer un peu.

M. R A P H A E L, *travaillant.*

M'y voilà. (*Il écrit :*) IL EST. C'est-il bien comme cela ?

M. L E M A I R E.

A merveilles. Vous ne quitterez pas, quelque chose qui arrive, M. Raphaël ?

M. R A P H A E L.

Je vous le promets ; & un honnête homme n'a que sa parole.

M. L E M A I R E.

Je vais m'habiller, & je reviendrai vous voir.

M. R A P H A E L.

Allez, allez. Si vous ne me trouvez pas, c'est que cela fera fini.

M. L E M A I R E.

Ne venez-vous pas avec moi ?

M. L E C L E R C.

Non, j'ai affaire ; je suis bien aise de vous savoir tout-à-fait hors d'inquiétude.

M. L E M A I R E.

C'est à vous que j'en ai l'obligation. Le Gris, restez ici.

M. R A P H A E L.

Ah, Monsieur ! je n'ai pas besoin qu'on me garde. Allez, M. le Gris, allez à vos affaires.

M. L E M A I R E.

Viens donc, puisqu'il le veut.

L E G R I S.

Oui, Monsieur, car ces gens-là ont souvent des fantaisies ; & il laisseroit peut-être tout là.
(*Ils s'en vont.*)



S C E N E V..

M. RAPHAEL, *travaillant. Il se recule de tems en tems, pour voir l'effet. (Il chante.)*

S U R L' A I R, *Des rues.*

D A N S notre quartier...

(*Regardant son ouvrage.*)

Cela ne va pas mal comme cela. Je ne fais si j'aurai assez de noir. Oh, oui.

Dans notre quartier,
Quantité de belles...

J'ai bien mal au ventre, moi.

Vont se promener,
Le soir sans chandelles, oui.

Je ne fais pas si j'aurai assez de place.

Le soir sans chandelles, oui.
Jusqu'après minuit

Restent ces pucelles, oui.

Ah, mais mon mal veut augmenter. Il faut pourtant finir cet ouvrage-là.

D R A M A T I Q U E S. 185

Restent ces pucelles, oui.
 Jusqu'après minuit,
 Vont à petit bruit.

Voyons un peu : De faire ici ses ordures. Haye, haye, haye. (*Il se penche de côté pour prendre du noir avec son pinceau dans le pot.*) Cela me presse diablement. Sous peine... (*Il a l'air de souffrir beaucoup, & il fait diverses contorsions en travaillant.*) Je ne pourrai jamais achever. J'ai pourtant promis à ce Monsieur de ne pas quitter. Haye, haye, haye. Comment faire ? De punition... Ah, je n'en puis plus !... Si je me mettois derrière cette grosse pierre ? Pu... ni... ti... on... Ah ! il n'y a pas à balancer. (*Il va derrière la pierre, & il revient un moment après.*) Il n'y avoit pas moyen de faire autrement. Voyons à présent : Sous peine de punition... Il n'y a plus que corporelle à mettre. (*Il travaille & chante.*)

Dans notre quartier,
 Quantité de belles...

Ce Monsieur me paiera bien ; j'irai boire un coup tout de suite pour me refaire.

Vont se promener
 Le soir sans chandelles, oui.
 Jusqu'après minuit
 Restent ces pucelles, oui.
 Jusqu'après minuit...

S C E N E V I.

M. L E M A I R E , M. R A P H A E L.

M. L E M A I R E , *habillé.***E**H bien , M. Raphaël , cela avance - t - il ?

M. R A P H A E L.

Oui , Monsieur , j'en suis à corporelle ; cela va être fini.

M. L E M A I R E , *regardant avec une lorgnette.*

Cela va fort bien.

M. R A P H A E L *travaille en chantant.*

Restent ces pucelles . . .

M. L E M A I R E.

Mais cela sent toujours mauvais.

M. R A P H A E L.

Jusqu'après minuit.

M. L E M A I R E.

C'est inconcevable cette mauvaise odeur.

M. R A P H A E L.

Vont à petit bruit.

M. L E M A I R E.

M. Raphaël , est - ce que vous ne sentez pas quelque chose ?

M. R A P H A E L.

Moi , Monsieur ? Oh , je suis accoutumé à cela.

D R A M A T I Q U E S. 187.

M. L E M A I R E.

J'ai pourtant bien fait balayer. Est-ce qu'il
feroit venu quelqu'un depuis tantôt ?

M. R A P H A E L.

Jusqu'après minuit.

M. L E M A I R E.

M. Raphaël !

M. R A P H A E L.

Monfieur ?

M. L E M A I R E.

Parlez-moi donc.

M. R A P H A E L.

Je n'ai plus que l'e à faire.

M. L E M A I R E.

Dites donc s'il est venu ici quelqu'un depuis
que je vous ai quitté.

M. R A P H A E L.

Non , Monfieur , il n'est pas venu un chat.

Jusqu'après minuit ,

Vont à petit bruit.

M. L E M A I R E, *regardant par-tout avec*

sa lorgnette , va jusques derriere la pierre.

Eh , parbleu , je ne m'étonne pas ! (*Il revient
à M. Raphaël.*)

M. R A P H A E L.

Monfieur , voilà qui est fini.

M. L E M A I R E.

Il n'est pas question de cela.

M. R A P H A E L.

Comment donc , Monsieur ?

M. L E M A I R E.

Vous dites qu'il n'est venu personne ici depuis tantôt ?

M. R A P H A E L.

Non , Monsieur , & je le soutiendrai encore.

M. L E M A I R E.

Mais venez voir. (*Il le mene auprès de la pierre.*) Voyez s'il n'est venu personne.

M. R A P H A E L.

Eh mais , Monsieur , assurément je suis honnête homme , moi ; je ne dis jamais une chose pour l'autre ; pourquoi vous tromperois-je ?

M. L E M A I R E.

Vous m'impatientez.

M. R A P H A E L.

Il n'y a pas à s'impatiser ; je vous dirai bien qui a fait cela.

M. L E M A I R E.

Et qui ?

M. R A P H A E L, *d'un air de confiance.*

Eh mais , Monsieur , c'est moi ; il ne faut pas chercher bien loin ce qui est bien près.

M. L E M A I R E.

Comment, c'est vous!....

M. R A P H A E L.

Oui, Monsieur; & pourquoi pas?

M. L E M A I R E.

Quoi, lorsque vous écrivez. Sous peine de punition corporelle.

M. R A P H A E L.

Sans doute. Ecoutez donc la raison de cela.

M. L E M A I R E.

La raison de cela?

M. R A P H A E L.

Oui, il faut être juste en tout; ne vous ai-je pas promis de ne pas quitter votre ouvrage? ...

M. L E M A I R E.

Oui; mais en écrivant: Sous peine de punition...

M. R A P H A E L.

Je ne peux pas répondre d'un mal de ventre qui me prend. Je n'avois plus qu'un mot à écrire; si je m'étois en allé, si je m'étois trouvé mal, & que je ne fusse pas revenu, qu'est-ce que vous auriez dit?

M. L E M A I R E.

Que le diable vous emporte!

190 PROVERBES DRAMATIQUES.

M. R A P H A E L.

Enfin, voilà qui est fait; vous devez être content.

M. L E M A I R E.

Oui, très-fort. Sous peine de punition.... Et cela ne fait rien!

M. R A P H A E L.

Comment, Monsieur??

M. L E M A I R E.

Allons, allez-vous-en chez moi; on vous paiera.

M. R A P H A E L.

Mais, Monsieur, je ne veux pas que vous vous plaigniez de moi. Si vous voulez que je fasse encore quelque chose, vous n'avez qu'à dire.....

M. L E M A I R E.

Allez-vous-en, vous dis-je.

M. R A P H A E L.

Monsieur, je serai toujours bien à votre service. (*Il s'en va.*)

M. L E M A I R E.

Il faut que j'aie encore chercher le Gris pour nettoyer. Il faut avoir une belle patience avec ces gens-là. (*Il s'en va.*)



L A

VESTE BRODÉE,

PROVERBE XXVIII.



P E R S O N N A G E S .

LA MARQUISE.

LE COMTE.

LE CHEVALIER.

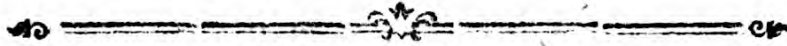
EMILIE , femme-de-chambre de la Marquise.

La scene est chez la Marquise.



LA VESTE BRODÉE,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *au Comte qui lui donne
la main.*

C'EST inconcevable que le tems ait changé
comme cela d'un moment à l'autre !

LE COMTE.

Mais, Madame, c'est une chose toute simple,
& qui arrive tous les jours.

LA MARQUISE.

Eh non, Monsieur, cela n'arrive pas tous les
jours. Les Tuileries n'ont jamais été comme au-
jourd'hui; mille gens de connoissance qui for-
moient un spectacle que je n'ai jamais vu, ou
bien peu; & dans l'instant tout est anéanti par
une pluie qui est venue, je ne fais d'où.

LE COMTE.

Comment cela peut-il vous donner de l'humeur ?

L A M A R Q U I S E.

Je n'en aurois pas, que vous m'en donneriez, avec l'air de satisfaction que vous avez. Ce qui me contrarie est donc pour vous une chose délicieuse, ravissante ?

L E C O M T E.

Non, sûrement ; & vous ne me rendez pas justice.

L A M A R Q U I S E.

Si je vous la rendois autant que je le devrois, vous n'auriez pas toujours lieu de vous louer.

L E C O M T E.

Cela est tout-à-fait honnête.

L A M A R Q U I S E.

Je ne suis point fade aujourd'hui.

L E C O M T E.

Je m'en apperçois bien ; mais plaisanterie à part. . . .

L A M A R Q U I S E.

Je ne plaisante point, & n'en ai nulle envie.

L E C O M T E.

Tout comme il vous plaira ; mais je vous prie, laissez-moi justifier cette satisfaction que vous avez cru appercevoir en moi. Je ne suis pas toujours si coupable que je vous le paroïs.

L A M A R Q U I S E.

Vous l'êtes cent fois plus.

L E C O M T E.

Si cela vous amuse. . .

L A M A R Q U I S E.

Voyons , voyons cette justification ; cela doit être curieux.

L E C O M T E.

Non , Madame , cela n'est pas si curieux ; mais si vous m'aimiez comme je vous aime , vous l'auriez déjà devinée.

L A M A R Q U I S E.

Sont-ce des reproches que vous m'allez faire ?

L E C O M T E.

Non , Madame : chacun aime à sa manière ; pour moi , qui ne vois que vous dans le monde à qui je veuille plaire , dont je puisse être occupé , si quelque chose pouvoit me distraire du plaisir que je sens à être avec vous , je m'en croirois indigne.

L A M A R Q U I S E.

Et vous auriez raison ; mais il n'en est pas de même de moi. Tout ce que je fais qui m'amuse , doit vous faire plaisir : voilà comme on pense , comme on sent , quand on aime réellement , avec délicatesse ; mais les hommes veu-

lent s'en piquer ; & ils n'en connoissent que le nom , sans en connoître les procédés.

L E C O M T E .

Quoi , Madame , je serai auprès de vous , & je serai le dernier que vous verrez , à qui vous penserez ?

L A M A R Q U I S E .

Ce n'est donc rien d'être auprès de moi ?

L E C O M T E .

Je ne dis pas cela ; mais être le témoin de cent mille choses flatteuses , agréables , que vous adressez à d'autres , c'est un supplice.

L A M A R Q U I S E .

Quoi , parce que vous dites que vous m'aimez , il faut que je renonce à causer avec les gens que je rencontre ; que je ne parle qu'à vous ; que j'annonce qu'il n'y a que vous que je trouve digne de moi ?

L E C O M T E .

Non , Madame , non ; mais puis-je m'empêcher de me trouver heureux d'être seul avec vous , & de ne pas regretter les mêmes choses que vous , de ne vous plus voir occupée de plaire à d'autres ?

L A M A R Q U I S E .

Si je n'étois pas sûre de vous plaire , sûrement

je ne m'occuperois pas d'autre chose ; c'est ma confiance en vous qui me rend coupable. Vous fais-je des reproches quand vous paroissez si content des agaceries des autres femmes ?

LE COMTE.

Non , sûrement , vous ne m'en faites pas ; je ne suis pas assez heureux pour cela.

LA MARQUISE.

Vous n'êtes pas assez heureux pour cela ?

LE COMTE.

Non , Madame , & je fais d'où cela vient.

LA MARQUISE.

Me ferez-vous l'honneur de me le dire ?

LE COMTE.

Ce ton ironique me le confirme.

LA MARQUISE.

Mais, expliquez - vous.

LE COMTE.

Ah , Madame ! vous devez savoir ce que je veux dire ; depuis long-tems je me tais ; je crains que mes reproches ne vous déplaisent : mais tout me prouve que vous ne m'aimez plus.

LA MARQUISE.

Tout ; c'est bientôt dit. Mais quoi encore ?

L E C O M T E.

Oh ! cent choses.

L A M A R Q U I S E.

Commencez par une. . . .

L E C O M T E.

Mais, ces regrets d'aujourd'hui, par exemple.

L A M A R Q U I S E.

Après ; il vous en reste encore beaucoup.
Eh bien ?

L E C O M T E.

Je sens que je vous déplairois.

L A M A R Q U I S E.

Mais voyons.

L E C O M T E.

Je ne finirois pas.

L A M A R Q U I S E.

Commencez seulement.

L E C O M T E, *cherchant.*Mais, par exemple. . . . si vous vous occupiez
de moi. . . .

L A M A R Q U I S E.

Dites donc.

L E C O M T E.

Cette veste qu'il y a si long - tems que vous
avez commencée ? . . .

LA MARQUISE.

Et si je vous disois qu'elle est finie, que diriez-vous ?

LE COMTE.

Je dirois... Permettez que je la voie; je m'en vais sonner. (*Il sonne.*)

LA MARQUISE.

Non, je ne le veux pas.

SCENE II.

LA MARQUISE, LE COMTE,
EMILIE.

EMILIE.

MADAME a sonné ?

LE COMTE.

Mademoiselle, je vous prie de me montrer la veste que Madame a eu la bonté de me broder.

LA MARQUISE.

Je vous le défends.

LE COMTE.

Mais si elle est faite....

LA MARQUISE.

Je veux que vous m'en croyiez sur ma parole

L E C O M T E.

Mais pourquoi ne pas vouloir que je la voie ?

L A M A R Q U I S E.

Eh bien, Monsieur, si vous le voulez, je vais vous la montrer ; mais je ne vous reverrai de ma vie.

L E C O M T E.

C'est un moyen bien sûr de m'en ôter le desir ; mais il ne sauroit me tranquilliser. Non, Madame, mon repos ne vous intéresse plus ; & je n'avois que trop de raison de craindre...

L A M A R Q U I S E.

Eh bien, Monsieur, pensez, dites ce qu'il vous plaira ; puisque ces idées vous plaisent tant, remplissez-vous-en ; je ne me donnerai pas la peine de les détruire ; & si je n'ai pas le don de vous persuader, au moins je ne serai plus tourmentée.

L E C O M T E.

Ah, Madame ! je serois au désespoir de m'être attiré votre colere. Souffrez... (*La suivant.*)

L A M A R Q U I S E.

Non, Monsieur, ne me suivez pas ; je vous le défends absolument. (*Elle sort.*)



SCENE III.

LE COMTE, EMILIE.

LE COMTE.

ELLE a juré ma perte ; je n'en saurois douter.

EMILIE.

Vous connoissez son caractère ; il ne faut pas la contrarier.

LE COMTE.

Avec quelle indifférence elle m'abandonne à ma douleur !

EMILIE.

Mais pourquoi ne pas croire ce qu'elle vous dit ? Que cette veste soit finie ou non , que vous importe ? Vous n'en manquez pas.

LE COMTE.

Si vous me querellez aussi !... Mais vous ne savez pas ce qui a donné lieu à tout cela.

EMILIE.

Je ne prends le parti ni de l'un ni de l'autre : mais je vois qu'on se brouille toujours sur un mot.

LE COMTE.

Sur un mot !... Ah , je vous en prie , que je la

voie , que je me jette à ses pieds ! Je ne saurois vivre avec l'inquiétude où je suis , & la favoir irritée contre moi . . . Ma chere Emilie , je vous conjure de lui demander la permission . . .

E M I L I E .

Ce n'est pas dans ce moment-ci ; laissez passer ce premier mouvement. Il faut qu'elle soit plus calme , pour vous entendre & vous pardonner.

L E C O M T E .

Ah , si elle m'aimoit véritablement ! . . .

E M I L I E .

Sûrement , vous lui feriez des reproches ; & vous vous perdriez tout-à-fait.

L E C O M T E .

Je m'en rapporte à vous. Mais est - il vrai que cette veste soit finie ?

E M I L I E .

Vous voyez bien que le sujet de la querelle vous occupe encore plus que le desir de l'appaiser. Allez - vous - en ; & vous reviendrez quand vous serez plus tranquille.

L E C O M T E .

Je vais suivre votre conseil ; je n'espere plus qu'en vous. (*Il sort.*)



SCENE IV.

EMILIE.

CES Messieurs-là nous font plus effuyer d'humours , de caprices ! Ils n'imaginent pas tout ce qu'ils nous font souffrir. Mademoiselle , croyez-vous que le Comte m'aime réellement ? Quelle heure est-il ? Le Comte ne vient pas. Vous ne l'aimez pas , vous Mademoiselle ; ou bien vous le trouvez charmant , parce qu'il vous embrasse. Je n'aime pas cela ; je vous en avertis. Comme si l'on s'en foucioit ! En vérité , je suis bien lassé de tout cela. Si j'entre là-dedans , je ferai sûrement querellée ; si je n'y entre pas , elle dira que je la fais dans le chagrin , la douleur , & que je l'abandonne ; que je lui dis toute la journée que je lui suis bien attachée , & que je ne le lui prouve jamais. C'est un cruel métier , que celui d'être au service d'une femme !

SCENE V.

LE CHEVALIER, EMILIE.

LE CHEVALIER.

BONJOUR , ma chere Emilie. Qu'est-ce que c'est donc que cet air que je vous vois ?

E M I L I E.

Je pestois contre vous autres hommes.

L E C H E V A L I E R.

Et pourquoi cela ? Est-ce quelque crainte d'infidélité ? Quand on est aussi jolie cependant, on doit être tranquille là-dessus.

E M I L I E.

Oh, cela ne me regarde pas ; je n'aurai jamais de ces craintes-là. Je vois trop arriver de choses tous les jours, pour me soucier des hommes.

L E C H E V A L I E R.

Ah, ah ! il ne faut répondre de rien. Où est la Marquise ?

E M I L I E.

Dans son boudoir ; mais je ne fais pas si elle voudra vous voir.

L E C H E V A L I E R.

Pourquoi cela ?

E M I L I E.

C'est qu'elle a de l'humeur horriblement.

L E C H E V A L I E R.

Et à propos de quoi ?

E M I L I E.

M. le Comte & elle sont brouillés.

L E C H E V A L I E R, *avec joie.*
Tant mieux.

E M I L I E.

Mais cela se raccommodera.

L E C H E V A L I E R.

Il faut savoir si je pourrois lui parler pendant qu'elle est fâchée contre lui. Mais quel est le sujet de la querelle ?

E M I L I E.

Je ne vous dirai pas bien.

L E C H E V A L I E R.

Quoi, de la discrétion avec moi ! (*Il lui prend la main.*)

E M I L I E.

Cela est venu sur une veste que Madame lui brode.

L E C H E V A L I E R.

Eh bien ?

E M I L I E.

Il lui a dit qu'elle ne pensoit pas à la finir ; qu'elle ne se foucioit plus de lui. Elle a répondu qu'elle étoit faite ; il l'a voulu voir ; elle n'a pas voulu la lui montrer, & elle a prétendu qu'il devoit la croire sur sa parole ; & puis ils se sont piqués de part & d'autre. Et elle s'est retirée dans son boudoir ; lui s'est en allé , mais il va revenir , & puis ils seront les meilleurs amis

du monde : ainsi je vous conseille de vous en aller.

L E C H E V A L I E R.

Non pas : un moment, s'il vous plait. Cette veste, est-ce celle où elle travailloit il y a deux jours ?

E M I L I E.

Elle ne fait pas autre chose depuis un an.

L E C H E V A L I E R.

J'ai la pareille ici. (*Montrant sa veste.*)

E M I L I E.

Oui ; c'est justement la même chose.

L E C H E V A L I E R.

Le Comte va revenir ?

E M I L I E.

Sûrement ; il est trop inquiet pour pouvoir être long-tems.

L E C H E V A L I E R.

Je vais l'attendre.

E M I L I E.

Quel est votre dessein ?

L E C H E V A L I E R.

Je veux me divertir à ses dépens. Il étoit très-occupé en sortant d'ici ; car je l'ai rencontré, & il ne m'a pas vu.

EMILIE.

Paix donc , je crois que le voici ; c'est lui-même.

SCENE VI.

LE COMTE, LE CHEVALIER, EMILIE.

LE COMTE.

M. le Chevalier , je vous souhaite le bon soir.

LE CHEVALIER.

M. le Comte , je suis bien votre serviteur.

LE COMTE, à *Emilie*.

Est-elle toujours bien en colere contre moi ?

EMILIE.

Je n'en fais rien ; je ne suis pas entrée depuis que vous êtes sorti.

LE COMTE.

Quoi , c'est comme cela que vous m'aviez promis. . .

EMILIE.

Elle n'a pas sonné ; & je me ferois fait gronder.

LE COMTE.

Je vous en prie , voyez si elle veut me voir , comment elle est. Enfin , que je sache mon sort.

EMILIE.

j'y vais. (*Elle s'en va.*)

LE COMTE, *la suivant.*

Vous seule pouvez me rendre la vie dans ce moment. (*Revenant au Chevalier.*) Je vous demande pardon.



SCENE VII.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Vous avez l'air bien occupé aujourd'hui.

LE COMTE.

C'est une affaire dont la Comtesse m'avoit chargé, & qui n'a point absolument réussi, & dont je voudrois lui rendre compte pour me justifier.

LE CHEVALIER.

Oh, vous le ferez facilement. Quand on est aimé...

LE COMTE.

Aimé ?

LE CHEVALIER.

Oui ; vous vous jetez dans les grandes passions, vous ; & cela vous réussit bien. Pour moi , qui suis malheureux , toujours maltraité , ma foi j'y ai renoncé.

LE

*LE COMTE, avec distraction, regardant
la veste du Chevalier.*

Cela peut être.... Vous avez là une jolie
veste.

LE CHEVALIER.

Oui, comme cela, pas mal. Trouvez-vous?...

LE COMTE.

Assurément.

LE CHEVALIER.

J'en suis charmé.

LE COMTE.

Et peut-on savoir d'où elle vous vient?

LE CHEVALIER.

Je ne m'en souviens pas trop.

LE COMTE.

Mais c'est d'une femme apparemment?

LE CHEVALIER.

Oui, je crois que c'est d'une femme; vous
avez raison.

LE COMTE.

Y a-t-il long-tems que vous l'avez?

LE CHEVALIER.

Assez.

L E C O M T E.

Vous ne voulez pas le dire ; c'est tout simple.

L E C H E V A L I E R.

Non, ce n'est pas cela. Je ne fais pas de mystère, moi ; je ne l'aime pas.

L E C O M T E , *à part.*

C'est elle-même. Peut-on être traité aussi cruellement !

L E C H E V A L I E R , *à part.*

Cela réussit à merveilles.



S C E N E V I I I.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE CHEVALIER, EMILIE.

L A M A R Q U I S E , *gaiement.*

Il y a long-tems que vous êtes ici, Chevalier, à ce qu'on vient de me dire.

L E C H E V A L I E R.

Oui, Madame.

L A M A R Q U I S E , *au Comte.*

Eh bien, Monsieur, êtes-vous toujours aussi extravagant ?

L E C O M T E.

Je conviens, Madame, que je l'ai été jusqu'à présent.

L A M A R Q U I S E.

Allons, ne parlons plus de cela.

L E C O M T E.

Je croyois avoir eu tort de me plaindre ; mais tout me prouve que je n'avois que trop de raison. Je fais, Madame, pourquoi vous ne m'avez pas montré cette veste ; & je ne me croyois pas sacrifié à ce point - là.

L A M A R Q U I S E.

Mais, en vérité, la tête vous tourne.

L E C O M T E.

Quoi, Madame, vous pourriez nier!...

L A M A R Q U I S E.

Ce ton me paroît un peu extraordinaire, à dire vrai. Prenez garde à ce que vous direz.

L E C O M T E.

Ce que je dirai, tout le monde le fait ici ; & plus vous feindrez d'ignorer le sujet de ma douleur, plus j'en serai étonné.

L A M A R Q U I S E.

Je ne fais point feindre....

L E C O M T E.

Vous ne savez point feindre ?

L A M A R Q U I S E.

Non, Monsieur. Expliquez-vous, ou laissez-moi.

L E C O M T E.

Eh bien, Madame, cette marque précieuse de vos bontés, cet ouvrage de vos mains, que je desirois tant d'avoir....

L A M A R Q U I S E.

Achevez.

L E C O M T E.

Voilà pourquoi il ne finissoit jamais : il ne m'étoit pas destiné. Vous triomphez, M. le Chevalier ; mais vous serez sacrifié à votre tour.

L A M A R Q U I S E.

Vous croyez que cette veste du Chevalier est celle que je vous destinois ?

L E C O M T E.

Oui, Madame, celle que j'attendois avec impatience. . . .

L A M A R Q U I S E.

Mademoiselle, allez me chercher mon ouvrage.
(*Emilie sort.*)

L E C O M T E.

Quoi ! Madame. . . .

L A M A R Q U I S E.

Non, Monsieur, il faut que vous le voyiez.
Vous le voulez, vous serez content.

L E C O M T E, *surpris.*

Mais. . . .

(*Emilie apporte un métier.*)

L A M A R Q U I S E.

Tenez, Monsieur, voyez & jugez vous-même.

L E C O M T E.

O ciel !

L A M A R Q U I S E.

Mais comme vous êtes un homme juste, raisonnable, je ne veux pas que vous m'ayez soupçonnée à tort. Cette veste étoit pour vous, vous avez cru que je l'avois donnée au Chevalier ; je n'ai pu vous persuader qu'en vous la montrant ; je ne veux plus que vous puissiez vous tromper : elle est à lui ; je la lui donne, & je ne veux plus vous revoir.

L E C O M T E, *désespéré.*

Ah ! Madame. . . .

L A M A R Q U I S E.

Non, Monsieur, je n'écoute plus rien. Appre-

214 PROVERBES DRAMATIQUES.

nez à estimer davantage ce que vous aimez.
Venez, Chevalier; je suis vengée, il me suffit.
(*Ils s'en vont.*)

L E C O M T E.

Peut-on être plus malheureux que je le suis !
& par ma propre faute ! (*Il sort.*)



LE BOITEUX.

PROVERBE XXIX.



P E R S O N N A G E S.

JUSTINE, }
ROSALIE, } *marchandes de modes.*

Madame LOUVIER, *marchande de draps.*

Mlle. JAVOTTE, *fille de Madame Louvier.*

DE L'AUNE, *garçon-de-boutique de Madame Louvier.*

M. RAIMOND, (1) *boiteux & bredouilleur.*

GRAND - PIERRE, *commissionnaire du quartier.*

La scène est à Paris.

(1) Il est nécessaire que ce rôle soit rendu en bredouillant, comme un homme qui veut parler vite, qui cherche, qui répète, & non pas en bégayant. Sans cette façon de le rendre, il feroit moins d'effet & ne seroit point comique.



LE BOITEUX,

P R O V E R B E.



SCENE PREMIERE.

La scene représente une place ; au milieu il y a une rue qui sépare deux maisons. Dans celle qui est à droite , demeure Madame Louvier , marchande de draps , à la Couronne d'or ; dans celle qui est à gauche , demeurent des marchandes de modes , à l'Alliance. Ces deux enseignes sont aux coins de chaque maison , sur des tapis , &c.

JUSTINE & ROSALIE , travaillant dans leur boutique ; DE L'AUNE , se promenant dans la boutique de Madame Louvier ; GRAND-PIERRE , balayant la rue.

R O S A L I E.

JUSTINE , la lettre pour M. Raimond est - elle cachetée ?

J U S T I N E.

Oui , la voilà.

R O S A L I E.

Il faut la donner à Grand-Pierre.

J U S T I N E.

Je m'en vais l'appeller. Grand-Pierre ! Grand-Pierre !

G R A N D - P I E R R E.

Tout-à-l'heure, Mademoiselle. (*Il va regarder dans la boutique de Madame Louvier.*)

R O S A L I E.

Eh bien, Grand-Pierre ?

G R A N D - P I E R R E.

Me voilà, me voilà.

J U S T I N E.

Qu'est-ce que tu regardois donc ?

G R A N D - P I E R R E.

Eh ! je regardois si Mlle. Javotte n'étoit pas dans la boutique ; mais il n'y a que M. de l'Aune.

R O S A L I E.

Bon, tu as toujours peur.

G R A N D - P I E R R E.

C'est que je crains que M. Raimond ne découvre que nous le trompons ; & cela pourroit finir mal, voyez - vous.

J U S T I N E.

Tu es bien poltron ! Ne te paie-t-il pas bien ?

G R A N D - P I E R R E.

Oh ! pour cela , oui ; j'en ai déjà eu plus de vingt écus.

R O S A L I E.

De quoi te plains-tu donc ?

G R A N D - P I E R R E.

Je ne me plains pas de ce qu'il m'a donné ; mais . . .

J U S T I N E.

C'est pourtant nous qui t'avons valu cela ; car tu n'y pensois seulement pas.

G R A N D - P I E R R E.

C'est bien vrai.

R O S A L I E.

Tu n'as pas refusé le premier écu qu'il t'a donné , pour remettre une lettre à Mlle. Javotte ?

G R A N D - P I E R R E.

Non ; & c'étoit sans savoir ce que j'en ferois de cette lettre.

J U S T I N E.

Eh bien , si nous ne faisons pas toutes les réponses au nom de Mlle. Javotte , aurois-tu ces vingt écus ? Et si tu lui avois rendu cette lettre de M. Raimond , & qu'elle l'eût dit à sa mere , Madame Louvier , tu aurois été chassé de chez elle , & tu ne ferois plus ses commissions.

G R A N D - P I E R R E.

Sûrement ; mais tromper ce M. Raimond , qui est le meilleur homme du monde , il me semble que c'est mal fait.

R O S A L I E.

Mal fait ? Au contraire. N'est-il pas trop heureux , ce vilain boiteux - là , puisqu'il se croit aimé d'une jeune & jolie personne comme Mlle. Javotte ?

G R A N D - P I E R R E.

Vous avez raison ; mais s'il vient à lui parler , il découvrira tout.

J U S T I N E.

Je te réponds qu'il ne lui parlera pas ; nous le lui défendons toujours dans nos lettres , & nous lui faisons craindre que si Madame Louvier découvroit son amour pour sa fille , elle ne la mît dans un couvent.

G R A N D - P I E R R E.

J'entends bien cela ; mais comme il passe à tout moment devant sa porte , j'ai toujours peur qu'il n'entre dans la maison.

R O S A L I E.

Dis donc toujours la même chose.

G R A N D - P I E R R E.

Et puis vous lui demandez sans cesse : ce sont des gants , des jarretieres , des mules , des bas de soie. . . .

J U S T I N E.

Et toi , ne prends - tu pas les écus qu'il te donne ?

G R A N D - P I E R R E.

Oui , mais je ne les lui demande pas ; ainsi ce n'est pas ma faute. Attendez que je voie si Mlle. Javotte est dans la boutique , parce que pendant que je suis ici , M. Raimond pourroit bien venir. (*Il va regarder.*)

S C E N E I I.

JUSTINE , ROSALIE , Mlle. JAVOTTE ,
DE L'AUNE , GRAND - PIERRE.

DE L'AUNE , *avec embarras.*

JE vous souhaite bien le bonjour , Mademoiselle Javotte.

Mlle. J A V O T T E.

Je suis bien votre servante , M. de l'Aune.
(*Elle s'assied , & travaille à la tapisserie. De l'Aune a grande envie de lui parler ; mais lors-*

qu'elle le regarde , il n'ose plus. Il se détermine pourtant.)

D E L' A U N E.

Vous vous portez bien aujourd'hui , Mlle. Javotte ?

Mlle. J A V O T T E.

Fort bien , Monsieur ; & vous ?

D E L' A U N E.

A votre service , Mademoiselle.

Mlle. J A V O T T E.

Vous avez bien de la bonté. (*Elle continue de travailler , & elle ne leve les yeux qu'à la dérobée sur de l'Aune , qui n'ose lui rien dire.*)

G R A N D - P I E R R E , à Justine &
à Rosalie.

J'ai bien fait d'aller voir ; elle est dans la boutique. Il faut que je me mette en sentinelle , en cas que M. Raimond passe.

R O S A L I E.

Et la lettre , Justine ?

J U S T I N E.

Je m'en vais la lui donner. Tiens, Grand-Pierre, voilà la réponse à la lettre d'hier , de M. Raimond.

G R A N D - P I E R R E.

C'est bon ; je la lui donnerai quand il viendra.

R O S A L I E.

S'il te donne quelque chose pour nous , tu nous l'apporteras.

G R A N D - P I E R R E.

Sûrement. Ne croyez - vous pas que je le garderai ?

R O S A L I E.

Je ne dis pas cela.

G R A N D - P I E R R E.

Et puis vous le verrez bien. (*Il va s'asseoir sur une borne au coin de la rue. La scène muette entre Javotte & de l'Aune continue. Justine & Rosalie travaillent & parlent ensemble tout bas , en riant de tems en tems.*)

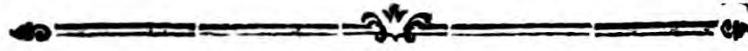


S C E N E III.

ROSALIE , JUSTINE , Mlle. JAVOTTE ,
DE L'AUNE , GRAND-PIERRE , M. RAI-
MOND.

M. R A I M O N D.

NE sera-t-elle jamais seule ? (*Il fait une grande révérence à Mlle. Javotte , qui l'apperçoit à peine , se leve & s'en va. Il en est consterné.*)



S C E N E I V.

ROSALIE , JUSTINE , M. RAIMOND , DE
L'AUNE , GRAND - PIERRE.

M. R A I M O N D.

QUE peut-elle avoir contre moi ? Elle ne m'a
jamais traité comme cela.

G R A N D - P I E R R E.

Monfieur , j'allois chez vous.

M. R A I M O N D.

Dites-moi donc , Grand - Pierre ; est - ce que
Mlle. Javotte est fâchée contre moi ?

G R A N D - P I E R R E.

Pourquoi donc ?

M. R A I M O N D.

C'est qu'à peine m'a-t-elle vu , qu'elle s'est
retirée tout de fuite.

G R A N D - P I E R R E.

Elle a peut - être cru voir venir fa mere.

M. R A I M O N D.

Non , elle n'y étoit pas , & voilà ce qui me
surprend de plus en plus.

GRAND-

GRAND-PIERRE.

Bon ! tout cela ne fait rien. Tenez, voilà sa réponse à la lettre d'hier au soir ; lisez-la, vous verrez de quoi il retourne.

M. RAIMOND.

Eh, donne donc. (*Il lit la lettre.*)

Je vous remercie bien, Monsieur, de ce que vous m'avez envoyé avec votre lettre, c'est bien galant à vous : aussi je ne vois personne qui vous ressemble. J'ai bien du regret de ne pas pouvoir vous parler ; mais il faut que je fasse comme cela, à cause de ma mère, qui me dit toujours qu'il faut fuir l'amour, parce que tous les hommes sont des trompeurs. Je ne crois pourtant pas que vous en soyez un ; c'est pourquoi. . .

GRAND-PIERRE.

C'est pour cela qu'elle s'est en allée quand elle vous a vu.

M. RAIMOND.

Tu le crois, Grand-Pierre ?

GRAND-PIERRE.

Ah ! sûrement, Monsieur.

M. RAIMOND, lisant.

C'est pourquoi il faut que vous preniez patience, & que vous ne fassiez que ce que je vous

manderai quand il en sera tems. J'ai changé d'avis au sujet des bas de soie ; j'aimerois mieux un petit cœur d'or , pour pendre à mon col , parce que cela ressembleroit tout-à-fait au vôtre , & que je le verrois toujours. Si cependant vous avez acheté la paire de bas de soie , envoyez-la-moi. Adieu , mon cher Monsieur , j'entends ma mere ; je ne puis vous en dire davantage. JAVOTTE.

Qu'elle est charmante ! Qu'elle a d'esprit !...
Ne trouves-tu pas , Grand-Pierre ?

G R A N D - P I E R R E .

Oh ! Monsieur , sans doute ; mais ce n'est pas là tout : si vous entendiez , quand elle parle , ce qu'elle dit de vous.

M. R A I M O N D .

Eh ! dis donc , dis donc ?

G R A N D - P I E R R E .

Elle dit tout plein de choses.

M. R A I M O N D .

Mais quoi encore ?

G R A N D - P I E R R E .

Dame , premièrement elle disoit... Attendez , attendez... Je ne saurois me souvenir de tout cela.

M. R A I M O N D .

Disoit-elle qu'elle m'aimoit ?

G R A N D - P I E R R E.

Oh ! beaucoup , beaucoup.

M. R A I M O N D.

C'est bien vrai ?

G R A N D - P I E R R E.

C'est toujours par où elle commence.

M. R A I M O N D.

Cette chere enfant ! qu'elle est aimable ! Al-
lons , je m'en vais lui écrire , & lui acheter ce
qu'elle me demande. Mais , dis donc , n'ai-je pas
bien raison de l'aimer de tout mon cœur ?

G R A N D - P I E R R E.

Vantez-vous-en. N'allez pourtant pas songer à
vouloir lui parler avant qu'elle vous le mande.

M. R A I M O N D.

Ne crains rien , ne crains rien. Ce n'est pas
la premiere fois que j'ai eu une intrigue amou-
reuse ; je fais comme cela se mene.

G R A N D - P I E R R E.

Vous me paroissez bien malin , vous , *M. Rai-
mond.*

M. R A I M O N D.

Pas mal , pas mal. Ah ! j'oubliois bien le meil-
leur , ma lettre & les bas. Tiens , donne - lui
cela. La joie m'étourdit si fort....

G R A N D - P I E R R E .

Je le vois bien.

M. R A I M O N D .

Sûrement, puisque j'oubliois aussi de te donner quelque chose. Tiens (*Il lui donne un écu.*)

G R A N D - P I E R R E .

Oh, Monsieur, cela ne fait rien ; & ce n'est pas pour cela que j'en parle.

M. R A I M O N D .

Adieu, adieu... Je te retrouverai ici ?

G R A N D - P I E R R E .

Oui, oui, Monsieur, je n'en démarerai pas.

J U S T I N E & R O S A L I E , *voyant en aller*

M. Raimond, chantent.

Il est pris,

Il est pris,

Il est pris.



SCÈNE V.

JUSTINE, ROSALIE, DE L'AUNE *lisant, soupirant, & levant les yeux au ciel de tems en tems*; GRAND-PIERRE, *regardant aller M. Raimond.*

GRAND-PIERRE, *à Justine & à Rosalie.*

TENEZ, Mesdemoiselles, voilà une lettre.

JUSTINE.

Oui, mais il y a encore autre chose.

GRAND-PIERRE.

Il y a des bas. Les voilà.

JUSTINE.

Voyons, voyons. Ah ! il y en a deux paires.

ROSALIE.

Cela fera une pour toi, & une pour moi.

JUSTINE.

Sans doute.... Ils font assez beaux.

ROSALIE.

Et la lettre ?

JUSTINE.

Oui, voyons ce qu'elle dit.

G R A N D - P I E R R E .

Il est bon de savoir s'il n'a pas grande envie de parler à Mlle. Javotte.

J U S T I N E *lit.*

Je suis bien charmé, Mademoiselle, de ce que vous me faites l'honneur de me dire que tout ce qui vient de moi vous fait toujours plaisir; je le redouble aujourd'hui ce plaisir, en vous envoyant deux paires de bas, au lieu d'une que vous m'avez demandée. Je vous prie de les accepter. Je crains seulement qu'ils ne soient trop larges pour une jambe aussi jolie que la vôtre. Ah! si je pouvois baiser ce qui est au bout, je veux dire votre pied, que je serois heureux!....

G R A N D - P I E R R E .

Je croyois que c'étoit le genou, moi, qu'il vouloit dire.

R O S A L I E .

Le genou, Justine! (*Riant.*) Ah! ah! ah! Il n'est pas si malin que cela.

J U S T I N E .

Oh! pour cela non.

(*Elle continue de lire.*)

Que je serois heureux! J'attends le moment fortuné où je pourrai vous dire de vive voix que vous régnerez toujours dans mon cœur. Je ne vous

crois pas ingrate ; mais il faudroit me le prouver. Je vous l'ai déjà écrit , & vos beaux yeux ont dû lire & penser que je suis incapable de vous rechercher autrement qu'en légitime mariage , & comme votre très-humble & très-obéissant & respectueux serviteur. RAIMOND.

R O S A L I E.

Il n'est pas trop empressé ; ainsi tu vois bien que tu n'as rien à craindre.

G R A N D - P I E R R E.

N'a-t-il pas envie de lui parler de vive voix ? S'il alloit l'entreprendre , & rencontrer la mere , Madame Louvier , je serois flambé.

J U S T I N E.

Je m'en vais lui recommander encore de se tenir tranquille ; ne sois pas inquiet. Rosalie , donne-moi l'écritoire.

R O S A L I E.

Tiens , la voilà.

G R A N D - P I E R R E.

Ah bien , je m'en vais vous laisser faire. (*Il va s'asseoir sur une pierre , & il fume sa pipe.*)

J U S T I N E, *la plume à la main.*

Ah çà , que demanderons-nous à présent ? Je voudrois bien avoir une montre.

R O S A L I E.

Ah ! une montre : c'est trop cher.

J U S T I N E.

Oui , c'est vrai ; mais quelque chose qui nous valût un peu d'argent.

R O S A L I E.

Un peu d'argent ? ... Comment faire ? Ah ! tiens , il faut lui demander un bonnet à la grippe : il viendra peut-être l'acheter ici ; cela nous divertira , & nous aurons l'argent & la marchandise.

J U S T I N E.

Tu as raison ; c'est bien imaginé. Allons , je m'en vais écrire. (*Elle écrit , & elle montre à Rosalie à mesure. Elles rient toutes les deux en faisant la lettre.*)



S C E N E VI.

ROSALIE , JUSTINE , Madame LOUVIER ,
Mlle. JAVOTTE , DE L'AUNE , GRAND-
PIERRE.

Madame L O U V I E R.

DE L'AUNE , pendant que nous allons garder la boutique , vous devriez aller replier toutes

les pieces de draps d'hier dans le magasin.

D E L' A U N E.

Je m'en y vais, Madame. (*Il regarde Javotte en s'en allant, qui le regarde aussi.*)

S C E N E V I I.

ROSALIE, JUSTINE, Madame LOUVIER,
Mlle. JAVOTTE, GRAND PIERRE.

Madame LOUVIER, *s'asseyant & tricotant.*

TENEZ, Javotte, asseyez-vous là. (*Javotte s'assied, & travaille à la tapisserie.*) Votre tapisserie est-elle bien avancée?

Mlle. J A V O T T E.

Oui, maman ; tenez, voyez tout ce que j'ai fait depuis hier.

Madame L O U V I E R.

C'est bon. Et votre arithmétique ?

Mlle. J A V O T T E.

Ah, maman ! j'ai fait aujourd'hui une multiplication avec sols & deniers, sans faute ; si vous voulez, je m'en vais vous l'aller chercher, vous verrez. (*Elle se leve.*)

Madame L O U V I E R.

Non, non ; restez là.

Mlle. J A V O T T E.

C'est que je dis , vous verriez....

Madame L O U V I E R.

Non. Ecoutez-moi ; quand vous êtes ici toute seuls avec de l'Aune , qu'est-ce qu'il vous dit ?

Mlle. J A V O T T E.

Lui ? Presque jamais rien , sur-tout depuis quelque tems ; il me paroît même bien triste.

Madame L O U V I E R.

Bien triste ? Je ne vois pas cela ; il me semble qu'il est tout comme à son ordinaire.

Mlle. J A V O T T E.

Oui , quand vous y êtes ; mais avec moi , il est bien différent. Autrefois il étoit de la meilleure humeur du monde quand nous étions ensemble : à présent ce n'est plus la même chose.

Madame L O U V I E R.

Il s'ennuie peut-être d'être garçon marchand.

Mlle. J A V O T T E.

Ah , mon dieu , non ! car je le lui ai demandé , & il m'a bien assuré que , tout au contraire , il voudroit toujours rester comme il est.

Madame **L O U V I E R .**

Tout cela , ce sont des contes. Ma fille , il ne faut pas croire tout ce que disent les garçons ; c'est pour attraper les filles.

Mlle. **J A V O T T E .**

Attraper les filles ? Oh ! je jurerois bien qu'il ne m'attrapera pas. Vous ne le connoissez pas , maman ; il n'est pas assez malin pour cela : je l'attraperois plutôt , moi.

Madame **L O U V I E R .**

Il ne faut vous attraper ni l'un ni l'autre. Je vais vous parler naturellement , comme une bonne mere , & qui a confiance en vous ; répondez-moi de même.

Mlle. **J A V O T T E .**

Oui , maman.

Madame **L O U V I E R .**

Je voudrois savoir si de l'Aune n'a point d'amour pour vous.

Mlle. **J A V O T T E .**

Je n'en fais rien , maman ; mais si vous voulez , je le lui demanderai.

Madame **L O U V I E R .**

Gardez-vous-en bien.

Mlle. J A V O T T E.

Pourquoi donc ? Si vous voulez le savoir , cela
fera plus tôt fait.

Madame L O U V I E R.

C'est une simple curiosité.

Mlle. J A V O T T E.

Oh bien , laissez , laissez-moi faire.

Madame L O U V I E R.

Je vous le défends ; entendez-vous ?

Mlle. J A V O T T E.

Mais , maman , c'est que je ne serois pas fâchée
de le savoir aussi , moi.

Madame L O U V I E R.

Comment ? pourquoi donc ?

Mlle. J A V O T T E.

Maman , c'est qu'il me diroit peut-être la dif-
férence qu'il y a de l'amour à l'amitié ; car je
commence à croire qu'il y en a.

Madame L O U V I E R.

Vous me paroissez bien savante.

Mlle. J A V O T T E.

Ah , maman ! c'est donc vrai ?

Madame L O U V I E R.

Non , non ; ce sont des contes qu'on lit dans
les histoires des romans ; & il ne faut pas qu'une
fille en lise jamais.

Mlle. JAVOTTE.

Oh ! je le fais bien , parce que tout cela n'est pas vrai , & j'en suis bien fâchée.

Madame LOUVIER.

Est-ce que vous en avez lu ?

Mlle. JAVOTTE.

Oui , maman , au couvent ; j'en ai lu un qui s'appelloit Hippolite comte de Douglas.

Madame LOUVIER.

C'est fort bien. C'est donc là que vous avez appris que l'on avoit de l'amour ? Tout cela n'est qu'un nom , c'est de l'amitié qu'il faut dire ; & une fille ne doit jamais prononcer le nom d'amour , entendez-vous ?

Mlle. JAVOTTE.

Oui , maman ; mais si ce n'est pas la même chose ?

Madame LOUVIER.

Comment , & pourquoi ne seroit-ce pas la même chose ?

Mlle. JAVOTTE.

Je m'entends bien , maman. Tenez , l'amitié , c'est , je crois , ce que je sens pour vous , pour ma tante , pour ma cousine. . . .

Madame LOUVIER.

Oui , c'est vrai.

Mlle. **J A V O T T E.**

Et l'amour est une autre amitié que l'on sent pour....

Madame **L O U V I E R.**

Achievez, pour?....

Mlle. **J A V O T T E.**

Pour des hommes.

Madame **L O U V I E R.**

Pour des hommes? Mais est-ce que vous n'avez pas aussi de l'amitié pour votre oncle?

Mlle. **J A V O T T E.**

Oui; mais ce n'est pas là ce que je veux dire.

Madame **L O U V I E R.**

Allons, allons, vous rêvez. Croyez-moi, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Mlle. **J A V O T T E.**

Je le fais bien, maman.

Madame **L O U V I E R.**

Si vous le savez, pourquoi donc avoir des idées comme cela?

Mlle. **J A V O T T E.**

Mais, maman, ce c'est pas ma faute, elles viennent sans que j'y pense.

Madame **L O U V I E R.**

Voilà qui est bien; ne parlons plus de cela.

Mlle. JAVOTTE.

Comme vous voudrez, maman.

SCENE VIII.

JUSTINE, ROSALIE, M. RAIMOND, Madame LOUVIER, Mlle. JAVOTTE, GRAND-PIERRE.

J U S T I N E.

GRAND-PIERRE!

G R A N D - P I E R R E.

Mademoiselle ?

J U S T I N E.

Tiens , voilà sa réponse.

G R A N D - P I E R R E.

C'est bon.

R O S A L I E.

Ah ! voilà M. Raimond.

J U S T I N E, *effrayée.*

Il veut entrer chez madame Louvier , je crois.

G R A N D - P I E R R E.

Oh , nous sommes perdus ! (*Il court écouter
ce que dit M. Raimond.*)

M. RAIMOND, *croyant Mlle. Javotte
seule, ne voyant pas sa mere.*

Mademoiselle, je vous apporte moi-même...

Madame LOUVIER, *se levant.*

Monfieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

M. RAIMOND.

Madame... Mais je me trompe... je cherchois... je croyois que c'étoit ici... l'enseigne de la Lune d'argent.

Madame LOUVIER.

Non, Monfieur; c'est dans la rue Thibautodé, la deuxieme rue après celle-ci.

M. RAIMOND.

Madame, je vous demande bien pardon.

Madame LOUVIER.

Monfieur, il n'y a pas de mal.

M. RAIMOND.

Je fuis bien votre très-humble serviteur.

Madame LOUVIER.

Et moi, Monfieur, votre très-humble servante.

M. RAIMOND, *à Grand-Pierre qui
vient au-devant de lui.*

Ah! Grand - Pierre, je viens de faire une terrible faute.

GRAND-

G R A N D - P I E R R E.

Et je vous ai bien vu.

M. R A I M O N D.

J'ai cru Mlle. Javotte seule. . . . J'ai peur qu'elle ne soit fâchée contre moi.

G R A N D - P I E R R E.

Et que n'attendiez - vous aussi ce qu'elle vous manderoit ?

M. R A I M O N D.

Eh, vraiment oui; mais quand je ne la vois pas, je veux la voir; quand je la vois, je veux lui parler, & puis. . . Mais, dis - moi, m'a-t-elle fait réponse ?

G R A N D - P I E R R E.

Oui, Monsieur, la voilà.

M. R A I M O N D.

Que tu es heureux ! Tu lui parles comme tu veux, toi.

(*Il lit.*)

Hum, hum, hum. . . Ah, toujours charmante ! Hum, hum, hum. . . Oui, oui, cela ne m'arrivera plus, bien sûrement. Hum, hum, hum. . . Comment ne l'aimerois - je pas ? Hum, hum, hum. . . Un bonnet à la grippe ? Où trouverai-je cela ?

G R A N D - P I E R R E .

Un bonnet à la grippe ?

M. R A I M O N D .

Oui ; qu'est-ce que c'est que cela ?

G R A N D - P I E R R E .

Ma foi, je n'en fais rien. Un bonnet ? Ce ne peut être que pour elle. Les marchandes de modes vous diront cela.

M. R A I M O N D .

Les marchandes de modes ? Je crois que tu as raison. Celles qui demeurent là, sont-elles habiles ?

G R A N D - P I E R R E .

Oh ! Monsieur, ce sont les plus fameuses de Paris.

M. R A I M O N D .

Allons, je vais y entrer. (*Donnant un petit paquet à Grand-Pierre.*) Tiens, tâche, dès que tu le pourras, de donner ceci à Mlle. Javotte, & de lui dire que je suis bien fâché de n'avoir pas vu sa mere ; que je n'aurois pas tenté de lui parler malgré elle ; que je lui en demande bien pardon. Entends-tu ?

G R A N D - P I E R R E .

Oui, Monsieur.

M. R A I M O N D.

Je dirai qu'on te donne le bonnet à la grippe ; & je t'apporterai une lettre d'excuses pour Mlle. Javotte, que tu lui donneras avec. . . Tu comprends bien ?

G R A N D - P I E R R E.

Oui, oui, Monsieur ; ne vous embarrassez pas. Je m'en vais entrer chez elle ; & dès qu'elle fera seule, je lui remettrai cela.

M. R A I M O N D.

C'est fort bien ; je vais acheter ce bonnet qu'elle me demande.

G R A N D - P I E R R E.

Allez, allez ; ces Demoiselles vous serviront bien. (*Il entre chez Madame Louvier, & M. Raimond entre chez Justine & Rosalie.*)

S C E N E I X.

JUSTINE , ROSALIE , Madame LOUVIER ,
Mlle. JAVOTTE , M. RAIMOND.

J U S T I N E , à M. Raimond.

YA-T-IL quelque chose pour le service de Monsieur ? Des bourses à cheveux , des nœuds

d'épées, cordons de cannes, cordons de montres ?

R O S A L I E.

Des sacs à ouvrages pour les dames, des bonnets aux proverbes, des bonnets à la grippe ?

M. R A I M O N D.

Voilà précisément, Mesdemoiselles, ce que je demande.

J U S T I N E.

Monfieur, donnez-vous la peine de vous affeoir. Vous allez voir tout ce qu'il y a de plus beau en bonnets aux proverbes.

M. R A I M O N D.

Non, non ; ce n'est pas cela.

R O S A L I E.

C'est des bonnets à la grippe que Monfieur veut ?

M. R A I M O N D.

Oui, Mesdemoiselles, à la grippe.

J U S T I N E.

Oh ! Monfieur, nous en avons ; vous allez en voir, & tout ce qu'il y a de plus beau.

M. R A I M O N D.

Je ne veux pas épargner : ainfi . . .

J U S T I N E.

Monfieur, vous n'en avez pas l'air ; & nous

connoissons un peu notre monde. Tenez, Monsieur, regardez cela; voilà un des plus beaux bonnets à la grippe qu'il y ait jamais eu.

M. RAIMOND.

Vous me l'assurez? Parce que moi...

JUSTINE.

Oh! pour cela, ce n'est pas Monsieur que nous voudrions tromper.

M. RAIMOND.

Je le crois. Et combien le vendez-vous?

ROSALIE.

Faut-il parler à Monsieur en conscience?

M. RAIMOND.

Sans doute, sans doute; je n'aime pas à marchander.

ROSALIE.

Eh bien, Monsieur, c'est douze francs, ni plus ni moins.

M. RAIMOND.

Douze francs? Ne pourriez-vous pas l'embellir un peu? mais d'une façon modeste cependant; je voudrais y mettre un louis.

ROSALIE.

Monsieur, rien n'est plus aisé. Justine, il n'y a qu'à y mettre un ruban de dentelle.

J U S T I N E.

Oui; mais c'est une affaire de quinze francs de plus.

R O S A L I E.

Oh bon! avec Monsieur, nous ne regarderons pas à un écu. Si Monsieur veut attendre, cela sera fait dans le moment. (*Elle travaille au bonnet.*)

M. R A I M O N D.

C'est que je suis un peu pressé. Vous demeurerez là dans un beau quartier.

J U S T I N E.

Oui, Monsieur; & un quartier d'honnêtes gens: voilà ce qu'il y a de plus agréable.

M. R A I M O N D.

Vous connoissez sûrement Madame Louvier?

J U S T I N E.

Fort peu, Monsieur; c'est une femme froide & sévère.

M. R A I M O N D.

C'est ce qui me paroît. Est-ce sa fille qui est avec elle?

R O S A L I E.

Oui, Monsieur; oh! c'est bien le plus joli caractère du monde! Elle est charmante!

M. R A I M O N D.

C'est bien vrai cela, qu'elle est charmante,
Mademoiselle Javotte.

J U S T I N E.

Ah ! vous savez son nom ; vous la connois-
sez donc ?

M. R A I M O N D.

Moi ? non... comme cela. Vient - elle quel-
quefois ici ?

J U S T I N E.

Non, Monsieur : elle ne quitte jamais sa mere ;
& elles ne nous ont encore rien acheté, depuis
que nous sommes dans le quartier.

M. R A I M O N D.

Est-ce qu'elle est méchante, Madame Louvier ?

R O S A L I E.

Méchante ? Je crois que non ; n'est - ce pas,
Justine ?

J U S T I N E.

Je ne fais pas ; mais... Il ne faut pas dire du
mal de ses voisines.

M. R A I M O N D.

J'entends ; elle n'est pas trop bonne.

J U S T I N E.

Je ne dis pas cela ; cependant il ne faudroit pas
trop s'y frotter.

Q iv

R O S A L I E.

Elle a fait mourir son mari de chagrin , par sa jalousie ; c'est une femme qui prend la mouche sur un rien.

M. R A I M O N D.

Cela n'est pas agréable.

R O S A L I E.

Oh ! point du tout ; & je crois que la petite personne a beaucoup à souffrir avec elle. Enfin , elle n'ose seulement pas nous saluer devant sa mere.

M. R A I M O N D.

C'est un peu extraordinaire.

J U S T I N E.

Ajoutez à cela , qu'elle est d'une avarice affreuse.

M. R A I M O N D.

On m'en avoit dit quelque chose.

R O S A L I E.

Elle refuse tout à sa fille.

M. R A I M O N D.

Que je la plains !

J U S T I N E.

Monfieur , ne dites pas que nous vous avons dit cela ; car il faut vivre en paix avec ses voisins , quels qu'ils soient.

M. R A I M O N D.

Ne vous mettez pas en peine : je ne dis jamais rien de tout ce que je fais.

R O S A L I E.

Voilà votre bonnet qui va être bientôt fini.]

M. R A I M O N D.

Oui ; mais j'ai affaire , & je ne puis rester plus long-tems. Je vais vous le payer , & je vous prierai de le donner à Grand-Pierre , qui fait où je demeure , & qui me l'apportera.

R O S A L I E.

Grand-Pierre ?

M. R A I M O N D.

Oui ; vous le connoissez ?

J U S T I N E.

C'est lui qui fait toutes nos commissions.

M. R A I M O N D, *comptant de l'argent.*

Voilà douze francs, dix-huit, vingt-quatre.

R O S A L I E

Monfieur, en vous remerciant. Quand il vous faudra autre chose , nous vous demandons la préférence.

M. R A I M O N D, *se levant.*

Sûrement.

J U S T I N E.

Donnez une enseigne à Monfieur.

M. R A I M O N D.

Je n'en ai pas besoin ; je passe tous les jours par ici. Adieu , Mesdemoiselles ; je suis bien votre serviteur.

R O S A L I E.

Monfieur , nous nous recommandons à vous ; pour vous & pour vos amis.

M. R A I M O N D , *en s'en allant.*

Oui , oui.



S C E N E . X.

Madame LOUVIER , Mlle. JAVOTTE , JUSTINE , GRAND - PIERRE , ROSALIE , DE L'AUNE.

J U S T I N E , *riant.*

EH bien , le bonnet à la grippe a bien réussi.

R O S A L I E.

Je mourois d'envie de rire.

J U S T I N E.

Paix donc ; il pourroit revenir. (*Elles parlent tout bas & rient.*)

Madame L O U V I E R.

J'ai envie de sortir un moment , Grand-Pierre , dites à de l'Aune de descendre.

G R A N D - P I E R R E.

Le voilà , Madame.

Madame L O U V I E R.

M. de l'Aune , c'est que je vais aller chez Madame Dupont. Je vous en prie , ne sortez pas ; je m'en vais revenir.

D E L' A U N E.

Oui , Madame.

Madame L O U V I E R.

On m'a dit que M. votre oncle étoit à Paris depuis quelques jours ; je l'ai prié de me venir voir.

D E L' A U N E.

Mon oncle , Madame ?

Madame L O U V I E R.

Oui ; j'ai affaire à lui.

D E L' A U N E.

Mais , Madame , j'ai cru que vous ne le connoissiez pas.

Madame L O U V I E R.

Je ne l'ai jamais vu ; mais il m'a écrit. S'il vient , priez-le de m'attendre : je ne fais qu'aller & venir. (*Elle prend sa robe qu'elle retrouffe , & sort de la maison.*)

D E L' A U N E.

Madame , je n'y manquerai pas.



S C E N E X I.

JUSTINE, ROSALIE, GRAND - PIERRE ,
Mlle. JAVOTTE, DE L'AUNE *toujours
embarrassé vis-à-vis de Mlle. Javotte.*

GRAND - PIERRE, *à Justine & à Rosalie.*

MADAME Louvier est sortie ; ainsi je ne m'éloignerai pas. Tenez, voilà ce que M. Raimond m'a donné.

J U S T I N E.

C'est bon ; nous allons voir.

R O S A L I E.

Tu peux être tranquille ; je ne crois pas qu'il ait envie de rencontrer une seconde fois Madame Louvier.

G R A N D - P I E R R E.

Je vais toujours m'asseoir au coin de la rue ,
pour le voir venir.

J U S T I N E.

Nous t'avertirons. (*Elles lisent la lettre de
M. Raimond, & elles rient tout bas. Grand-Pierre
se couche à terre & s'endort.*)

D R A M A T I Q U E S. 253

Mlle. J A V O T T E, *à de l'Aune, après
avoir hésité.*

Monfieur de l'Aune, vous avez donc un oncle ?

D E L' A U N E.

Oui, Mademoifelle.

Mlle. J A V O T T E.

Et il eft à Paris ?

D E L' A U N E.

On me l'a dit ; mais je ne l'ai jamais vu.

Mlle. J A V O T T E.

Pourquoi cela ?

D E L' A U N E.

C'est qu'il eft fâché contre moi.

Mlle. J A V O T T E.

Mais tant pis. Et à caufe de quoi ?

D E L' A U N E.

Parce qu'il avoit décidé que je ferois mé-
decin.

Mlle. J A V O T T E.

Et vous n'avez pas voulu l'être ?

D E L' A U N E.

Je vous demande pardon, Mademoifelle.

Mlle. J A V O T T E.

Et pourquoi donc ne l'avez-vous pas été ?

D E L' A U N E , *avec embarras.*

Parce que. . . tout d'un coup il m'a pris envie
de me faire marchand de draps.

Mlle. J A V O T T E , *soupirant.*

Marchand de draps ?

D E L' A U N E , *soupirant.*

Oui, marchand de draps.

Mlle. J A V O T T E .

C'est bien penser. . . Et. . . en avez-vous
encore envie ?

D E L' A U N E .

Toujours ; je ne changerai jamais.

Mlle. J A V O T T E .

Jamais ?

D E L' A U N E .

Non, Mademoiselle.

Mlle. J A V O T T E .

Et comment s'appelle M. votre oncle ?

D E L' A U N E .

M. le Roux ; il est receveur des gabelles à
Melun.

Mlle. J A V O T T E .

C'est-il bien loin Melun ?

D E L' A U N E .

Oh ! oui, Mademoiselle.

D R A M A T I Q U E S. 255

Mlle. J A V O T T E.

Bien loin , bien loin ?

D E L ' A U N E.

Il y a , je crois , plus de treize lieues.

Mlle. J A V O T T E.

Treize lieues ! Je n'irai jamais dans ce pays-là.

D E L ' A U N E.

Oh ! ni moi non plus , j'en suis bien sûr.

Mlle. J A V O T T E.

Il ne faut jurer de rien.

D E L ' A U N E.

Ah , mon dieu , Mademoiselle , vous me faites
trembler !

Mlle. J A V O T T E.

On ne fait pas ce qui peut arriver.

D E L ' A U N E.

Comment , sauriez-vous ? . . .

Mlle. J A V O T T E.

Non ; mais c'est qu'un malheur vient tout d'un
coup quelquefois.

D E L ' A U N E.

Est - ce que vous en avez jamais vu arriver
des malheurs ?

Mlle. J A V O T T E.

Non ; mais j'en ai lu : & quoiqu'on dise que

256 P R O V E R B E S

les livres ne font pas vrais , je ne fais pourquoi ,
mais je crains toujours ce qu'ils prédifent.

D E L' A U N E.

Ah ! ils difent quelquefois des chofes bien heu-
reufes.

Mlle. J A V O T T E.

C'est que vous en connoiffez de bons , appa-
remment ?

D E L' A U N E , *s'affeyant.*

Si vous aviez lu Hippolite comte de Duglas ,
par exemple. . . .

Mlle. J A V O T T E.

Mais je l'ai lu.

D E L' A U N E.

Il y a là une Julie. . . . (*Il foupire.*) Je fais
bien à qui elle refsemble.

Mlle. J A V O T T E.

Et Hippolite , il me femble que je le vois tous
les jours.

D E L' A U N E.

Comme Hippolite aime Julie !

Mlle. J A V O T T E.

Et comme Julie aime Hippolite !

D E L' A U N E.

C'est un grand bonheur de s'aimer comme cela.

Mlle.

Mlle. JAVOTTE.

Oui; c'est un grand bonheur... quand il n'arrive pas de malheur.

DE L'AUNE.

Mais, dans le malheur on pense toujours à ce qu'on aime.

Mlle. JAVOTTE.

Ah! toujours, toujours. C'est bien dommage qu'on ne puisse pas être comme les personnages des livres!

DE L'AUNE.

Je vous assure qu'il y a des gens comme cela.

Mlle. JAVOTTE.

Oh! guere, je crois.

DE L'AUNE.

J'en connois qui sont à moitié tout de même.

Mlle. JAVOTTE.

A moitié? ... Qu'est-ce que cela veut dire?

DE L'AUNE.

Cela veut dire... Je n'oserai jamais vous l'expliquer.

Mlle. JAVOTTE.

Pourquoi? Ah! je vous en prie, M. de l'Aune, dites, dites donc?

DE L'AUNE.

Eh bien, ne me regardez pas.

Mlle. JAVOTTE, *le regardant.*

Je ne vous regarderai pas.

DE L'AUNE.

C'est - à - dire, qui aiment... & qui voudroient...

Mlle. JAVOTTE.

Et qui voudroient?...

DE L'AUNE.

Et qui voudroient bien être aimés.

Mlle. JAVOTTE.

Ah! oui, je comprends bien cela. Vous seriez donc bien aise d'être Hippolite?

DE L'AUNE.

Et vous, voudriez-vous être Julie?

Mlle. JAVOTTE.

Mais cela ne se peut pas.

DE L'AUNE.

Non; mais nous pourrions être comme eux.

Mlle. JAVOTTE.

Avoir de l'amour?

DE L'AUNE.

Mais....

Mlle. JAVOTTE.

Si c'étoit de l'amitié, encore passe,

D E L' A U N E.

De l'amitié ? Ce n'étoit pas de l'amitié que Julie avoit pour Hippolite.

Mlle. *J A V O T T E.*

C'est vrai.

D E L' A U N E.

J'imité bien plus en cela Hippolite que vous n'imitéz Julie ; & voilà mon malheur à moi.

Mlle. *J A V O T T E.*

Sans cet amour , je vous aimerois bien ; ayez de l'amitié.

D E L' A U N E, soupirant.

Julie ne disoit pas cela à Hippolite.

Mlle. *J A V O T T E.*

Comment voulez - vous donc que je fasse ?

D E L' A U N E.

Comme moi.

Mlle. *J A V O T T E.*

Comme vous ? (*Révant.*) Si personne que nous ne le favoit encore !

D E L' A U N E.

Oh ! je vous répons de vous bien garder le secret.

Mlle. *J A V O T T E.*

C'est que ma mere... votre oncle peut-être...

D E L ' A U N E .

Ils n'en sauront rien.

Mlle. J A V O T T E .

Il faudra que nous lisions ensemble le livre d'Hippolite.

D E L ' A U N E .

C'est bien penser.

Mlle. J A V O T T E .

Et nous nous dirons tout ce qu'ils se disoient.

D E L ' A U N E .

Je vous dirois bien encore autre chose , si vous vouliez m'aimer toujours.

Mlle. J A V O T T E .

Eh bien , M. de l'Aune , dites ; je vous le promets ; qu'est-ce que c'est ?

D E L ' A U N E .

Je voudrais bien que vous voulussiez lire ce que . . . je vous ai écrit , il y a déjà long-tems.

Mlle. J A V O T T E .

Donnez.

D E L ' A U N E .

Je vais le chercher.

Mlle. J A V O T T E .

Attendez , il me vient une idée.

D E L ' A U N E .

Qu'est-ce que c'est ?

Mlle. **J A V O T T E .**

Si nous difions notre secret à votre oncle , peut-être qu'il en parleroit à ma mere ; & puis . . .

D E L ' A U N E .

On pourroit nous marier ensemble. Ah , quel bonheur !

Mlle. **J A V O T T E .**

Vous en seriez donc bien aise ?

D E L ' A U N E .

Bien aise ? Ah ! . . . Vous allez le voir dans ce que je vous ai écrit. Laissez , laissez - moi faire. Je vais vous le chercher , & puis j'apporterai aussi le livre d'Hippolite.

Mlle. **J A V O T T E .**

Si M. le Roux venoit avant ma mere . . .

D E L ' A U N E .

Cela seroit bien heureux. Nous verrons ; je vais revenir.



S C E N E X I I .

JUSTINE , ROSALIE , *travaillant.*

Mlle. JAVOTTE , M. RAIMOND ,

GRAND - PIERRE , *dormant.*

Mlle. JAVOTTE , *voyant venir M. Raimond.*

M. DE L'AUNE , M. de l'Aune , venez , venez ; je crois que voilà M. le Roux.

M. RAIMOND.

Mademoiselle , je viens de voir Madame Louvier dans une maison ; souffrez que je puisse avoir l'honneur de vous parler un moment.

Mlle. JAVOTTE.

Monsieur , je serois très - aise de vous parler aussi avant qu'elle revienne ; donnez - vous la peine de vous asseoir. M. de l'Aune va venir ; & j'ai une grace à vous demander.

M. RAIMOND.

A moi , Mademoiselle ? Je suis charmé , enchanté , réjoui de ce que c'est un bonheur . . .

Mlle. JAVOTTE.

Un bonheur , oui , si vous ne retournez pas à Melun tout de suite.

M. R A I M O N D.

A Melun ? Non , Mademoiselle , je veux rester ici à vous aimer toujours.

Mlle. J A V O T T E.

Je le voudrois bien , Monsieur , & votre neveu aussi.

M. R A I M O N D.

Mon neveu , mon neveu ? Je n'ai point d'autre desir , Mademoiselle ; écoutez - moi , je vous en supplie. Je suis riche , & si vous voulez consentir...

Mlle. J A V O T T E.

Monsieur , ce n'est pas le bien qui me fait souhaiter....

M. R A I M O N D.

Ah ! je le fais , je connois votre façon de penser ; elle est adorable.

(*De l'Aune paroît , & Javotte lui fait signe de rester derriere.*)

S C E N E XIII.

JUSTINE , ROSALIE , *travaillant* ; M. RAIMOND , Mlle. JAVOTTE , GRAND-PIERRE *dormant* , DE L'AUNE *paroissant*.

Mlle. J A V O T T E ,

MONSIEUR , je suis trop heureuse , si vous

m'estimez assez pour me demander à ma mere ,
pour....

M. R A I M O N D.

Je n'ai jamais eu d'autre dessein , Mademoi-
selle ; vous le savez bien , &....

D E L' A U N E , à part.

Ah , que je suis heureux !

Mlle. J A V O T T E.

Monfieur , je n'en favois rien ; mais je ne puis
vous diffimuler que je suis charmé de vous voir
dans des dispositions auffi favorables pour nous.

M. R A I M O N D.

En ce cas - là , je ne perdrai point de tems ;
je vais en parler dans l'inftant à Madame Lou-
vier.

Mlle. J A V O T T E , à de l'Aune.

Venez , Monfieur de l'Aune , venez remer-
cier M. le Roux de fes bonnes intentions.

M. R A I M O N D.

Vous vous trompez de nom , Mademoifelle.
Quant à mes intentions , je suis bien aife que
Monfieur les approuve , puisque vous le defirez.

D E L' A U N E.

Sûrement ; c'est le plus grand bonheur...

M. R A I M O N D.

Ah ! fans doute.

Mlle. J A V O T T E.

Pour nous.

M. R A I M O N D.

Que vous êtes charmante ! Je le croyois bien par tout ce que j'ai lu ; mais vous êtes encore au-dessus de tout ce que je pensois : cependant vos lettres m'enchantent.

Mlle. J A V O T T E.

Mes lettres ?

M. R A I M O N D.

Oui ; puisque Monsieur est dans le secret , je peux le dire devant lui ; je n'ai jamais rien lu qui m'ait fait autant de plaisir.

D E L' A U N E.

Quoi ! mon oncle , Mademoiselle Javotte vous a écrit ? Vous ne m'avez pas dit cela , Mademoiselle.

Mlle. J A V O T T E.

Je ne fais ce qu'il veut dire.

M. R A I M O N D.

Mademoiselle , est-ce que Monsieur est votre neveu , qu'il m'appelle déjà son oncle ?

Mlle. J A V O T T E.

Non , Monsieur. Quelle plaisanterie ! Dites-lui donc , je vous en prie , si je lui ai jamais écrit.

M. R A I M O N D.

Pourquoi ne pas en convenir ? Il n'y a plus de mystère.

Mlle. J A V O T T E.

Comment, je vous ai écrit, moi ?

M. R A I M O N D.

Oui, charmante Javotte ; & sans cela aurois-je pu vivre sans le bonheur de me savoir aimé de vous ?

Mlle. J A V O T T E.

En vérité, M. le Roux, je ne vous comprends point.

M. R A I M O N D.

Mais, je ne vois pas pourquoi vous voulez toujours m'appeler M. le Roux.

D E L' A U N E.

Quoi ! Monsieur, vous n'êtes pas mon oncle ?

M. R A I M O N D.

Non, je ne suis pas votre oncle. En voici bien d'une autre : quelle fantaisie !

D E L' A U N E.

Et Mlle. Javotte vous a écrit qu'elle vous aimait ?

M. R A I M O N D.

Oui, Monsieur ; pourquoi pas ?

Mlle. J A V O T T E.

C'est une fausseté.

D E L' A U N E.

Ah, Mademoiselle Javotte!...

M. R A I M O N D.

Tenez, Monsieur, cela est si vrai, que je
peux vous montrer ses lettres.

D E L' A U N E.

Voyons, Monsieur.

M. R A I M O N D.

Non, je ne le ferai pas; mais voilà Grand-
Pierre qui vous dira que cela est vrai. Il n'y
a qu'à le réveiller.

D E L' A U N E.

Grand-Pierre! Grand-Pierre!

G R A N D - P I E R R E, *se réveillant.*

Qu'est-ce qu'il y a? (*Voyant M. Raimond.*)
Eh, Monsieur! qu'est-ce que vous faites ici?

M. R A I M O N D.

Grand-Pierre, n'est-ce pas toi qui donnois
mes lettres à Mlle. Javotte?

G R A N D - P I E R R E.

Moi, Monsieur?

M. R A I M O N D.

Allons, parle.

268 P R O V E R B E S

G R A N D - P I E R R E .

Oui , oui , Monsieur. (*A de l'Aune.*) C'est un fou.

M. R A I M O N D .

Non , non , je ne suis pas fou ; & je vais le prouver. (*Il cherche dans ses poches.*)

G R A N D - P I E R R E , *à part.*

Allons-nous-en. (*Il veut s'en aller.*)

D E L' A U N E , *le retenant.*

Reste là.

M. R A I M O N D .

Je vois que vous m'avez trompé , & que vous aimez M. de l'Aune , ingrate.

G R A N D - P I E R R E .

Ah , voilà Madame Louvier ! Je suis perdu. (*Il veut encore s'en aller.*)

D E L' A U N E .

C'est inutile , tu ne t'en iras pas.



SCENE XIV.

JUSTINE, ROSALIE, Madame LOUVIER,
Mlle. JAVOTTE, M. RAIMOND, DE
L'AUNE, GRAND-PIERRE.

Madame LOUVIER, à M. Raymond.

MONSIEUR, je vous demande bien pardon
de vous avoir fait attendre.

M. RAIMOND.

Ah ! Madame, prenez pitié de l'homme du
monde le plus malheureux.

Madame LOUVIER.

Il n'y a point de malheur à cela, Monsieur ;
je m'en étois bien doutée.

M. RAIMOND.

Quoi, Madame, réellement ?

Madame LOUVIER.

Oui, vraiment ; & quand on se convient. . .

M. RAIMOND, avec joie.

Ah, Madame, vous me rendez la vie !

Madame LOUVIER.

Il y a long-tems que j'ai pensé que M. de
l'Aune & ma fille s'aimoient, quoiqu'elle n'en
ait pas voulu convenir avec moi ; & voilà pour-

quoi je vous ai fait prier de venir me voir.

M. R A I M O N D.

Vous m'avez fait prier de venir vous voir ?

Madame L O U V I E R.

Oui, Monsieur.

M. R A I M O N D.

Et pour me dire cela ?

Madame L O U V I E R.

Sans doute ; & je ne vois pas que nous ayons rien de mieux à faire que de les marier ensemble.

M. R A I M O N D.

Quoi, Mademoiselle ! vous y consentiriez ?

Mlle. J A V O T T E.

Oui, Monsieur, puisque c'est la volonté de maman.

Madame L O U V I E R.

Pourquoi n'y consentiriez-vous pas aussi ?

M. R A I M O N D.

Peut-on être trompé aussi cruellement !

Madame L O U V I E R.

Répondez-moi donc.

GRAND-PIERRE, à M. Raimond.

Allons, Monsieur, croyez-moi, allez-vous-en.

M. R A I M O N D.

Non, Madame ; ce mariage-là ne se fera pas, si vous voulez m'entendre.

Madame L O U V I E R.

Je ne vous comprends pas.

M. R A I M O N D.

Je m'en vais m'expliquer. Je vois que vous me croyez l'oncle de M. de l'Aune, & je ne le suis pas ; mais j'aime aussi Mlle. Javotte.

Madame L O U V I E R.

Monfieur, je suis fâchée qu'elle en aime un autre ; mais je ne puis pas la rendre malheureuse pour vous faire plaisir.

M. R A I M O N D.

Apprenez du moins comme elle s'est jouée de ma foiblesse.

Madame L O U V I E R.

Ma fille ?

M. R A I M O N D.

Oui, Madame.

J U S T I N E, à *Rosalie*, en venant écouter.

Je m'en vais écouter ; cela me paroît long.

M. R A I M O N D.

J'ai aimé Mlle. Javotte dès que je l'ai vue. J'ai du bien ; mais j'ai voulu avoir son consentement avant de vous la demander. J'ai chargé Grand-Pierre de lui remettre une lettre de ma part. Il m'a rapporté une réponse favorable. Je lui en ai écrit encore beaucoup d'autres ; elle m'a toujours

mandé qu'elle me diroit quand il seroit tems de vous parler.

Mlle. J A V O T T E.

Ah ! maman , il n'y a pas un mot de vrai.

Madame L O U V I E R.

Ce que vous me dites là , Monsieur , m'étonne ; qu'elle réponde elle-même.

Mlle. J A V O T T E.

Non , non , maman , ne le croyez pas. C'est un procédé dont je suis incapable , M. de l'Aune.

Madame L O U V I E R.

Eh bien , Monsieur ?

M. R A I M O N D.

Madame , je n'ai rien avancé qui ne soit très-vrai ; en voilà la preuve. Lisez ces lettres. (*Il donne des lettres à Madame Louvier.*)

Mlle. J A V O T T E.

De moi , Monsieur ?

M. R A I M O N D.

Oui , Mademoiselle ; il n'est plus tems de dissimuler : vous savez comme je vous aime ; je vous donne tout mon bien , si . . ,

Madame L O U V I E R.

Mais , Monsieur , ce n'est pas là l'écriture de ma fille.

M.

M. RAIMOND.

Comment, Madame!

Madame LOUVIER.

Non, Monsieur; & je vous crois trop honnête homme, pour vouloir employer des moyens aussi grossiers pour avoir une fille malgré elle & ses parens.

Mlle. JAVOTTE.

Ah, je respire!

M. RAIMOND.

Je n'y comprends rien; mais Grand - Pierre peut vous certifier ce que j'avance.

DE L'AUNE.

Grand - Pierre, dis ce que tu fais tout-à-l'heure.

GRAND - PIERRE.

Mais, Monsieur....

Madame LOUVIER.

Il n'y a qu'à le mener chez le Commissaire.

GRAND - PIERRE, à genoux.

Eh bien, Monsieur, je vais tout avouer.

JUSTINE, effrayée.

Rosalie, viens vite ici.

Madame LOUVIER.

Parle donc.

G R A N D - P I E R R E .

Eh bien , Madame , tout ce qu'a dit Monsieur est très-vrai.

Mlle. J A V O T T E .

Quoi , ma fille ?

G R A N D - P I E R R E .

Non , Madame , les lettres ne font pas d'elle ; mais comme cela me valoit de l'argent , je les ai fait faire.

M. R A I M O N D .

Et par qui , coquin ?

G R A N D - P I E R R E .

Ah , Monsieur , par d'aimables demoiselles que cela divertissoit beaucoup , nos voisines d'ici à côté , & qui ne vous demanderont rien pour cela ; car vous les avez bien payées.

M. R A I M O N D .

Tais-toi . . . J'ai donc été la dupe de ma bonne foi !

J U S T I N E , à Rosalie , en s'en allant.

Allons-nous cacher jusqu'à ce qu'il soit parti.





SCENE XV.

Madame LOUVIER, Mlle. JAVOTTE;
M. RAIMOND, DE L'AUNE,
GRAND-PIERRE.

M. RAIMOND.

VOUS voyez, Madame, que je suis excusable. J'espère que vous me pardonneriez ceci ; je suis trop puni de ma sotte crédulité. Que Mademoiselle soit heureuse avec M. de l'Aune ; elle le mérite : j'en serai charmé. (*A Grand-Pierre.*) Pour toi, coquin, que je ne te revoie jamais, non plus que celles qui se sont ainsi impudemment moquées de moi. (*Il s'en va.*)



S C E N E X V I.

Madame LOUVIER, Mlle. JAVOTTE,
DE L'AUNE.

Madame L O U V I E R.

MA fille , si vous m'aviez dit que vous aimiez M. de l'Aune , votre bonheur feroit plus avancé : mais il n'y a rien de perdu ; & j'espere qu'avec les avantages que je vous ferai , son oncle ne s'y opposera pas.



LEBAVARD.

PROVERBE XXX.



P E R S O N N A G E S .

LA COMTESSE DE SOURVILLE.

LE COMMANDEUR DE GRISAC.

M. DE LA POTERNIERE, *Majör de Bouchain.*

DUBOIS, *valet-de-chambre de la Comtesse.*

La scene est chez la Comtesse.

LE BAVARD,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, DUBOIS.

LA COMTESSE, *tenant une brochure, son mouchoir, un petit sac, & s'asseyant auprès d'une petite table, sur une chaise longue, avec une boîte à parfiler.*

DUBOIS, vous êtes sûr que le Docteur viendra dans l'après-dînée ?

DUBOIS.

Oui, Madame; je lui ai parlé à lui-même.

LA COMTESSE.

C'est bon. Voilà tout... (*Dubois s'en va.*)

Dubois ! Dubois !

DUBOIS.

Madame ?

LA COMTESSE.

Qu'on laisse entrer le Commandeur; je lui ai promis de le voir.

D U B O I S.

Oui, Madame.

L A C O M T E S S E.

Dites un peu à ces Demoiselles de ne pas s'éloigner; j'aurai sûrement besoin d'elles.

D U B O I S.

Oui, Madame. (*Il s'en va.*)

L A C O M T E S S E, *soupirant & respirant d'un facon.*

Ah! cet éther-là ne vaut plus rien.

D U B O I S.

M. le Commandeur de Grifac.

L A C O M T E S S E.

Faites entrer.



S C E N E I I.

L A C O M T E S S E, L E C O M M A N D E U R.

L A C O M T E S S E.

C O M M A N D E U R, voulez-vous que je me leve ?

L E C O M M A N D E U R.

Vous vous moquez de moi, Madame la Comtesse.

D R A M A T I Q U E S . 281

L A C O M T E S S E .

Mettez-vous donc là. (*Le Commandeur s'assied.*) C'est que je suis d'un abattement. . . .

L E C O M M A N D E U R .

Quoi ! vous êtes toujours de même ?

L A C O M T E S S E .

Bon ! cent fois pis.

L E C O M M A N D E U R .

Vous ne voulez pas monter à cheval aussi.

L A C O M T E S S E .

Qu'est-ce que vous dites donc ? J'y ai monté six mois.

L E C O M M A N D E U R .

Eh bien ?

L A C O M T E S S E .

Eh bien, j'y ai gagné un bon rhume qui m'a duré tout l'hiver.

L E C O M M A N D E U R .

Cela est singulier. . . . Je n'ai pas été enrhumé, moi ; & si vous saviez que je ne reste pas en place.

L A C O M T E S S E .

Oh ! mais vous avez un corps de fer, vous.

L E C O M M A N D E U R .

Ah, pas tant, pas tant ; c'étoit bon autrefois.

Madame la Comtesse, si j'étois comme vous, je prendrois des eaux; car tout cela, vous entendez bien. . . .

L A C O M T E S S E.

J'en prends.

L E C O M M A N D E U R.

D'où cela vient-il? Je ne suis pas médecin, moi, pour vous le dire; mais je prendrois des eaux, n'importe desquelles, parce que cela demande un régime.

L A C O M T E S S E.

Je vous dis que j'en prends.!

L E C O M M A N D E U R.

Oh, cela est différent! C'est que vous autres femmes, vous avez quelquefois des répugnances.

L A C O M T E S S E.

Je n'ai point de répugnances; mais cela m'affoiblit. . . .

L E C O M M A N D E U R.

Je vous le disois bien.

L A C O M T E S S E.

Ne parlez pas si haut.

L E C O M M A N D E U R.

Ah! je vous demande pardon.

;

L A C O M T E S S E.

C'est que ma tête est devenue si foible depuis quelque tems....

L E C O M M A N D E U R.

Je ne favois pas cela.

L A C O M T E S S E.

C'est bien honnête à vous de vous être souvenu de moi.

L E C O M M A N D E U R.

Je m'en souviens toujours. Dans ce moment-ci, je viens vous demander de me rendre un grand service ; mais un service essentiel.

L A C O M T E S S E.

Je ne demande pas mieux.

L E C O M M A N D E U R.

C'est pour M. de la Poterniere.

L A C O M T E S S E.

Qu'est-ce que c'est que M. de la Poterniere ?

L E C O M M A N D E U R.

C'est un Officier qui a été dans mon régiment, & qui est Major de Bouchain ; c'est un brave homme, qui a une femme & quatre enfans.

L A C O M T E S S E.

Qu'est-ce qu'il veut, puisqu'il est placé ?

L E C O M M A N D E U R.

Oui, placé! Vous ne savez pas que Bouchain est grand comme la main. Il désireroit d'avoir la survivance du Lieutenant-de-roi de Cambray, qui est fort vieux : cela le mettroit à portée d'élever sa famille ; & c'est réellement une souche d'honnêtes gens.

L A C O M T E S S E.

Je la demanderai pour lui.

L E C O M M A N D E U R.

Vous me ferez le plus grand plaisir. Ce malheureux-là est couvert de blessures ; mais malgré cela , c'est un homme ardent , vif , & bien en état de faire le service dans une place.

L A C O M T E S S E.

Je n'entends rien à tout cela ; vous me donnerez un mémoire.

L E C O M M A N D E U R.

Il vous en donnera un lui-même ; je vous demande la permission de vous le présenter.

L A C O M T E S S E.

Non , je ne veux pas le voir ; cela n'est pas nécessaire.

L E C O M M A N D E U R.

Poutquoi ?

L A C O M T E S S E.

C'est qu'il viendra me tourmenter....

L E C O M M A N D E U R.

Je vous réponds que non.

L A C O M T E S S E.

Dans l'état où je suis, cela ne se peut pas ;
d'ailleurs , pourvu que je fasse son affaire , c'est
tout ce qu'il faut.

L E C O M M A N D E U R.

C'est vrai ; mais....

L A C O M T E S S E.

Je ne faurois que lui dire ; cela me seroit
insupportable : tout ce qui me contrarie me fait
un mal affreux.

L E C O M M A N D E U R.

Vous ne serez pas embarrassée de lui parler ;
il vous parlera tant que vous voudrez.

L A C O M T E S S E.

Si c'est un bavard , ce sera un supplice pour
moi.

L E C O M M A N D E U R.

Ne craignez rien.

L A C O M T E S S E.

Mais quelle fantaisie de vouloir qu'il me voie !

LE COMMANDEUR.

C'est que cela lui fera plaisir : les gens de province croient qu'il faut qu'ils expliquent eux-mêmes leurs affaires.

LA COMTESSE.

Voilà justement ce que je crains ; le mémoire suffit.

LE COMMANDEUR.

Je vous le demande en grace.

LA COMTESSE.

Eh bien, vous me l'amenez un de ces jours.

LE COMMANDEUR.

Il est ici.

LA COMTESSE.

Commandeur, vous êtes bien pressant.

LE COMMANDEUR.

Voyez-le; vous en ferez débarrassée.

LA COMTESSE.

Et puis il viendra tous les jours.

LE COMMANDEUR.

Je vous réponds que non.

LA COMTESSE.

S'il me parle de son affaire, il ne finira pas ;
& rien de si fatigant.

LE COMMANDEUR.

Il ne vous dira qu'un mot.

LA COMTESSE.

Vous le voulez ? ... Si je lui trouve la moindre disposition à me tourmenter , je ne me mêle plus de lui.

LE COMMANDEUR.

J'y consens.

LA COMTESSE.

A cette condition , faites - le entrer. Je vais passer un moment là-dedans , & je reviens tout de suite (*Elle entre dans une garde - robe , & le Commandeur fait entrer M. de la Poterniere.*)

SCENE III.

M. DE LA POTERNIERE , LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

M. de la Poterniere !

M. DE LA POTERNIERE , *avec une
jambe de bois , entrant.*

Me voilà , me voilà. Où est-elle donc Madame la Comtesse ?

LE COMMANDEUR.

Elle va revenir.

M. DE LA POTERNIERE.

Je ferai bien aisé de voir si elle me reconnoîtra ; il y a bien trente ans que je l'ai vue pour la première fois.

LE COMMANDEUR.

Elle n'a pas trente ans.

M. DE LA POTERNIERE.

Elle doit les avoir , au moins , parce que c'est dans le tems où je suis entré au régiment , & qu'on me fit gratte-paille.

LE COMMANDEUR.

N'allez pas lui parler de ces trente ans-là.

M. DE LA POTERNIERE.

Comme vous voudrez ; j'ai assez d'autres choses à lui dire. Si vous saviez comme j'ai été amoureux de sa mere !

LE COMMANDEUR.

Lui direz-vous cela ?

M. DE LA POTERNIERE.

Si vous ne voulez pas. . . Eh , tenez , c'est son oncle l'abbé. . . .

LE COMMANDEUR.

Mais , écoutez-moi.

M.

M. DE LA POTERNIERE.

Ah, cela est trop juste ! Vous voulez bien vous mêler de ce qui me regarde : il seroit ingrat à moi de me taire, & de ne pas vous en marquer ma reconnoissance ; mais. . .

LE C O M M A N D E U R.

Mais laissez-moi vous instruire à quelle femme vous avez affaire.

M. DE LA POTERNIERE.

Mais, M. le Commandeur, j'ai l'honneur de vous dire que je la connois ; je l'ai vu naître.

LE C O M M A N D E U R.

Mais savez-vous quel est son caractère ?

M. DE LA POTERNIERE.

Je m'en doute ; sa mere étoit une femme vigoureuse.

LE C O M M A N D E U R.

Eh bien, celle-ci est de la plus mauvaise fanté du monde.

M. DE LA POTERNIERE.

Justement, elle tient de son pere ; ce n'étoit qu'un souffle. Je me souviens qu'un jour. . . C'étoit à l'armée, non, en garnison. . .

L E C O M M A N D E U R.

Allez-vous être comme cela vis-à-vis de la Comtesse ?

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Non, non, non.

L E C O M M A N D E U R.

Je vous dis que la moindre chose lui fait mal à la tête.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Il y a des femmes comme cela, qui...

L E C O M M A N D E U R.

Et qu'elle ne peut pas souffrir d'entendre parler.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Je l'écouterai, je l'écouterai.

L E C O M M A N D E U R.

Vous lui donnerez votre mémoire, & voilà tout.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Je ne lui parlerai pas d'autre chose.

L E C O M M A N D E U R.

Pas même de cela.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Mais il faut bien que je lui explique...

D R A M A T I Q U E S. 291

L E C O M M A N D E U R.

J'ai tout dit : ainsi promettez - moi de vous taire ; c'est le seul moyen de réussir.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Cependant. . . .

L E C O M M A N D E U R.

C'est une femme d'esprit , qui entend à demi mot.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Oui ; mais il faut bien. . . .

L E C O M M A N D E U R.

Si vous ne voulez pas vous laisser conduire ; je ne me mêle pas de votre affaire.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

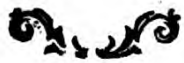
J'en passerai par où vous voudrez.

L E C O M M A N D E U R.

La voici , ne parlez pas.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Laissez-moi faire.



 S C E N E I V. (1)

LA COMTESSE, LE COMMANDEUR,
M. DE LA POTERNIERE.

L E C O M M A N D E U R.

MADAME la Comtesse, voilà M. de la Poterniere, dont je vous ai parlé, que j'ai l'honneur de vous présenter.

M. DE LA POTERNIERE.

Oui, Madame, c'est moi qui....

L E C O M M A N D E U R.

Paix donc.

L A C O M T E S S E.

M. le Commandeur, Monsieur, m'a dit de quoi il s'agissoit; si vous voulez me donner votre mémoire, je l'enverrai à quelqu'un qui obtiendra sûrement ce que vous demandez.

M. DE LA POTERNIERE.

Le voilà, Madame.

L A C O M T E S S E, *prenant le mémoire.*

C'est bon.

M. DE LA POTERNIERE.

Pour vous éviter la peine de le lire, je vais,

(1) Pendant cette scene, le Commandeur n'est occupé que d'empêcher M. de la Poterniere de parler.

si vous me le permettez, avoir l'honneur de vous dire en deux mots....

L A C O M T E S S E.

Je fais tout, Monsieur.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Madame, j'aurai fait dans l'instant. Il y a trente ans que je sers; j'ai fait toute la guerre de Flandre. Eh, tenez, pendant le siege de Namur, je me souviens que nous avons berné Monsieur votre pere; je tenois un coin de la couverture. C'est moi-même qui l'ai été chercher. Il ne me l'a jamais pardonné. Il eut l'épaule démise en tombant, parce que je lâchai mon coin, sans le faire exprès pourtant....

L E C O M M A N D E U R.

Taisez-vous donc.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Oui, j'ai eu tort, j'en conviens. Pour en revenir au siege de Namur, j'y fus blessé à cette main-ci d'un éclat de bombe; mais je ne parle pas de cela dans mon mémoire. Une autre chose bien plus essentielle, & que je n'ai pas oubliée, c'est que j'ai épousé une femme qui est fille d'un Major qui a été tué à Lepstat; c'est une occasion de grace, car il n'y avoit point de veuve

à récompenser ; sa mere étoit morte plus d'un an avant. Je suis fâché qu'elle ne soit pas venue avec moi : Madame la Comtesse auroit été bien aise de la voir. . . .

L A C O M T E S S E .

Monfieur, je ne vois personne ordinairement.

M. DE LA POTERNIERE.

C'est une femme vraiment militaire ; ses enfans font élevés. . . . Il faut que je vous conte cela ; cela ne fera pas long.

L A C O M T E S S E .

Monfieur, je n'ai pas le tems ; & je vous prie. . .

M. DE LA POTERNIERE.

L'ainé, qui a déjà cinq ans, non, six ans, oui, je disois bien, c'est cinq ans, fait déjà mieux l'exercice, que les miliciens que nous avons à Bouchain. Si vous le voyiez, c'est. . .

L E C O M M A N D E U R .

Morbleu, taifez-vous donc.

M. DE LA POTERNIERE.

C'est pour faire voir comme l'éducation militaire est préférable à tout. Moi, par exemple, qui dormois souvent à l'air chez mon pere, non pas comme M. de Turenne sur un canon, mais dans la basse - cour sur une botte de paille, ou

fur un sac de grain ; eh bien , je n'ai jamais été malade. Il y a de l'habitude à tout , parce que. . .

LA COMTESSE, au Commandeur.

Monfieur , eft-ce là ce que vous m'aviez dit ?

M. DE LA POTERNIERE.

Non , Madame , M. le Commandeur ne peut pas vous avoir dit cela , parce que je ne lui en ai jamais parlé ; il n'aime pas que l'on caufe. . .

LE COMMANDEUR.

Puisque vous le favez. . .

M. DE LA POTERNIERE.

Oh ! je le fais très-bien ; mais comme il faut que Madame connoiffe celui pour qui elle veut bien s'intéreffier , je crois que je ne fais pas mal. . . Et tenez , autrefois eft-ce que je difois rien ? Auffi par timidité , parce que l'on n'aime pas à fe vanter , j'ai eu la croix de S. Louis deux ans plus tard que je ne devois l'avoir ; M. le Commandeur le fait bien.

LE COMMANDEUR.

C'est pour avoir trop parlé au contraire. (*Bas.*)
Comme vous faites à préfent.

M. DE LA POTERNIERE.

C'est que les mémoires , on ne les lit pas ; & quand quelqu'un veut bien parler pour vous , il

faut du moins qu'il sache ce qu'il a à dire. J'avois manqué ma compagnie comme cela. Je croyois qu'elle m'alloit de droit ; j'attendois tranquillement , c'est-à-dire , j'allois tous les jours , parce qu'il faut bien . . . J'ai dit ma compagnie , je crois ; c'est ma majorité , celle que j'ai à présent. Enfin . . .

L E C O M M A N D E U R .

En voilà assez.

M. D E L A P O T E R N I E R E .

Je ne dis plus rien. On l'avoit accordée à celui qui avoit enlevé un magasin en - avant de Göttingen ; & c'étoit moi. Eh bien , je me taisois ; si je n'avois pas parlé pourtant , je ne l'aurois pas eue : voilà pourquoi j'ai l'honneur de vous le dire.

L A C O M T E S S E .

C'est très-bien fait d'être modeste , Monsieur.

M. D E L A P O T E R N I E R E .

C'est que dans les bureaux , tout le monde fait cela , parce que j'ai eu une gratification de cent écus dans le tems.

L E C O M M A N D E U R .

Eh mais ! taisez-vous donc.

M. D E L A P O T E R N I E R E .

Je ne veux dire qu'un mot.

L A C O M T E S S E.

Monsieur, je ne me porte pas bien, &c. . . .

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Oui, Madame, je fais que vous avez des maux de tête. J'ai passé par-là : c'est un mal cruel ; mais il y a un remède sûr, que j'ai éprouvé moi-même, après une contusion que j'eus au siège de Maëtricht. J'étois assis comme qui diroit là ; il y avoit des pierriers qui nous fouailloient. . . .

L E C O M M A N D E U R.

Madame n'a que faire de cela.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Madame ne fait peut-être pas ce que c'est que des pierriers ; je m'en vais lui expliquer. . . .

L A C O M T E S S E.

Je vous suis bien obligée ; mais mon mal redouble.

L E C O M M A N D E U R.

Allons-nous-en.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Tout-à-l'heure. Madame verra dans mon mémoire, que c'est à Cassel que j'eus la jambe emportée ; les pierriers me font souvenir de cela. C'étoit pourtant un bon boulet de canon ; &c, parbleu, je suis un grand nigaud ; je l'ai ce boulet ;

j'ai oublié de l'apporter ; je l'aurois fait voir à Madame. Mais je reviendrai pour avoir l'honneur de lui faire ma cour , & la première fois....

L A C O M T E S S E .

Vous ne me trouverez pas , Monsieur , parce que je vais....

M. D E L A P O T E R N I E R E .

Si c'est à Versailles , je demande à Madame la Comtesse la permission de l'y suivre.

L A C O M T E S S E .

Non , Monsieur , ce n'est pas là.

M. D E L A P O T E R N I E R E .

Oh ! mais par-tout où vous voudrez , Madame , je serai charmé de vous faire ma cour ; parce que moi , il n'y a qu'à me commander , je vais & je viens avec ma jambe , tout comme si...

L E C O M M A N D E U R .

Vous êtes insupportable.

L A C O M T E S S E .

Je suis excédée , je n'en puis plus.

M. D E L A P O T E R N I E R E .

Si Madame faisoit bien , elle se coucheroit ; le lit repose & délasse ; & puis nous lui tiendrions compagnie , nous causerions avec elle ; cela distrait la douleur. Pendant toutes mes blef-

fures , je faisois venir le conteur du régiment , quand je ne pouvois pas dormir ; c'est une chose qui réuffit très-bien , parce que quand on est occupé d'un côté , il arrive que de l'autre on oublie. . . .

L E C O M M A N D E U R.

Monfieur , finiffez donc. (*La Comteffe se leve.*)

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Madame la Comteffe a-t-elle besoin de quelque chose ? Je m'en vais sonner.

L A C O M T E S S E.

Commandeur , vous savez ce que je vous ai dit ; c'est une affaire finie. (*Elle s'en va.*)

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Madame , je viendrai vous remercier.



S C E N E V.

M. D E L A P O T E R N I E R E , L E C O M M A N D E U R.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

EH bien , vous voyez que j'ai bien fait de parler moi-même.

L E C O M M A N D E U R.

Vous avez bien réuffi !

M. DE LA POTERNIERE.

Sûrement, puisqu'elle vous a dit que c'étoit une affaire finie.

LE COMMANDEUR.

Oui ; elle est si bien finie , qu'elle ne se mêlera point du tout de ce qui vous regarde.

M. DE LA POTERNIERE.

Comment ? Pourquoi cela ? Qu'est-ce que j'ai donc fait ?

LE COMMANDEUR.

Vous avez parlé sans cesse , malgré tout ce que vous m'aviez promis , & malgré tout ce que j'ai pu dire & faire pour vous arrêter.

M. DE LA POTERNIERE.

A peine ai-je pu trouver le moment de dire un mot.

LE COMMANDEUR.

Enfin , vous lui avez paru un homme insupportable , un bavard éternel , un importun , tout ce qu'elle craignoit

M. DE LA POTERNIERE.

Mais voilà ce qu'on ne m'a jamais reproché , par exemple ; car M. l'Intendant , quand j'arrive à Valenciennes.....

L E C O M M A N D E U R.

Laissez-moi donc achever. Elle ne vouloit pas vous voir à cause de tout cela : j'ai cru vous faire plaisir de l'engager à vous recevoir ; & elle ne l'a fait qu'à condition qu'elle ne s'emploieroit pas pour vous, si vous étiez un homme tourmentant.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Mais c'est inconcevable !

L E C O M M A N D E U R.

Voilà pourquoi, en s'en allant, elle m'a rappelé ce qu'elle m'avoit dit, & que c'étoit une affaire finie. Voilà comme elle est faite votre affaire.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Mais ce n'est pas ma faute ; si vous m'aviez dit. . .

L E C O M M A N D E U R.

Non, il vous est impossible de vous taire. Je vous souhaite bien le bonjour ; mais ne comptez plus sur moi. Adieu.

M. D E L A P O T E R N I E R E.

Un moment donc. (*Il s'en va.*) Je ne connois personne à Paris ; voilà un beau voyage que j'ai fait là ! Je ne comprends pas comment on fait

302 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

ses affaires sans en parler. Ces gens-là ne m'ont pas l'air de vous entendre , si on ne leur répète pas cent fois. . . . Ils seront bien étonnés à Bouchain , quand ils sauront tout cela , eux à qui j'ai dit. . . . (*Il s'en va en parlant.*)



LE CHIEN

DE LA FOIRE.

PROVERBE XXXI.



P E R S O N N A G E S.

Madame DE GRAND - COUR.

Madame DE FERMANT.

LE CHEVALIER.

L'ABBÉ.

LE PRÉSIDENT.

LE MAITRE *du chien.*

CADET, *garçon de spectacle.*

LE CHIEN, *qu'il faut prendre grand & bête.*

*La scene est à la Foire, dans la loge où l'on
fait voir le chien sans-pareil.*

LE



LE CHIEN
DE LA FOIRE,
PROVERBE.



Madame DE GRAND-COUR, Madame
DE FERMANT, LE PRÉSIDENT, LE
CHEVALIER, L'ABBÉ, LE MAITRE,
CADET.

Madame DE GRAND-COUR, *paroiſſant*
à la porte.

PAR où faut-il aller?

C A D E T.

C'est par-ici, mes princesses.

Madame DE FERMANT.

Quoi! il faut entrer là?

L E M A I T R E.

Oui, oui, pour voir le Chien ſans-pareil, qui
va vous donner toutes ſortes de divertiffemens.

Madame DE GRAND-COUR.

L'Abbé, ceci ſent bien mauvais.

Tome II.

V

L' A B B É.

A faire mal au cœur. Avez-vous un flacon ?

Madame D E G R A N D - C O U R.

Vous savez bien que vous avez pris le mien tantôt.

L' A B B É.

Ah ! c'est vrai.

C A D E T.

Si vous voulez vous affeoir là , ma princesse....

Madame D E F E R M A N T.

On ne voit pas clair ici.

C A D E T.

On va allumer dans le moment , Monseigneur.

Madame D E G R A N D - C O U R.

L'Abbé , mettez-vous donc auprès de moi.

Madame D E F E R M A N T.

Madame , êtes-vous bien ?

Madame D E G R A N D - C O U R.

Comme cela.

Madame D E F E R M A N T.

Chevalier , où allez-vous ?

L E C H E V A L I E R.

C'est que je veux demander. . . . Est-ce un chien de chasse , que votre chien qui fait des tours ?

L E M A I T R E.

Non, mon général ; c'est un chien, comme qui diroit un chien que j'ai élevé à faire ces tours-là, en m'amusant comme cela quand je n'avois rien à faire.

M a d a m e D E F E R M A N T.

Je crois que cela sera pitoyable. Président, qu'en pensez-vous ?

L E P R E S I D E N T.

Nous verrons. Monsieur, commencerez-vous bientôt ?

L E M A I T R E.

Oui, Monseigneur. Allons, Cadet, allume le lustre.

C A D E T.

Je le tiens.

L E M A I T R E.

Fais donc venir le violon.

C A D E T.

Il est allé boire un coup ; il va revenir.

L ' A B B É.

Ah ! faites-nous grace de la musique.

L E M A I T R E.

Comme il plaira à votre Grandeur.

M a d a m e D E G R A N D - C O U R.

L'Abbé, on ne vous traite pas mal.

C A D E T.

Si son Eminence vouloit bien ranger ses pieds ?

Madame D E F E R M A N T.

Son Eminence ! L'Abbé , vous voilà cardinal.

L' A B B É.

Ces gens - là vont grand train. Qu'est - ce que
t u veux faire ?

C A D E T.

C'est pour étendre le tapis , pour ranger tout
ce qu'il faut.

Madame D E G R A N D - C O U R.

Président , dites - moi un peu ; qui est - ce qui
donnoit la main à madame Durteuil , à la porte
des danseurs de corde ?

L E P R E S I D E N T.

C'est le baron de Morberg.

Madame D E G R A N D - C O U R.

Quoi ! est - ce qu'elle l'a toujours ?

L E P R E S I D E N T.

Oui ; on dit qu'ils se sont raccommodés. C'est
un homme vigoureux.

Madame D E G R A N D - C O U R.

Fi donc ! ne dites pas de ces choses - là.

L E C H E V A L I E R.

A la foire , vous verrez qu'il faut être bien
scrupuleux.

Madame D E G R A N D - C O U R.

A la foire, comme ailleurs. Monsieur, quand commencerez - vous ?

L E M A I T R E.

Dans le moment, Madame, vous n'attendrez pas long-tems à présent.

L E C H E V A L I E R.

Il ne faut pas tant de cérémonie.

L E M A I T R E.

Non, mon général ; mais c'est que le chien mange, parce qu'il a travaillé beaucoup aujourd'hui.

L E P R E S I D E N T.

Je crois que, pour ce qu'il a à manger, cela doit être bientôt fait.

L E M A I T R E.

Monseigneur, il faut qu'il soit bien nourri ; sans quoi il ne travailleroit pas. Cadet !

C A D E T, *derriere une tapisserie.*

J'y suis.

L E M A I T R E.

Le chien a-t-il mangé ?

C A D E T.

Oui, voilà qu'il a fini.

L E M A I T R E.

Eh bien, amene-le donc.

C A D E T.

Il boit.

L E M A I T R E.

Allons, dépêche-toi.

C A D E T, *amenant le chien.*

Briscombille, allons, allons, mon ami.

L' A B B É.

Ah ! le voilà.

Madame D E G R A N D - C O U R.

Il n'est pas trop beau.

Madame D E F E R M A N T.

Il a l'air bien triste, la pauvre bête !

L E M A I T R E.

Messieurs, Mesdames, vous allez voir tout ce que fait faire cet animal-là. Je vais avoir l'honneur de ranger à terre un jeu de cartes qui ne font aucunement préparées de quelque manière que ce soit. . . Mets donc Briscombille dans le milieu du tapis.

C A D E T.

Briscombille, allons, reste là. Il va se coucher.

Eh, allons donc.

L E M A I T R E.

Laisse-le tranquille. Vous allez voir, Messieurs,

Mesdames , qu'il n'y a pas un animal pareil à celui-là. (*Il range les cartes en rond à terre autour du chien.*) A présent, s'il y a quelqu'une de ces Dames , ou quelque'un de ces Messieurs , qui veulent bien avoir la bonté de penser une carte , cet animal l'apportera sur le moment. Madame veut-elle bien penser une carte ?

MADAME DE GRAND-COUR.

J'en ai pensé une.

LE MAITRE.

Et Madame ?

MADAME DE FERMANT.

Et moi aussi.

LE MAITRE.

Ces Messieurs veulent-ils ?

LE CHEVALIER.

Non, non , une c'est comme cent.

LE MAITRE.

Allons , à présent , Briscambille , songe bien à ce que tu vas faire. Apporte - moi la carte que Madame a pensée. (*Le chien apporte une carte.*) Madame , n'est-ce pas cette carte-là ?

MADAME DE GRAND-COUR.

Non , c'est la dame de trefle.

LE MAITRE.

Il n'a pourtant jamais manqué. Allons, Briscambille, prends garde à toi. Apporte-moi la carte que l'autre Dame a pensée. (*Le chien tourne ou ne tourne pas, & apporte une carte.*) Madame, voilà votre carte.

Madame DE FERMANT.

Non, Monsieur; c'est l'as de pique.

LE MAITRE.

Je suis fort étonné, pourtant, car il n'a jamais manqué. Je vais le faire recommencer.

LE PRESIDENT.

Faites-lui plutôt faire autre chose.

LE MAITRE.

Comme Monseigneur il voudra. Tiens, Cadet, ôte toutes les cartes.

Madame DE GRAND-COUR.

Qu'est-ce qu'il va faire à présent?

LE MAITRE.

Présentement, vous allez voir les nombres; il n'a jamais manqué celui-là.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que c'est que les nombres?

L E M A I T R E.

Les nombres, mon général, c'est de deviner combien il y a de personnes dans la chambre, par exemple; c'est un tour de raisonnement, qui est fort joli pour un animal. Je vais ranger les nombres qui sont autour de lui. (*Il les range.*) Les voilà. Voyez à présent, Messieurs & Dames, ce que vous voulez lui demander?

M a d a m e D E G R A N D - C O U R.

Eh bien, ce que nous sommes de personnes ici?

L E M A I T R E.

Oui, ma princesse. Allons, Briscambille, prends bien garde à toi. Si tu veux avoir à souper, il faut que tu me dises combien il y a de personnes ici. Allons, marche, apporte. (*Le chien apporte un trois.*)

M a d a m e D E G R A N D - C O U R.

Un trois! & nous sommes sept.

C A D E T.

Non, non, Madame; il va faire dans l'instant.

L E M A I T R E.

Je te demande, Briscambille, combien nous

hommes de monde dans cette chambre ? (*Le chien apporte un cinq.*)

L E P R E S I D E N T.

Vous voyez bien qu'il ne fait ce qu'il fait.

L E M A I T R E.

Il est vrai ; je ne comprends pas moi-même...

L E C H E V A L I E R.

C'est une bête fort habile !

L ' A B B É.

Plus que vous ne pensez : voyez les deux cartes ; cinq & trois font huit ; il se compte aussi.

L E M A I T R E.

Oui, oui, justement ; son Eminence il a raison ; c'est qu'il fait quelquefois en deux fois.

L E P R E S I D E N T.

Je crois que l'Abbé est de moitié avec le chien.

L E C H E V A L I E R.

Oui, oui, je le crois aussi.

Madame DE GRAND-COUR, *qui causoit avec Madame de Fermant.*

Eh bien, a-t-il bien deviné ?

L E P R E S I D E N T.

Non, vraiment, & je vous réponds qu'il ne devinera rien.

LE MAITRE.

Je demande pardon à Monseigneur.

MADAME DE FERMANT.

Eh bien, allons-nous-en. Voulez-vous, Madame ?

MADAME DE GRAND-COUR.

Je ne demande pas mieux (*Se levant.*)

LE MAITRE.

Ah, mes princesses ! encore ce tour-ci qu'il fait fort bien.

MADAME DE FERMANT.

Oui, comme les autres.

L'ABBÉ.

Il faut le voir, Mesdames ; asseyez-vous donc.

MADAME DE GRAND-COUR,

L'Abbé y prend goût.

MADAME DE FERMANT.

C'est ennuyeux à mourir.

L'ABBÉ.

Cela fera bientôt fait ; n'est-ce pas, Monsieur ?

LE MAITRE.

Oui, mon révérend pere.

MADAME DE GRAND-COUR.

Ah, l'Abbé, mon révérend pere ! Je l'aime tout-à-fait ! (*Elle rit.*)

L' A B B É.

Allons , Mesdames , ne faites donc pas de bruit.

Madame DE GRAND-COUR.

Oui , oui , mon révérend Pere. (*Elle rit.*)

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce qu'il va faire votre chien , M. le Maître ?

LE MAÎTRE

C'est pour les couleurs à présent. (*Il les range.*)
 Vous allez voir présentement qu'il va deviner la couleur qu'on voudra. Par où voulez-vous qu'il commence ?

LE PRÉSIDENT.

Ah ! par où vous voudrez vous-même.

LE MAÎTRE.

Allons , je vais dire la robe de la princesse. Briscambille , regarde bien. (*Le chien ne regarde pas.*) Il faut deviner cette couleur. Briscambille , allons , apporte donc. (*Le chien apporte du noir.*)

Madame DE FERMANT.

Fort bien , fort bien ; il prend la couleur de rose pour du noir.

LE MAÎTRE , *menaçant le chien.*

Ah ! le vilain. Allons , recommence.

D R A M A T I Q U E S. 317

Madame DE GRAND-COUR, *s'en allant.*

Non, non, en voilà assez.

LE PRESIDENT, *ironiquement.*

Il est fort habile, votre chien.

LE MAITRE.

Monseigneur, une autre fois il fera encore mieux.

Madame DE GRAND-COUR.

Ah! l'Abbé, mon manteau, je vous prie.

L'ABBÉ.

Où l'avez-vous laissé?

Madame DE GRAND-COUR.

Quelque part là sur la chaise où j'étois assise.

L'ABBÉ.

Oui, le voilà.

Madame DE GRAND-COUR.

En vous remerciant, l'Abbé.

LE MAITRE.

Mes princesses, vous nous ferez l'honneur de revenir nous voir.

LE PRESIDENT.

Sûrement : ces dames n'y manqueront pas.

LE MAITRE.

Nous vous prions de nous envoyer vos amis, vos connoissances.

318 PROVERBES DRAMATIQUES.

LE P R E S I D E N T.

Oui, c'est un bon tour à leur faire.

LE M A I T R E.

Je suis bien aise que Monseigneur il soit content.



LE VEUF.

PROVERBE XXXII.



P E R S O N N A G E S .

M. D'ORBEL.

M. D'ERVIERE.

M. DE GRAND - PRÉ , *veuf.*

La scene est chez M. d'Erviere.

LE

LE VEUF,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. D'ERVIERE, M. D'ORBEL.

M. D'ERVIERE *entre tristement, un billet à la main. Il s'assied & soupire.*

AH

M. D'ORBEL.

Pourquoi ne m'as-tu pas attendu? Je t'aurois ramené.

M. D'ERVIERE.

Je croyois que tu restois encore, ou que tu irois au bal de l'opéra avec ces dames.

M. D'ORBEL.

Qu'est-ce que c'est donc que cette tristesse-là? T'est-il arrivé quelque malheur?

M. D'ERVIERE.

Non, pas à moi; mais c'est à ce pauvre Grand-Pré.

M. D'ORBEL.

Comment ?

M. D'ERVIERE.

Tu fais bien qu'il a perdu sa femme ?

M. D'ORBEL.

Oui.

M. D'ERVIERE.

Il est inconsolable.

M. D'ORBEL.

Inconsolable ! Qui ? Grand-Pré ?

M. D'ERVIERE.

Oui, Grand-Pré.

M. D'ORBEL.

Tu te moques de moi ; nous avons dîné ensemble, & nous avons ri comme des foux.

M. D'ERVIERE.

Oui, ri ! Il est comme cela devant le monde ; mais dans le particulier. . . .

M. D'ORBEL.

Dans le particulier il fera de même.

M. D'ERVIERE.

Vous autres agréables, vous ne croyez pas qu'on puisse regretter une femme sincèrement.

M. D'ORBEL.

Si. Quand on en étoit aimé, il est douloureux

de la perdre ; mais on ne pleure pas toujours ,
& il y a plus de quinze jours que Madame de
Grand - Pré est morte.

M. D' E R V I E R E .

C'est donc bien long quinze jours ?

M. D' O R B E L .

Oui , pour de la douleur.

M. D' E R V I E R E .

Eh bien , ce pauvre Grand-Pré pleurera long-
tems , lui.

M. D' O R B E L

Tu la pleureras peut-être plus long-tems , toi.

M. D' E R V I E R E .

Moi , je l'aimois beaucoup.

M. D' O R B E L , *en souriant.*

Je le fais bien ; voilà pourquoi tu as la com-
plaisance de la pleurer avec lui ; mais il faut que
tout cela finisse.

M. D' E R V I E R E .

Tu ne crois donc pas qu'il la regrette sincé-
rement ?

M. D' O R B E L .

Je ne fais pas ce que je crois là-dessus.

M. D' E R V I E R E .

Tiens , lis le billet qu'il m'écrit.

M. D'ORBEL, *lisant.*

Ah ! il va venir ici ?

M. D'ERVIERE.

Oui , je l'attends.

M. D'ORBEL.

Eh bien , veux - tu parier que je le fais rire ?

M. D'ERVIERE.

Je ne crois pas celui-là.

M. D'ORBEL.

Tu le verras ; je veux t'en donner le plaisir.

M. D'ERVIERE.

Paix donc , j'entends quelqu'un.

M. D'ORBEL.

C'est peut-être lui. Justement ; tu vas voir.



S C E N E I I.

M. D'ERVIERE , M. D'ORBEL , M. DE
GRAND-PRÉ, *en habit noir & en pleureuses ,
avec un mouchoir.*

M. DE GRAND-PRÉ *s'arrête en entrant ,
& tient son mouchoir sur ses yeux.*

AH , mon ami !

M. D'ORBEL.

Mon cher Grand-Pré , votre douleur est juste ,
& je viens aussi pleurer avec vous.

M. DE GRAND-PRÉ, *se jetant dans un fauteuil.*

Mes amis, j'ai tout perdu !

M. D'ORBEL.

Il est vrai qu'il n'y a pas une autre femme comme celle-là.

M. DE GRAND-PRÉ.

D'Erviere le fait bien ; il la connoissoit comme moi ; il passoit sa vie avec elle. Mon ami, nous ne la verrons plus. (*Il pleure.*)

M. D'ERVIERE.

Que de graces ! Que d'esprit ! Que de gaieté !

M. D'ORBEL.

Et elle étoit vraie sa gaieté ; elle rioit de l'ame ; ce n'étoit pas une grimace ; ce n'étoit pas parce que le rire lui séyoit bien.

M. DE GRAND-PRÉ.

Oh ! elle n'y pensoit seulement pas.

M. D'ORBEL.

Je me souviendrai toute ma vie de l'histoire de cet abbé.

M. DE GRAND-PRÉ.

A Vincennes ?

M. D'ORBEL, *riant.*

Oui.

M. D E G R A N D - P R É.

D'Erviere y étoit ; il doit s'en souvenir.

M. D ' E R V I E R E.

Si je m'en souviens ! Je ne l'oublierai jamais.

M. D ' O R B E L.

Quand je pense encore comme l'abbé donna dans le panneau. Ah ! ah ! ah ! comme il croyoit...

Ah ! ah ! ah ! Je n'ai jamais rien vu de si plaifant.

Ah ! ah ! ah !

M. D E G R A N D - P R É.

Comme elle l'avoit amené par degrés à croire que....

M. D ' O R B E L.

A croire. Ah ! ah ! ah !

M. D ' E R V I E R E.

Oui , à croire ; c'est vrai cela. Ah ! ah ! ah !

ENSEMBLE, *tous trois riant à l'excès.*

Ah ! ah ! ah ! &c.

M. D ' O R B E L.

Ah ! je n'en puis plus.

M. D E G R A N D - P R É, *finissant de rire.*

Ah ! ah ! ah !

M. D ' O R B E L.

Mon ami , tu as fait là une perte irréparable.

M. DE GRAND-PRÉ, pleurant.

Ah, je le fais bien ! (*Retombant dans son fauteuil.*)

M. D'ORBEL.

Tu ne dois jamais t'en consoler.

M. DE GRAND-PRÉ.

Moi, moi, m'en consoler ! Je me regarderois comme un lâche, si j'en avois la pensée ; d'Erviere le fait bien. Oui, mon cher d'Erviere, je veux que nous la pleurons toujours ensemble ; il n'y a plus d'autre douceur pour moi. Me le promets-tu ? (*Il pleure.*)

M. D'ERVIERE.

Ah, si je te le promets ! Affurément.

M. DE GRAND-PRÉ.

Je ne te quitterai plus.

M. D'ERVIERE.

Ah, tant que tu voudras !

M. D'ORBEL.

Tout ce que je me rappelle d'elle augmente mes regrets. Que de talens !

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah, qui en pourroit avoir davantage ! (*Pleurant.*)

328 P R O V E R B E S

M. D'É R V I È R E.

Comme elle peignoit !

M. D E G R A N D - P R É.

Comme elle jouoit la comédie !

M. D' O R B E L.

Comme elle chantoit dans les opéras comiques !

M. D E G R A N D - P R É.

Le françois , l'italien !

M. D'É R V I È R E.

Les duo , les duo !

M. D E G R A N D - P R É.

Tout ce qu'elle vouloit.

M. D' O R B E L.

Dans Ninette à la cour , cet air que j'aimois tant !

M. D E G R A N D - P R É.

Lequel ?

M. D' O R B E L.

Eh , mon dieu ! tu fais bien ce que je veux dire , toi , d'Erviere ?

M. D'É R V I È R E.

Lequel donc ?

M. D' O R B E L.

Et celui qu'il chantoit aussi Grand - Pré ; où

il la contrefaisoit si bien que nous croyions que c'étoit elle.

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah ! Viens, espoir enchanteur ?

M. D'ORBEL.

Oui, c'est cela.

M. D'ERVIERE.

Je m'en souviens.

M. D'ORBEL.

Comment donc est cet air-là ? Ah ! je crois que le voici. (*Il chante faux.*)

Viens, espoir enchanteur,

Viens consoler mon cœur,

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah, mon dieu ! qu'elle ne chantoit pas comme cela ; je m'en vais vous dire. Cet air-là m'a toujours tourné la tête, chanté par elle ; voilà pourquoi je l'ai appris. (*Il chante en femme.*)

Viens, espoir enchanteur,

Viens consoler mon cœur ;

D'un sort plein de douceur,

Peins-moi l'image.

M. D'ORBEL.

Il y avoit une tenue ; il y avoit une tenue.

M. DE GRAND-PRÉ.

La voici.

Viens. . . .

M. D' O R B E L.

C'est cela même.

M. D E G R A N D - P R É.

Viens consoler mon cœur,
Viens consoler mon cœur ;
Promets-moi le bonheur
D'enchaîner mon vainqueur,
De fixer son ardeur
Trop volage.

M. D' O R B E L.

Le volage est plus long que cela.

M. D E G R A N D - P R É.

Attends donc.

Trop vola ge,
Trop volage.
Viens

Viens me tracer l'image
Du plus fidele hommage . . .

M. D' E R V I E R E.

C'est comme si on l'entendoit.

M. D E G R A N D - P R É.

Promets-moi l'avantage,
Promets-moi l'avantage
De fixer un vola ge.

M. D'ORBEL.

Plus long encore.

M. DE GRAND-PRÉ, *faisant signe avec
la main de se taire.*

De fixer un vola....ge.

M. D'ORBEL.

Fort bien, fort bien.

M. DE GRAND-PRÉ.

Et puis :

Esprit flatteur,

Viens consoler mon cœur.

Esprit flatteur,

Viens consoler mon cœur.

M. D'ORBEL.

Bravo ! bravo !

M. DE GRAND-PRÉ.

Paix donc.

Viens consoler..... mon cœur.

M. D'ORBEL.

Il n'y a rien, rien au monde, qui puisse tenir
lieu d'une femme comme celle-là.

M. DE GRAND-PRÉ, *retombant
dans le fauteuil.*

Non, non, mes amis, il n'y a rien, rien.
Ah !

M. D'ORBEL.

Allons, allons, mon cher Grand-Pré, il faut se faire une raison.

M. DE GRAND-PRÉ.

Eh ! je serois trop heureux de l'avoir perdue la raison.

M. D'ORBEL.

Mais si elle en avoit aimé un autre que toi, ne serois-tu pas encore plus à plaindre ?

M. DE GRAND-PRÉ.

Un autre que moi ! un autre ! Ah ! d'Erviere le fait bien, si elle en a aimé un autre ; il est là pour le dire. Hélas, la pauvre femme !

M. D'ERVIERE.

Allons, allons, ne parlons pas de cela.

M. D'ORBEL.

Mais pourquoi ? Tout ce qui occupe la douleur la console.

M. DE GRAND-PRÉ.

La console ? Est-ce moi qu'on croit qui peut se consoler ?

M. D'ERVIERE.

Non, mon ami, non, non, nous ne le croyons pas.

M. D E G R A N D - P R É.

Et pourquoi donc le dire ?

M. D ' O R B E L.

Je disois qu'en la rappelant, ainsi que ses talens, c'est occuper la douleur. . . .

M. D E G R A N D - P R É.

Ah ! avec ses talens, il y en aura pour long-tems.

M. D ' O R B E L.

Un de ses talens supérieurs c'étoit celui de contrefaire tout le monde.

M. D E G R A N D - P R É.

Comme si on le voyoit, tout le monde.

M. D ' O R B E L.

Il n'y avoit personne dont elle n'imitât la danse, par exemple.

M. D E G R A N D - P R É.

Personne, non, personne !

M. D ' O R B E L.

Dans les allemandes, sur-tout, Madame de Mirecour. D'Erviere, donne-moi la main. (*Ils dansent.*)

M. D E G R A N D - P R É.

Non, non, ce n'est pas comme cela.

M. D'ORBEL.

Je te dis que si, la tête penchée, la ceinture en - avant.

M. DE GRAND-PRÉ.

Non, te dis - je; ôte-toi. Viens, d'Erviere; d'Orbel, je vais te montrer. (*Ils dansent.*)

M. D'ORBEL.

Oui, c'est vrai, c'est comme cela; mais, mais quand elle dansoit avec toi, Grand-Pré?

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah! tu vas voir. (*Il danse très-vivement avec M. d'Erviere.*)

M. D'ORBEL.

Ah! mon ami, tu as raison; tu dois pleurer cette femme-là toute ta vie.

M. DE GRAND-PRÉ, *se rejetant dans le fauteuil, & pleurant.*

Je n'ai pas d'autre projet, mes amis; je puis bien vous en assurer. Ce que j'ai perdu ne se retrouve pas une seconde fois. Ah!

M. D'ORBEL.

C'étoit par amour que tu l'avois épousée, je crois?

M. DE GRAND-PRÉ.

Oui, par amour; mais c'est la première fois

qu'on avoit vu l'amour & la raison d'accord à ce point-là.

M. D'O R B E L.

C'est au spectacle que tu en devins amoureux, je crois ?

M. D E G R A N D - P R É.

A l'opéra.

M. D'O R B E L.

A l'opéra ?

M. D E G R A N D - P R É.

Hélas ! oui.

M. D'O R B E L.

C'est une chose cruelle, que le grand deuil empêche d'aller au spectacle.

M. D E G R A N D - P R É.

Pourquoi cela ? Il ne peut plus m'intéresser.

M. D'O R B E L.

Sans doute ; mais revoir des lieux chéris par ce qu'on a autant aimé.

M. D E G R A N D - P R É.

Il est vrai que c'est une douceur de moins ; mais le spectacle ne me fera plus rien.

M. D'O R B E L.

Je le crois bien. Cependant, pensant comme

toi, j'aimerois à revoir sa petite loge, à m'asseoir à la place qu'elle occupoit.

M. DE GRAND-PRÉ.

Sûrement, ce seroit une sorte de consolation; mais cela n'est pas possible.

M. D'ORBEL.

Je ne fais pas.

M. DE GRAND-PRÉ.

Que diroit-on de moi?

M. D'ERVIERE.

Quelle idée! En vérité, d'Orbel, pourquoi lui donner de nouveaux regrets?

M. D'ORBEL.

Au contraire, & il me vient une idée....

M. D'ERVIERE.

Comment?

M. D'ORBEL.

Oui, il faut absolument l'exécuter tout - à - l'heure.

M. D'ERVIERE.

Qu'est-ce que c'est?

M. D'ORBEL.

Allons, Grand-Pré, viens avec nous.

M.

M. DE GRAND-PRÉ.

Où cela ?

M. D'ORBEL.

Au bal de l'opéra ; personne n'en fera rien ; je vais te donner un domino ; nous nous masquerons tous les trois , & nous n'emmènerons pas nos gens.

M. DE GRAND-PRÉ.

Mais....

M. D'ORBEL.

Point de résistance.... (*Le faisant lever.*) Le motif est louable.

M. DE GRAND-PRÉ.

En vérité.....

M. D'ORBEL.

Il n'y a pas à délibérer.

M. DE GRAND-PRÉ.

Vous êtes mes amis....

M. D'ORBEL.

Sans doute , par - tout.

M. DE GRAND-PRÉ.

Allons , puisque vous le voulez ; mais vous me répondez du plus grand secret ?

338 PROVERBES DRAMATIQUES.

M. D'ORBEL.

Oui, oui,

(M. d'Orbel & M. d'Erviere l'emmenent en le
faisant marcher devant eux, & en riant der-
riere lui.)



LE DISTRAIT.

PROVERBE XXXIII.



P E R S O N N A G E S .

LA COMTESSE DE BELLE - ROCHE.

LE MARQUIS DE MARIERE.

LE CHEVALIER DE SAINT - LEGER.

VICTOIRE , *femme-de-chambre de la Comtesse.*

LE BLOND , *valet-de-chambre de la Comtesse.*

La scene est chez la Comtesse.



LE DISTRAIT,
PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *entre en suivant le Marquis qui se promene.*

MAIS, Marquis, dites-moi donc pourquoi vous dites que vous voulez vous promener aux Tuileries, & que vous me faites entrer ici ?

LE MARQUIS.

Est-ce que la promenade ne vous semble pas belle ?

LE CHEVALIER.

Comment, la promenade ?

LE MARQUIS.

Oui ; il est vrai qu'il n'y fait pas beaucoup d'air.

L E C H E V A L I E R.

Pourquoi de l'air ici ? Toutes les fenêtres sont fermées.

L E M A R Q U I S.

Qu'est-ce que vous parlez de fenêtres dans un jardin ?

L E C H E V A L I E R.

Nous sommes dans un jardin ?

L E M A R Q U I S.

Mais... C'est que je croyois... Bon ! (*Il regarde autour de lui.*) Vous me distrayez aussi.

L E C H E V A L I E R.

Vous n'en avez pas besoin, je vous assure ; mais pourvu que vous m'écoutez, soit ici, soit ailleurs, c'est égal.

L E M A R Q U I S.

Si vous avez à me parler, il faut le dire.

L E C H E V A L I E R.

Je vous l'ai déjà dit ; vous m'avez répondu : eh bien, allons aux Tuileries, nous causerons plus tranquillement.

L E M A R Q U I S.

C'est vrai ; c'est que j'ai changé d'idée en chemin. Mais voyons à présent ; je ne perds pas de vue mon projet.

L E C H E V A L I E R.

Si vous avez un projet différent du mien, & qu'il soit meilleur, j'en profiterai avec grand plaisir ; ce sera même une marque d'amitié de votre part, à laquelle je serai on ne peut pas plus sensible. Voyons, je vous écoute.

L E M A R Q U I S.

Si vous le savez, il est inutile de vous le redire ; mais je ne vois pas de meilleur parti à prendre dans ce cas-là, que le mariage.

L E C H E V A L I E R.

Comment, le mariage ? au lieu d'une compagnie de cavalerie ?

L E M A R Q U I S.

Je ne veux pas de compagnie de cavalerie.

L E C H E V A L I E R.

Pourquoi donc ?

L E M A R Q U I S.

Mais songez que je suis officier-général.

L E C H E V A L I E R.

Ce n'est pas pour vous ; comment voulez-vous que j' imagine....

L E M A R Q U I S.

Je le croyois,

L E C H E V A L I E R.

C'est pour moi.

L E M A R Q U I S.

Ah ! vous voulez avoir une compagnie de cavalerie ?

L E C H E V A L I E R.

Oui ; j'ai déjà eu l'honneur de vous en parler plusieurs fois.

L E M A R Q U I S.

Oui, oui, je me rappelle.

L E C H E V A L I E R.

Si vous voulez me faire avoir la promesse de la première qui viendra à vaquer, mon argent est tout prêt ; mais il faut en parler sans perdre de tems.

L E M A R Q U I S.

Je ne suis venu ici que pour cela.

L E C H E V A L I E R.

Réellement ?

L E M A R Q U I S.

Oui ; & si la Comtesse y consent, ce sera une affaire bientôt finie.

L E C H E V A L I E R.

Est-ce qu'elle connoît quelque capitaine qui veuille quitter ?

L E M A R Q U I S .

Quoi quitter ?

L E C H E V A L I E R .

Le service.

L E M A R Q U I S .

Ah ! c'est que vous me parlez toujours de votre compagnie.

L E C H E V A L I E R .

Eh ! oui , vraiment.

L E M A R Q U I S .

C'est que je confondois.

L E C H A V A L I E R .

Vous me promettez donc de suivre cette affaire ?

L E M A R Q U I S .

Je vous en répons.

L E C H E V A L I E R .

Il faut solliciter vivement.

L E M A R Q U I S .

Ne vous mettez pas en peine. Je fais comme il faut s'y prendre vis-à-vis de ces Messieurs. Je me ferai écrire par-tout ; il faut seulement que je sache le nom de votre rapporteur , & j'irai moi-même. . . .

L E C H E V A L I E R .

Mais je n'ai point de rapporteur ; que voulez-vous donc dire ?

L E M A R Q U I S .

Si vous n'avez pas encore de rapporteur , il n'est pas tems de solliciter vos juges.

L E C H E V A L I E R .

Mes juges ! à propos de quoi ?

L E M A R Q U I S .

Pour votre procès.

L E C H E V A L I E R .

Mais je n'ai point de procès.

L E M A R Q U I S .

Comment , ne m'avez-vous pas dit que vous voudriez que votre procès fût jugé avant votre départ pour la campagne ?

L E C H E V A L I E R .

Eh ! non ; je vous ai toujours parlé d'une compagnie de cavalerie que je veux avoir.

L E M A R Q U I S .

Ah ! oui , c'est vrai. Campagne , compagnie ; c'est apparemment parce que ces deux mots se ressemblent , que j'ai brouillé tout cela.

L E C H E V A L I E R .

Oui ; car je ne vous ai point parlé de procès.

L E M A R Q U I S.

Vous avez raison ; c'est la Comtesse qui en a un, & que je me suis chargé de suivre. C'est une femme charmante !

L E C H E V A L I E R.

Je la connois.

L E M A R Q U I S.

Eh bien , que dites-vous de cette affaire-là ? Ne fais-je pas bien ?

L E C H E V A L I E R.

Quelle affaire ?

L E M A R Q U I S.

Est-ce que je ne vous ai pas dit que je l'épou-
fois ?

L E C H E V A L I E R.

Non , vraiment.

L E M A R Q U I S.

Cela me donne beaucoup d'affaires , comme vous voyez.

L E C H E V A L I E R.

Et quand fera-ce ?

L E M A R Q U I S.

Mais je ne fais pas encore ; car voilà plusieurs fois que je viens ici pour lui en parler , & je ne fais comment cela se fait , je l'oublie toujours ;

mais cette fois-ci, j'ai mis un papier dans ma boîte pour m'en souvenir.

L E C H E V A L I E R.

Cela fait un mariage bien avancé.

L E M A R Q U I S.

Je ne fais pas si elle y consentira ; car il est difficile de la fixer long-tems sur le même objet. Quand vous lui parlez , elle semble vous écouter , & elle est à cent lieues de là.

L E C H E V A L I E R.

Elle est peut-être distraite ?

L E M A R Q U I S.

Oui, elle est distraite. C'est insupportable cela.

L E C H E V A L I E R.

Oh ! je vous en réponds.

L E M A R Q U I S.

Elle est comme le vicomte de Montfort , qui a marié sa fille le mois passé ; eh bien , je n'aime pas ce mariage-là. Je les ai vus à l'opéra, c'est le plus pauvre opéra ; il finit de bonne heure, on peut se promener ; mais pour cela , il n'y a que la campagne. Vous voyez bien que je ne me trompe pas de mot cette fois-ci, & que je ne dis pas compagnie pour campagne.

LE CHEVALIER.

Non , non ; mais j'attendrai que votre mariage soit fait , pour penser à mon affaire.

LE MARQUIS.

Oui , vous ferez bien , parce que ce mariage ; le procès de la Comtesse , tout cela m'occupe beaucoup ; on a mille lettres à répondre ; elle veut que je lise un roman nouveau : tout cela ne peut pas s'accorder ensemble , vous en viendrez bien.

LE CHEVALIER.

Sûrement. Je vous laisse.

LE MARQUIS.

Pourquoi ? Nous irions à l'opéra ensemble.

LE CHEVALIER.

Mais vous oubliez votre mariage.

LE MARQUIS.

Oui , c'est vrai ; cette diable d'affaire - là me tourne la tête ; je n'y pense jamais... Je ne vous reconduis pas.

LE CHEVALIER, *s'en allant.*

Eh , non , non. Vous vous moquez de moi.





S C E N E II.

LE MARQUIS, LE BLOND.

LE MARQUIS.

HOLA ! ho ! quelqu'un !

LE BLOND.

Qu'est-ce que veut M. le Marquis ?

LE MARQUIS.

Allons , donne-moi ma robe de chambre & mes pantoufles ; je veux me lever.

LE BLOND.

Vous badinez , M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Ah ! ... oui , oui.

LE BLOND.

On a dit à Madame la Comtesse que vous étiez ici , & elle va venir.

LE MARQUIS.

Pourquoi cela ? Je m'en vais faire mettre mes chevaux , & j'irai chez elle.

LE BLOND.

Mais , Monsieur , vous y êtes chez elle.

LE MARQUIS.

Tu as raison ; c'est que je pensois...

LE BLOND.

Monfieur, voilà Madame.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS;
VICTOIRE, LE BLOND.

LA COMTESSE.

LE BLOND, dites à Victoire de venir.

LE BLOND.

La voilà, Madame.

LA COMTESSE.

C'est bon. M. le Marquis, je fuis enchantée de vous voir. Vous avez été hier de la distraction la plus divertiffante du monde ; je vous aime à la folie comme cela.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le moyen de m'en corriger, Madame ; au contraire. Cependant, comme on dit fouvent, les contraires fe rapprochent quelquefois.

LA COMTESSE.

Mademoifelle, je veux absolument avoir ma robe.

V I C T O I R E .

Oui , Madame.

L A C O M T E S S E .

Donnez - moi du rouge. (*Elle s'assied à sa toilette.*) Asseyez-vous donc , Marquis.

L E M A R Q U I S .

Mais vous ne m'écoutez pas , Madame.

L A C O M T E S S E .

Pardonnez - moi , pardonnez - moi. Ne parlez-vous pas des contraires ?

D E M A R Q U I S .

Des contraires ?

L A C O M T E S S E .

Oui , vous avez dit quelque chose des contraires.

L E M A R Q U I S .

Des contraires ? N'est - ce pas des contrats , plutôt ?

L A C O M T E S S E .

Cela peut bien être.

L E M A R Q U I S .

Vraiment , c'est que cela est vrai ; je ne l'oublierai pas cette fois-ci.

L A C O M T E S S E .

Le Blond !

LE

LE BLOND.

Madame ?

LA COMTESSE.

Je ne fais plus ce que je voulois dire, avec vos contrats.

LE MARQUIS.

Ah ! je vous le dirai, moi, quand vous voudrez m'entendre.

LA COMTESSE.

Je vous entends toujours avec plaisir.

LE MARQUIS.

Aurez-vous du monde aujourd'hui ?

LA COMTESSE.

Non, si vous voulez; c'est même ce que je voulois dire. Le Blond, qu'on ne laisse entrer personne.

VICTOIRE.

Je m'en vais le dire, Madame.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé, parce que j'ai à vous parler très-sérieusement.

LA COMTESSE, à *le Blond*.

Ma belle - sœur pourtant,

VICTOIRE.

Oui, Madame.

L A C O M T E S S E.

Elle raffole de vous , Marquis.

L E M A R Q U I S.

Moi , je la trouve charmante ! Il y a des femmes comme cela , qui vous séduisent dès le premier moment qu'on les voit.

L A C O M T E S S E.

Victoire , dites à le Blond qu'on laisse entrer aussi le Baron.

V I C T O I R E.

Est-ce là tout ?

L E M A R Q U I S.

Ah , Madame ! le Vicomte aussi , je vous en prie.

L A C O M T E S S E.

Le Vicomte ? Eh bien , oui , le Vicomte ; je le veux bien.

V I C T O I R E.

Je m'en vais le dire.

L A C O M T E S S E.

Attendez. La liste d'hier.

V I C T O I R E.

Mais Madame a laissé entrer tout le monde.

L A C O M T E S S E.

Vous le croyez ?

VICTOIRE.

J'en suis sûre.

LA COMTESSE.

Eh bien, en ce cas-là, tout le monde.

VICTOIRE.

Madame aura-t-elle besoin de moi ?

LA COMTESSE.

Non, non; cependant ne vous éloignez pas.



SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

VOUS aimez beaucoup le monde, Madame!

LA COMTESSE.

Sans doute; je ne connois que cela. Vous savez comme mon mari m'a rendue malheureuse pendant trois ans qu'il m'a tenue renfermée avec lui dans une de ses terres.

LE MARQUIS.

Dans une de ses terres ?

LA COMTESSE.

Oui vraiment; être trois ans, même pendant l'hiver, à la campagne!

LE MARQUIS.

A la campagne ?

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

Cela me fait souvenir d'une compagnie de cavalerie que le Chevalier de Saint - Léger veut avoir.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il est à Paris le Chevalier ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame : il est arrivé avant-hier, le jour de ce grand orage ; c'est là ce qui a dérangé le tems, sûrement.

LA COMTESSE.

J'en suis bien fâchée ; car il ne peut pas y avoir de Tuileries aujourd'hui, & je les aime beaucoup.

LE MARQUIS.

Aimez-vous aussi les truites, Madame ?

LA COMTESSE.

Comment, les truites ?

LE MARQUIS.

Oui, j'en ai mangé à Geneve ; c'est excellent.

LA COMTESSE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! Marquis, vous êtes délicieux.

L E M A R Q U I S .

Oui , c'est délicieux ; c'est ce que je disois. Il vous a bien fait rire hier , n'est-ce pas ?

L A C O M T E S S E .

Comment ? qui ?

L E M A R Q U I S .

Le Vicomte ; n'est-ce pas de lui que vous me parliez ?

L A C O M T E S S E , *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! A merveilles.

L E M A R Q U I S .

Je le croyois. Je me trompe quelquefois ; & c'est insupportable.

L A C O M T E S S E , *riant.*

Non , non ; je vous trouve charmant comme cela. Ah ! je n'en puis plus. (*Elle cherche quelque chose.*)

L E M A R Q U I S .

Qu'est-ce que vous voulez ? Du tabac ? J'en ai de bon.

L A C O M T E S S E .

Oui , donnez.

L E M A R Q U I S , *donnant du tabac.*

Ah , j'oubliois bien !

L A C O M T E S S E .

Quoi ?

L E M A R Q U I S.

Vous voyez ce papier-là ; devinez.

L A C O M T E S S E.

Je ne fais pas deviner ; dites-moi tout de suite.

L E M A R Q U I S.

C'est que si vous voulez vous remarier....

L A C O M T E S E , *cherchant sur sa toilette.*

Eh bien , avec qui ?

L E M A R Q U I S.

Qu'est-ce que vous cherchez encore ?

L A C O M T E S S E , *cherchant.*

Parlez , parlez toujours.

L E M A R Q U I S.

Vous feriez la plus heureuse femme du monde avec moi.

L A C O M T E S S E , *cherchant toujours.*

Avec vous ?

L E M A R Q U I S.

Oh ! sûrement.

L A C O M T E S S E , *cherchant.*

Je ne le trouve pas ; c'est inconcevable !

L E M A R Q U I S.

Qu'est-ce que vous cherchez donc là ?

L A C O M T E S S E.

Un papier que j'avois tout-à-l'heure.

L E M A R Q U I S.

Est-ce une chose de conséquence ?

L A C O M T E S S E.

Oui , & non. C'est une chanson.

L E M A R Q U I S.

J'en ai un recueil ; si vous voulez , je vous le prêterai : il est très-complet depuis 1650.

L A C O M T E S S E.

C'est une chanson nouvelle.

L E M A R Q U I S.

Il y en a beaucoup.

L A C O M T E S S E.

Des chansons nouvelles ?

L E M A R Q U I S.

Oui , pour ce tems-là.

L A C O M T E S S E , riant.

De 1650. Ah ! ah ! ah ! ah ! Vous êtes toujours le même !

L E M A R Q U I S.

Oui , je suis constant ; cela ne réussit pas toujours , comme vous savez , avec les femmes.

L A C O M T E S S E.

Est-ce que vous avez à vous plaindre des femmes , vous , Marquis ?

L E M A R Q U I S.

Pourquoi pas ? A propos de constance , vous souvenez-vous de cet air-là , que chante un berger dans cet opéra qu'on nous a donné ? ...

L A C O M T E S S E.

Silvie ?

L E M A R Q U I S.

Oui , Silvie , (*Il chante.*)

J'aimerois mieux cent fois perdre tous mes plaisirs,
Que de les payer de vos larmes.

L A C O M T E S S E.

Vous chantez à ravir !



S C E N E V.

LA COMTESSE , LE MARQUIS , LE
BLOND.

L E B L O N D.

MADAME , vos chevaux font mis.

L A C O M T E S S E.

C'est bon.

L E M A R Q U I S.

Est-ce que vous allez sortir ?

LA COMTESSE.

Oui, je m'en vais à la comédie Italienne.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas vous retenir plus long-tems.

LA COMTESSE.

Ne venez-vous pas avec moi ?

LE MARQUIS.

Non, je ne sortirai pas aujourd'hui ; j'attends quelqu'un à qui j'ai à parler d'affaires.

LA COMTESSE.

Ici ?

LE MARQUIS.

Oui. Eh ! à propos, c'est à vous.

LA COMTESSE.

A moi ?

LE MARQUIS.

Oui ; mais ne vous l'ai-je pas dit donc ?

LA COMTESSE.

Quoi ?

LE MARQUIS.

Que j'avois la plus grande envie de vous époufer.

LA COMTESSE.

Je ne fais pas. Quand ?

LE MARQUIS.

[Aujourd'hui. Je ne suis venu ici que pour cela.

362 P R O V E R B E S

L A C O M T E S S E

Je ne m'en souviens pas.

L E M A R Q U I S.

Mais à quoi donc pensez-vous ? Il me semble
pourtant. . . .

L A C O M T E S S E.

Dites.

L E M A R Q U I S.

Que je vous ai chanté un air de Silvie,

L A C O M T E S S E.

Venez, venez à la comédie ; vous en apprendrez d'autres.

L E M A R Q U I S.

C'est vrai cela ; car j'aime la musique, & je retiens tous les airs.

L A C O M T E S S E.

Le Blond, cherchez une chanson qui étoit sur ma toilette.

L E B L O N D.

Oui, Madame.

L A C O M T E S S E, *au Marquis qui s'en va par une autre porte que celle par où l'on sort.*

Où allez-vous donc, Marquis ?

L E M A R Q U I S.

Ah, c'est que je croyois être chez moi; &
j'allois... Je vous demande bien pardon.

L A C O M T E S S E.

Allons, allons-nous-en.

F I N du Tome II.

T A B L E
D E S P R O V E R B E S

Contenus dans ce second Volume.

XIX. <i>LES deux Chapeaux.</i>	Page 3
XX. <i>La Statue.</i>	25
XXI. <i>Le Chapon au gros sel.</i>	53
XXII. <i>L'Abbé de Coure-dîner.</i>	67
XXIII. <i>Le Chasseur & les Joueurs.</i>	97
XXIV. <i>L'Avocat chansonnier.</i>	107
XXV. <i>L'Histoire.</i>	133
XXVI. <i>Le Bal.</i>	149
XXVII. <i>Le Peintre en cul-de-sac.</i>	173
XXVIII. <i>La Veste brodée.</i>	191
XXIX. <i>Le Boiteux.</i>	215
XXX. <i>Le Bavard.</i>	277
XXXI. <i>Le Chien de la Foire.</i>	303
XXXII. <i>Le Veuf.</i>	319
XXXIII. <i>Le Distrait.</i>	339

E X P L I C A T I O N**DES PROVERBES**

Contenus dans ce second Volume.

- XIX. **L**E feu ne va pas sans fumée. "
- XX. Il ne faut pas condamner les gens sans les entendre.
- XXI. Qui mange chapon , chapon lui vient.
- XXII. Qui s'attend à l'écuëlle d'autrui , dîne souvent par cœur.
- XXIII. La balle va au joueur.
- XXIV. Il fait bon battre glorieux.
- XXV. Promettre & tenir sont deux.
- XXVI. Il donne des verges pour se fouetter.
- XXVII. Nécessité n'a point de loi.
- XXVIII. Il ne faut pas toujours croire ce que l'on voit.
- XXIX. L'occasion fait le larron.
- XXX. Trop parler nuit.
- XXXI. Promettre & tenir sont deux.
- XXXII. Il n'y a point d'éternelles douleurs.
- XXXIII. L'on ne sauroit penser à tout.

